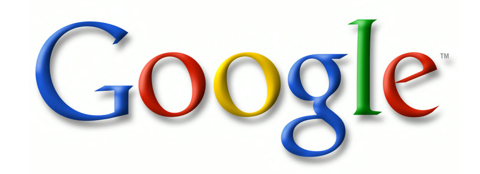
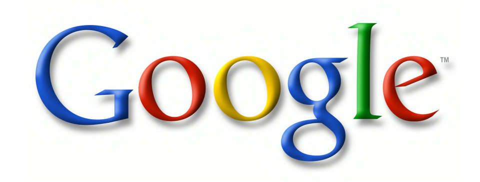
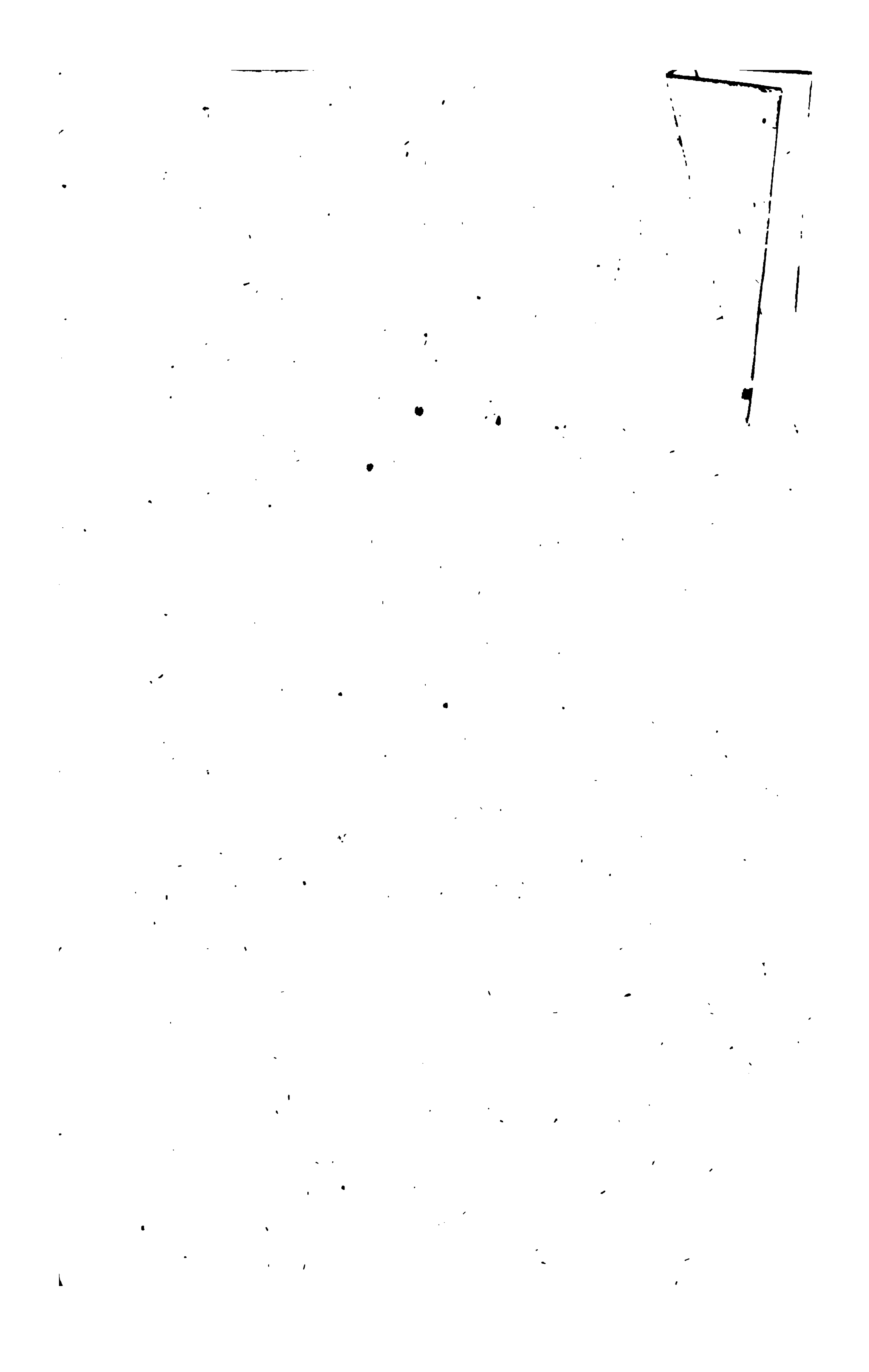









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



SOUVENIRS

D'ITALIE,

D'ANGLETERRE

ET

D'AMÉRIQUE,

SUIVIS DE

Morceaux Divers

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE,

PAR

F. A. DE CHATEAUBRIAND.

TOME II.

LONDRES:
CHEZ HENRI COLBURN, LIBRAIRE,
CONDUIT STREET, HANOVER SQUARE.
1815.



De l'Imprimerie de Schulze et Dean,
13, Poland Street.

TABLE des MATIÈRES.

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Morceaux divers de Morale et de Litterature.

MORCEAUX DIVERS

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE.

MORCEAUX DIVERS

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE.

LETTRE A M. DE FONTANES

SUR LE SYSTÊME DE MORALE DE MADAME DE STAEL-HOLSTEIN,

J'ATTENDAIS avec impatience, mon cher ami, la seconde édition du livre de Madame de Staël sur la littérature. Comme elle avait promis de répondre à votre critique, j'étais curieux de savoir ce qu'une femme aussi spirituelle dirait pour la défense de la *perfectibilité*. Aussitôt que l'ouvrage m'est parvenu dans ma solitude, je me suis hâté de lire la préface et les notes. Mais j'ai vu qu'on n'avait résolu aucune de vos objections. On a seulement tâché d'expliquer le mot sur lequel roule tout le systême. Hélas; il serait fort doux de croire que nous nous perfectionnons d'âge en âge, et que le fils est toujours meilleur que son père. Si quelque chose pouvait prouver

cette excellence du cœur humain, ce serait de voir que Mad. de Staël a trouvé le principe de cette illusion dans son propre cœur. Toutefois, j'ai peur que cette dame, qui se plaint si souvent des hommes, en vantant leur perfectibilité, ne soit comme ces prêtres, qui ne croient point à l'idole dont ils encensent les autels.

Je vous dirai aussi, mon cher ami, qu'il me semble tout-à-fait indigne d'une femme du mérite de l'auteur, d'avoir cherché à vous répondre en élevant des doutes sur vos opinions politiques. Et que font ces prétendues opinions à une querelle purement littéraire? Ne pourrait-on pas rétorquer l'argument contre Madame de Staël, et lui dire qu'elle a bien l'air de ne pas aimer le gouvernement actuel et de regretter les jours *d'une plus grande liberté*? Madame de Staël était trop au-dessus de ces moyens pour les employer. Elle devait les laisser à ces hommes qui, par esprit de philantropie, préparent de loin la route de Cayenne à certains auteurs, si le *bon temps revient jamais*.

A présent, mon cher ami, il faut que je vous dise ma façon de penser sur ce nouveau cours de littérature. Mais, en combattant le systême qu'il

renferme, je vous paraîtrai peut-être aussi déraisonnable que mon adversaire. Vous n'ignorez pas que ma folie, à moi, est de voir Jésus-Christ partout, comme Madame de Staël la *perfectibilité*. J'ai le malheur de croire avec Pascal que la religion chrétienne a seule expliqué le problême de l'homme. Vous voyez que je commence par me mettre à l'abri sous un grand nom, afin que vous épargniez un peu mes idées étroites et ma superstition anti-philosophique. Au reste, je m'enhardis, en songeant avec quelle indulgence vous avez déjà annoncé mon ouvrage. Mais cet ouvrage, quand paraîtra-t-il ? Il y a deux ans qu'on l'imprime, et il y a deux ans que le libraire ne se lasse point de me faire attendre, ni moi de corriger. Ce que je vais donc vous dire dans cette lettre, sera tiré presqu'entièrement de mon livre futur, sur le *Génie du Christianisme* ou les *beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*. Il sera divertissant pour vous de voir, comment deux esprits, partant de deux points opposés, sont quelquefois arrivés aux mêmes résultats. Madame de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion.

Et en commençant par la littérature ancienne je vois bien avec l'ingénieux auteur que vous avez réfuté, que notre théâtre est supérieur au théâtre ancien ; je vois bien encore que cette supériorité découle d'une plus profonde étude du cœur humain. Mais à quoi devons-nous cette connaissance des passions ? Au christianisme, et nullement à la philosophie. Vous riez, mon ami, écoutez-moi. S'il existait une religion dont la qualité essentielle fût de poser une barrière aux passions de l'homme, elle augmenterait nécessairement le jeu de ces passions dans le drame et dans l'épopée ; elle serait, par sa nature même, beaucoup plus favorable au développement des caractères, que toute autre institution religieuse, qui, ne se mêlant point aux affections de l'âme n'agirait sur nous que par des scènes extérieures. Or, la religion chrétienne a cet avantage sur les cultes de l'antiquité : c'est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie les orages de la conscience autour du vice.

Toutes les bases du vice et de la vertu ont changé parmi les hommes, du moins parmi les

hommes chrétiens, depuis la prédication de l'évangile. Chez les anciens, par exemple, l'humilité était une bassesse, et l'orgueil une qualité. Parmi nous, c'est tout le contraire: l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité la première des vertus. Cette seule mutation de principes bouleverse la morale entière. Il n'est pas difficile d'apercevoir que c'est le christianisme qui a raison, et que lui seul a rétabli la véritable nature. Mais il résulte de là que nous devons découvrir dans les passions, des choses que les anciens n'y voyaient pas, sans qu'on puisse attribuer ces nouvelles vues du cœur humain à une perfection croissante du génie de l'homme.

Donc pour nous, la racine du mal est la vanité, et la racine du bien la charité. De sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses, un composé d'amour. Avec ces deux termes extrêmes, il n'est point de termes moyens qu'on ne trouve aisément dans l'échelle de nos passions. Le christianisme a été si loin en morale, qu'il a, pour ainsi dire,

donné les abstractions ou les règles mathématiques des émotions de l'âme.

Je n'entrerai point ici, mon chèr ami, dans le détail des caractères dramatiques, tels que ceux du père, de l'époux, etc. ... Je ne traiterai point aussi de chaque sentiment en particulier : vous verrez tout cela dans mon ouvrage. J'observerai seulement, à propos d'amitié, en pensant à vous, que le christianisme en développe singulièrement les charmes, parce qu'il est tout en contrastes comme elle. Pour que deux hommes soient parfaits amis, ils doivent s'attirer et se repousser sans cesse par quelque endroit : il faut qu'ils aient des génies d'une même force, mais d'un genre différent ; des opinions opposées, des principes semblables ; des haines et des amours diverses, mais au fond la même dose de sensibilité ; des humeurs tranchantes, et pourtant des goûts pareils ; en un mot, de grands contrastes de caractères, et de grandes harmonies de cœur.

En amour, Mme. de Staël a commenté Phèdre : ses observations sont fines, et l'on voit par la leçon du scoliaste, qu'il a parfaitement en-

tendu son texte. Mais si ce n'est que dans les siècles modernes, que s'est formé ce mélange des sens et de l'âme, cette espèce d'amour dont l'amitié est la partie morale, n'est-ce pas encore au christianisme que l'on doit ce sentiment perfectionné ? N'est-ce pas lui qui, tendant sans cesse à épurer le cœur, est parvenu à répandre de la spiritualité jusque dans les penchans qui en paraissaient le moins susceptibles? et combien n'en a-t-il pas redoublé l'énergie en les contrariant dans le cœur de l'homme? Le christianisme seul a établi ces terribles combats de la chair et de l'esprit, si favorables aux grands effets dramatiques. Voyez, dans Héloïse, la plus fougueuse des passions lutter contre une religion menaçante. Héloïse aime, Héloïse brûle; mais là, s'élèvent des murs glacés; là, tout s'éteint sous des marbres insensibles; là, des châtimens ou des récompenses éternelles attendent sa chute ou son triomphe. Didon ne perd qu'un amant ingrat: oh! qu'Héloïse est travaillée d'un autre soin! il faut qu'elle choisisse entre Dieu et un amant fidèle; et qu'elle n'espère pas détourner sécrètement au profit d'Abeilard, la moindre partie de

son cœur : le Dieu qu'elle sert est un Dieu jaloux, un Dieu qui veut être aimé de préférence ; il punit jusqu'à l'ombre d'une pensée, jusqu'au songe qui s'adresse à d'autres qu'à lui.

Au reste, on sent que ces cloîtres, que ces voûtes, que ces mœurs austères, en contraste avec l'amour malheureux, en doivent augmenter encore la force et la mélancolie. Je suis fâché, que Mme. de Staël ne nous ait pas développé *religieusement* le système des passions. La *perfectibilité* n'était pas, du moins selon moi, l'instrument dont il fallait se servir pour mesurer des faiblesses. J'en aurais plutôt appelé aux erreurs mêmes de ma vie : forcé de faire l'histoire des songes, j'aurais interrogé mes songes, et si j'eusse trouvé que nos passions sont réellement plus déliées que les passions des anciens, j'en aurais seulement conclu que nous sommes plus parfaits en illusions.

Si le temps et le lieu le permettaient, mon cher ami, j'aurais bien d'autres remarques à faire sur la littérature ancienne : je prendrais la liberté de combattre plusieurs jugemens littéraires de Mme. de Staël.

Je ne suis pas de son opinion touchant la métaphysique des anciens : leur dialectique était plus verbeuse et moins pressante que la nôtre ; mais en métaphysique, ils en savaient autant que nous. Le genre humain a-t-il fait un pas dans les sciences morales ? Non ; il avance seulement dans les sciences physiques : encore combien il serait aisé de contester les principes de nos sciences. Certainement Aristote, avec ses dix cathégories qui renfermaient toutes les forces de la pensée, était aussi savant que Bayle et Condillac en *idéologie ;* mais on passera éternellement d'un système à l'autre sur ces matières ; tout est doute, obscurité, incertitude en métaphysique. La réputation et l'influence de Locke sont déjà tombées en Angleterre. Sa doctrine qui devait prouver si clairement qu'il n'y à point d'idées innées, n'est rien moins que certaine, puis qu'elle échoue contre les vérités mathématiques qui ne peuvent jamais être entrées dans l'âme par les sens. Est ce l'odorat, le goût, le toucher, l'ouïe, la vue, qui ont démontré à Pythagore que, dans un triangle rectangle, le carré de l'hypothénuse est égal à la

somme des carrés faits sur les deux autres côtés ? Tous les arithméticiens et tous les géomètres diront à Mme. de Staël que les nombres et les rapports des trois dimensions de la matière sont de pures abstractions de la pensée, et que les sens, loin d'entrer pour quelque chose dans ces connaissances, en sont les plus grands ennemis. D'ailleurs, les vérités mathématiques, si j'ose le dire, sont innées en nous, par cela seul qu'elles sont éternelles. Or, si ces vérités sont éternelles, elles ne peuvent être que les émanations d'une source de vérité qui existe quelque part. Cette source de vérité ne peut être que Dieu. Donc l'idée de Dieu, dans l'esprit humain, est, à son tour, une idée innée ; donc notre âme qui contient des vérités éternelles, est au moins une immortelle substance.

Voyez, mon cher ami, quel enchaînement de choses, et combien Mme. de Staël est loin d'avoir approfondi tout cela. Je serai obligé, malgré moi, de porter ici un jugement sévère. Mme. de Staël, se hâtant d'élever un système, et croyant apercevoir que Rousseau avait plus pensé que Platon, et Sénèque plus que Tite-Live,

s'est imaginée tenir tous les fils de l'âme et de l'intelligence humaine ; mais les esprits pédantesques, comme moi, ne sont point du tout contens de cette marche préciptée. Ils voudraient qu'on eût creusé plus avant dans le sujet ; qu'on n'eût pas été si superficielle ; et que, dans un livre où l'on fait la guerre à l'imagination et aux préjugés, dans un livre où l'on traite de la chose la plus grave du monde, la pensée de l'homme, on eût moins senti l'imagination, le goût du sophisme, et la pensée inconstante et versatile de la femme.

Vous savez, mon cher ami, ce que les philosophes nous reprochent, à nous gens religieux : ils disent que nous n'avons pas la *tête forte*. Ils lèvent les épaules de pitié, quand nous leur parlons du *sentiment moral*. Ils demandent *qu'est-ce que tout cela prouve ?* En vérité, je vous avouerai, à ma confusion, que je n'en sais rien moi-même ; car je n'ai jamais cherché à me démontrer mon cœur, j'ai toujours laissé ce soin à mes amis. Toutefois n'allez pas abuser de cet aveu, et me trahir auprès de la philosophie. Il faut que j'aie l'air de m'entendre, lors

même que je ne m'entends pas du tout. On m'a dit, dans ma retraite, que cette manière réussissait. Mais il est bien singulier que tous ceux qui nous accablent de leur mépris pour notre défaut *d'argumentation* et qui regardent nos misérables idées comme *les habitués de la maison,** oublient le fond même des choses dans le sujet qu'ils traitent ; de sorte que nous sommes obligés de nous faire violence, et de *penser,* au péril de nos jours, contre notre tempérament religieux, pour rappeler à ces penseurs ce qu'ils auraient dû penser.

N'est-il pas tout à fait incroyable, qu'en parlant de l'avilissement des Romains sous les empereurs, Mme. de Staël ait négligé de nous faire voir l'influence du christianisme naissant sur l'esprit des hommes ? Elle a l'air de ne se souvenir de la religion qui a changé la face du monde qu'au moment de l'invasion des barbares. Mais bien avant cette époque, des cris de justice et de liberté avaient retenti dans l'empire des Césars. Et qui est-ce qui les avait poussés, ces cris ? Les

---

* Phrase de Madame de Staël dans sa nouvelle préface.

chrétiens. Fatal aveuglement des systèmes! Madame de Staël appelle la *folie du martyre*, des actes que son cœur généreux louerait ailleurs avec transport. Je veux dire de jeunes vierges préférant la mort aux caresses des tyrans, des hommes refusant de sacrifier aux idoles, et scellant de leur sang aux yeux du monde étonné, le dogme de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'âme ; je pense que c'est là de la philosophie!

Quel dut être l'étonnement de la race humaine! lorsqu'au milieu des superstitions les plus honteuses, *lorsque tout était Dieu, excepté Dieu même*, comme parle Bossuet, Tertullien fit tout-à-coup entendre ce symbole de la foi chrétienne : " Le Dieu que nous adorons est un seul Dieu qui a créé l'univers avec les élémens, les corps et les esprits qui le composent ; et qui, par sa parole, sa raison et sa toute puissance, a transformé le néant en un monde, pour être l'ornement de sa grandeur.... Il est invisible, quoiqu'il se montre partout ; impalpable, quoique nous nous en fassions une image ; incompréhensible, quoique appelé par toutes les lumières de la raison...., Rien ne fait mieux comprendre

le souverain être, que l'impossibilité de le concevoir : son immensité le cache et le découvre à la fois aux hommes."*

Et quand le même apologiste osait, seul, parler la langue de la liberté au milieu du silence du monde, n'était-ce point encore de la philosophie ? Qui n'eût cru que le premier Brutus, évoqué de la tombe, menaçait le trône des Tibères, lorsque ces fiers accens ébranlèrent les portiques où venaient se perdre les soupirs de Rome esclave.

"Je ne suis point l'esclave de l'empereur. Je n'ai qu'un maître, c'est le Dieu tout puissant et éternel qui est aussi le maître de César.† Voilà donc pourquoi vous exercez sur nous toutes sortes de cruautés ! Ah ! s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal, une seule nuit et quelques flambeaux suffiraient à notre vengeance. Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons

---

* *Tertul. Apologet. cap.* 17.

† *Ceterum liber sum illi. Dominus enim meus unus est Deus omnipotens, et æternus, idem qui et ipsius.* Apologet. cap. 34.

tout ; vos cités, vos îles, vos forteresses, vos camps, vos colonies, vos tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le forum ;* nous ne vous laissons que vos temples."

Je puis me tromper, mon cher ami, mais il me semble que Mme. de Staël, en faisant l'histoire de l'esprit philosophique, n'aurait pas dû omettre de pareilles choses. Cette littérature des Pères, qui remplit tous les siècles, depuis Tacite jusqu'à Saint Bernard, offrait une carrière immense d'observations. Par exemple, un des noms injurieux que le peuple donnait aux premiers chrétiens, était celui de *philosophe*†. On les appelait aussi *athées*,‡ et on les forçait d'abjurer leur religion, en ces termes : αἶρε τοὺς Ἀθέυς, *confusion aux athées*.§ Etrange destinée des chrétiens ! brûlés sous Néron, pour cause d'athéisme ; guillotinés sous Robespierre, pour cause de crédulité :

---

* *Apologet. cap.* 37.

† *St. Just. Apolog.—Tert. Apologet*, etc.

‡ *Athenogor. Legat. pro Christ—Arnob. lib.* 1.

§ *Euseb. lib.* 4, *cap.* 15.

lequel des deux tyrans eut raison ? Selon la loi de la *perfectibilité*, ce doit avoir été Robespierre.

On peut remarquer mon cher ami, d'un bout à l'autre de l'ouvrage de Mme. de Staël, des contradictions singulières. Quelquefois elle paraît presque *chrétienne*, et je suis prêt à me réjouir. Mais l'instant d'après, la *philosophie* reprend le dessus. Tantôt, inspirée par sa sensibilité naturelle, qui lui dit qu'il n'y a rien de touchant, rien de beau sans religion, elle laisse échapper son âme. Mais tout-à-coup *l'argumentation* se réveille et vient contrarier les élans du cœur; l'analyse prend la place de ce vague infini où la pensée aime à se perdre; et *l'entendement* cite à son tribunal des causes qui ressortaient autrefois à ce vieux siège de la vérité, que nos pères Gaulois appellaient les *entrailles de l'homme*. Il résulte que le livre de Madame de Staël est pour moi un mélange singulier de vérités et d'erreurs. Ainsi, lorsqu'elle attribue au christianisme la mélancolie qui règne dans le génie des peuples modernes, je suis absolument de son avis ; mais quand elle joint à cette cause je ne sais quelle maligne influence du nord, je ne re-

connais plus l'auteur qui me paraissait si judicieux auparavant. Vous voyez, mon cher ami, que, que je me tiens dans mon sujet, et que je passe maintenant à la littérature moderne.

La religion des Hébreux, née au milieu des foudres et des éclairs, dans les bois d'Horeb et de Sinaï, avait je ne sais quelle tristesse formidable. La religion chrétienne, en retenant ce que celle de Moïse avait de sublime, en a adouci les autres traits. Faite pour les misères et pour les besoins de notre cœur, elle est essentiellement tendre et mélancolique. Elle nous représente toujours l'homme comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le Dieu qu'elle offre à nos adorations, est le Dieu des infortunés ; il a souffert lui-même ; les enfans et les faibles sont les objets de sa prédilection, et il chérit ceux qui pleurent.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles, augmentèrent sans doute leur penchant aux méditations sérieuses. L'invasion des barbares mit le comble à tant de calamités, et l'esprit humain en reçut une impression de tris-

tesse qui ne s'est jamais effacée. Tous les liens qui attachent à la vie étant brisés à la fois, il ne resta plus que Dieu pour espérance, et les déserts pour refuge. Comme au temps du déluge, les hommes se sauvèrent sur le sommet des montagnes, emportant avec eux les débris des arts et de la civilisation. Les solitudes se remplirent d'anachorètes qui, vêtus de feuilles de palmier, se dévouaient à des pénitences sans fin, pour fléchir la colère céleste. De toutes parts s'élevèrent des couvens, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde, et des âmes qui aimaient mieux ignorer certains sentimens d'existence, que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Une prodigieuse mélancolie dut être le fruit de cette vie monastique; car la mélancolie s'engendre du vague des passions, lorsque ces passions sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.

Ce sentiment s'accrut encore par les règles qu'on adopta dans la plupart des communautés. Là, des religieux bêchaient leurs tombeaux, à la lueur de la lune, dans les cimetières de leurs cloîtres; ici, ils n'avaient pour lit

qu'un cercueil : plusieurs erraient, comme des ombres, sur les débris de Memphis et de Babylone, accompagnés par des lions qu'ils avaient apprivoisés au son de la harpe de David. Les uns se condamnaient à un perpétuel silence ; les autres répétaient, dans un éternel cantique, ou les soupirs de Job, ou les plaintes de Jérémie, ou les pénitences du roi prophète. Enfin les monastères étaient bâtis dans les sites les plus sauvages : on les trouvait dispersés sur les cimes du Liban, au milieu des sables de l'Egypte, dans l'épaisseur des forêts des Gaules, et sur les grèves des mers Britanniques. Oh ! comme ils devaient être tristes, les tintemens de la cloche religieuse qui, dans le calme des nuits, appelaient les vestales aux veilles et aux prières, et se mêlaient, sous les voûtes du temple, aux derniers sons des cantiques et aux faibles bruissemens des flots lointains ! Combien elles étaient profondes les méditations du solitaire qui, à travers les barreaux de sa fenêtre, rêvait à l'aspect de la mer, peut-être agitée par l'orage ! la tempête sur les flots ! le calme dans sa retraite ! des hommes brisés sur des écueils au pied de l'asile de la paix !

l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule, de même qu'il n'y a que la pierre du tombeau entre l'éternité et la vie!—Toutes ces diverses puissances du malheur, de la religion, des souvenirs, des mœurs, des scènes de la nature, se réunirent, pour faire, du génie chrétien, le génie même de la mélancolie.

Il me paraît donc inutile d'avoir recours aux barbares du nord, pour expliquer ce caractère de tristesse que Madame de Staël trouve particulièrement dans la littérature anglaise et germanique, et qui pourtant n'est pas moins remarquable chez les maîtres de l'école française. Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, n'a produit Pascal et Bossuet, ces deux grands modèles de la mélancolie en sentimens et en pensées. Mais Ossian, mon cher ami, n'est-il pas la grande fontaine du Nord, où tous les bardes se sont enivrés de mélancolie, de même que les anciens se peignaient Homère sous la figure d'un grand fleuve, où tous les petits fleuves venaient remplir leurs urnes? J'avoue que cette idée de Madame de Staël me plaît fort. J'aime à me représenter ces deux aveugles; l'un, sur la cime d'une mon

tagne d'Ecosse, la tête chauve, la barbe humide, laharpe à la main, et dictant ses lois, du milieu des brouillards, à tout le peuple poétique de la Germanie : l'autre assis sur le sommet du Pinde, environné des muses qui tiennent sa lyre, élevant sont front couronné sous le beau ciel de la Grèce et gouvernant, avec un sceptre orné de laurier, la patrie du Tasse et de Racine.

" Vous abandonnez donc ma cause!" allez vous vous écrier ici. Sans doute, mon cher ami mais il faut que je vous en dise la raison secrète: *c'est qu'Ossian lui-même est Chrétien.* Ossian Chrétien! Convenez que je suis heureux d'avoir converti ce barde, et qu'en le faisant entrer dans les rangs de la religion, j'enlève un des premiers héros à l'*âge de la mélancolie.*

Il n'y a plus que les étrangers qui soient encore dupes d'Ossian. Toute l'Angleterre est convaincue que les poëmes qui portent ce nom, sont l'ouvrage de M. Macpherson lui-même. J'ai été long-temps trompé par cet ingénieux mensonge: enthousiaste d'Ossian, comme un jeune homme que j'étais alors, il m'a fallu passer plusieurs années à Londres parmi les gens de lettres

pour être entièrement désabusé. Mais enfin je n'ai pu résister à la conviction, et les palais de Fingal se sont évanouis pour moi, comme beaucoup d'autres songes. Vous connaissez toute l'ancienne querelle du docteur Johnson et du traducteur supposé du barde Caledonien. M. Macpherson, poussé à bout, ne put jamais montrer le manuscrit de *Fingal*, dont il avait fait une histoire ridicule, prétendant qu'il l'avait trouvé dans un vieux coffre, chez un paysan: que ce manuscrit était en papier et en caractères runiques. Or Johnson démontra que ni le papier, ni l'alphabet runique n'étaient en usage en Ecosse à l'époque fixée par M. Macpherson. Quant au texte qu'on voit maintenant imprimé avec quelques poëmes de Smith, ou à celui qu'on peut imprimer encore,* on sait que les poëmes d'Ossian ont été traduits *de l'Anglais* dans la langue *calédonienne*; car plusieurs montagnards écossais sont devenus complices de la fraude de leur

* Quelques journaux Anglais ont dit, et des journaux Français ont répété que le texte véritable d'Ossian allait enfin paraître; mais ce ne peut être que la version écossaise faite sur le texte même de Macpherson.

compatriote. C'est ce qui a trompé le docteur Blair.

Au reste, c'est une chose fort commune en Angleterre, que tous ces manuscrits *retrouvés*. On a vu dernièrement une tragédie de Shakespeare, et ce qui est plus extraordinaire, des ballades du temps de Chaucer, si parfaitement imitées pour le style, le parchemin et les caractères antiques, que tout le monde s'y est mépris. Déjà mille volumes se préparaient pour développer les beautés, et prouver l'authenticité de ces merveilleux ouvrages, lorsqu'on surprit l'*éditeur* écrivant et composant lui-même ces poëmes saxons. Les admirateurs en furent quittes pour rire et pour jeter leurs commentaires au feu: mais je ne sais si le jeune homme qui s'était exercé dans cet art singulier, ne s'est point brûlé la cervelle de désespoir.

Cependant il est certain qu'il existe d'anciens poëmes qui portent le nom d'Ossian. Ils sont Irlandais ou Erses, d'origine. C'est l'ouvrage de quelques moines, du treizième siècle. Fingal est un géant, qui ne fait qu'une enjambée d'Ecosse en Irlande; et les héros vont en terre

sainte, pour expier les meurtres qu'ils ont commis.

Et, pour dire la vérité, il est même incroyable qu'on ait pu se tromper sur l'auteur des poëmes d'Ossian. L'homme du dix-huitième siècle y perce de toutes parts. Je n'en veux pour exemple que l'apostrophe du barde au soleil. " O soleil, lui dit-il, d'où viens-tu, où vas-tu, ne tomberas tu point un jour", etc. *

Madame de Staël, qui connaît si bien l'histoire de l'entendement humain, verra qu'il y a là dedans tant d'idées complexes, sous les rapports moraux, physiques et métaphysiques, qu'on ne peut presque sans absurdité, les attribuer à un sauvage. En outre, les notions les plus abstraites du *temps*, de la *durée*, de l'*étendue*, se retrouvent à chaque page d'Ossian. J'ai vécu parmi les sauvages de l'Amérique, et j'ai remarqué qu'ils parlent souvent des temps écoulés, mais jamais des temps à naître. Quelques grains de poussière au fond du tombeau, leur restent

---

* J'écris de mémoire, et je puis me tromper sur quelques mots ; mais c'est le sens, et cela suffit.

en témoignage de la vie, dans le néant du passé : mais qui peut leur indiquer l'existence dans le néant de l'avenir ? Cette anticipation du futur, qui nous est si familière est néanmoins une des plus fortes abstractions où la pensée de l'homme soit arrivée. Heureux toutefois le sauvage qui ne sait pas, comme nous, que la douleur est suivie de la douleur, et dont l'âme, sans souvenir et sans prévoyance, ne concentre pas en elle-même, par une sorte d'éternité douloureuse, le passé, le présent et l'avenir !

Mais ce qui prouve incontestablement que M. Macpherson est l'auteur des poëmes d'Ossian c'est la perfection, où *le beau idéal de la morale*, dans ces poëmes. Ceci mérite quelque développement. Le beau idéal est né de la société. Les hommes, très-près de la nature ne le connaissent pas. Ils se contentent, dans leurs chansons, de peindre exactement ce qu'ils voient. Mais comme ils vivent au milieu des déserts, leurs tableaux sont toujours grands et poétiques. Voilà pourquoi vous ne trouvez point de mauvais goût dans leurs compositions. Mais aussi elles

sont monotones, et les sentimens qu'ils expriment ne vont pas jusqu'à l'héroïsme.

Le siècle d'Homère s'éloignait déjà de ces premiers temps. Qu'un sauvage perce un chevreuil de sa flèche, qu'il le dépouille au milieu de toutes les forêts ; qu'il étende la victime sur les charbons du tronc d'un chêne, tout est noble dans cette action. Mais, dans la tente d'Achille, il y a déjà des bassins, des broches, des couteaux. Un instrument de plus, et Homère tombait dans la bassesse des descriptions allemandes; ou bien il fallait qu'il cherchât le *beau idéal physique, en commençant à cacher*. Remarquez bien ceci. L'explication suivante va tout éclaircir.

A mesure que la société multiplia les besoins et les commodités de la vie, les poètes apprirent qu'ils ne devaient plus, comme par le passé, peindre tout aux yeux, mais voiler certaines parties du tableau. Ce premier pas fait, ils virent, encore qu'ils fallait *choisir* ; ensuite que la chose choisie était susceptible d'une forme plus belle ou d'un plus bel effet, dans telle ou telle

position. Toujours cachant et choisissant, retranchant ou ajoutant, ils se trouvèrent peu-à-peu dans des formes qui n'étaient plus naturelles, mais qui étaient plus belles que celles de la nature; et les artistes appelèrent ces formes *le beau idéal*. On peut donc définir le beau idéal: *l'art de choisir et de cacher*.

Le beau idéal *moral* se forma comme le beau idéal physique. On déroba à la vue certains mouvemens de l'âme, car l'âme a ses honteux besoins et ses bassesses comme le corps. Et je ne puis m'empêcher de remarquer que l'homme est le seul de tous les êtres vivans qui soit susceptible d'être représenté plus parfait que nature, et comme approchant de la divinité. On ne s'avise pas de peindre le beau idéal d'un aigle, d'un lion, etc.. Si j'osais m'élever jusqu'au *raisonnement*, mon cher ami, je vous dirais que j'entrevois ici une grande pensée de l'auteur des êtres, et une preuve de notre immortalité.

La société où la morale atteignit le plus vite tout son développement, dut atteindre le plus tôt au beau idéal des caractères. Or, c'est ce qui distingue éminemment les sociétés for-

mées, dans la religion chrétienne. C'est une chose étrange, et cependant rigoureusement vraie : qu'au moyen de l'évangile, la morale avait acquis chez nos pères son plus haut point de perfection, tandis qu'ils étaient de vrais barbares dans tout le reste. . . . .

Je demande à présent où Ossian aurait pris cette morale parfaite qu'il donne partout à ses héros ? Ce n'est pas dans sa religion, puisqu'on convient qu'il n'y a point de religion dans ses sauvages. Serait-ce dans la nature même ? Et comment le sauvage Ossian, sur un rocher de la Calédonie, tandis que tout était cruel, barbare, sanguinaire, grossier autour de lui, serait-il arrivé en quelques jours à des connaissances morales que Socrate eût à peine dans les siècles les plus éclairés de la Grèce, et que l'évangile seul a révélées au monde, comme le résultat de quatre mille ans d'observations sur le caractère des hommes ? La mémoire de Mme. de Staël l'a trahie, lorsqu'elle annonce que les poésies scandinaves ont la même couleur que les poésies du prétendu barde Ecossais. . . . .

Chacun sait que c'est tout le contraire.

Les premières ne respirent que brutalité et vengeances. M. Macpherson lui-même a bien soin de marquer cette différence, et de mettre en contraste les guerriers de *Morven* et les guerriers de *Lochlin*. L'ode que Mme. de Staël rappelle dans une note, a même été citée et commentée par le docteur Blair, en opposition aux poésies d'Ossian. Cette ode ressemble beaucoup à la chanson de mort des Iroquois : " Je ne crains point la mort, je suis brave ; que ne puis-je boire dans le crâne de mes ennemis, et leur dévorer le cœur ! etc." Enfin, M. Macpherson a fait des fautes en histoire naturelle, qui suffiraient seules pour découvrir le mensonge. Il a planté des chênes où jamais il n'est venu que des bruyères, et fait crier des aigles où l'on n'entend que la voix de la barnache et le sifflement du courlieu.

M. Macpherson était membre du parlement d'Angleterre. Il était riche ; il avait un fort beau parc dans les montagnes d'Ecosse, où, à force d'art et de soins, il était parvenu à faire croître quelques arbres ; il était en outre très-bon chrétien, et profondément nourri de la lecture de la

Bible ;* il a chanté sa montagne, son parc et le génie de sa religion.

Cela, sans doute ne détruit rien du mérite des poèmes de *Temora* et de *Fingal*; ils n'en sont pas moins le vrai modèle d'une sorte de mélancolie du désert, pleine de charmes. J'ai fait venir la petite édition qu'on vient de publier dernièrement en Ecosse, et ne vous en déplaise, mon cher ami, je ne sors plus sans mon Homère de Westein dans une poche, et mon Ossian de Glascow dans l'autre. Mais cependant, il résulte de tout ce que je viens de vous dire, que le systême de Madame de Staël, touchant l'influence d'Ossian sur la littérature du nord, s'écroule. Et quand elle s'obstinerait à croire que le barde

* Plusieurs morceaux d'Ossian sont visiblement imités de la Bible, et d'autres traduits d'Homère, telle que la belle expression *the joy of grief* κρυεροῖν τεταρπώμεσθα γοοῖο. lib. II. v. 211, *le plaisir de la douleur*. J'observerai qu'Homère a une teinte mélancolique dans le grec que toutes les traductions ont fait disparaître. Je ne crois pas, comme Mme. de Staël, qu'il y ait un âge particulier de la mélancolie ; mais je crois que tous les grands génies ont été mélancoliques.

écossais a existé, elle a trop d'esprit et de raison pour ne pas sentir que c'est toujours un mauvais système que celui qui repose sur une base aussi contestée. Pour moi, mon cher ami, vous voyez que j'ai tout à gagner par la chute d'Ossian, et que, chassant la *perfectibilité* mélancolique des tragédies de Shakespeare, des Nuits de Young, de l'Héloïse de Pope, de la Clarisse de Richardson, j'y rétablis victorieusement la mélancolie des idées religieuses. Tous ces auteurs étaient chrétiens, et l'on croit même que Shakespeare était catholique.

Si j'allais maintenant, mon cher ami, suivre Madame de Staël dans le siècle de Louis XIV, c'est alors que vous me reprocheriez d'être tout-à-fait extravagant. J'avoue que, sur ce sujet, je suis d'une superstition ridicule. J'entre dans une sainte colère, quand on veut rapprocher les auteurs du dix-huitième siècle, des auteurs du dix-septième, et même à présent, que je vous en parle, ce seul souvenir est prêt à m'emporter *la raison hors des gonds*, comme dit Blaise Pascal. Il faut que je sois bien séduit par le talent

de Madame de Staël, pour rester muet dans une pareille cause.

Mon ami, nous n'avons pas d'historiens, dit-elle. Je pensais que Bossuet était quelque chose! Montesquieu lui-même, lui doit son livre de la grandeur et de la décadence de l'empire romain, dont il a trouvé l'abrégé sublime dans la troisième partie du discours sur l'histoire universelle. Les Hérodote, les Tacite, les Tite-Live, sont petits, selon moi, auprès de Bossuet; c'est dire assez que les Guichardin, les Mariana, les Hume, les Robertson disparaissent devant lui. Quelle revue il fait de la terre! Il est en mille lieux à-la-fois: patriarche sous le palmier de Thophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui, et juifs et gentils au tombeau; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et, marchant appuyé sur Isaïe et

sur Jérémie ; il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain.

Sans religion on peut avoir de l'esprit, mais il est presque impossible d'avoir du génie ; qu'ils me semblent petits la plupart de ces hommes du dix-huitième siècle, qui, au lieu de l'instrument infini dont les Racine, et les Bossuet se servaient pour trouver la note fondamentale de leur éloquence, emploient l'échelle d'une étroite philosophie, qui subdivise l'âme en degrés et en minutes et réduit tout l'univers, Dieu compris, à une simple soustraction du néant.

Tout écrivain qui refuse de croire en un Dieu, auteur de l'univers et juge des hommes dont il a fait l'âme immortelle, bannit l'infini de ses ouvrages. Il enferme sa pensée dans un cercle de boue dont il ne saurait plus sortir. Il ne voit plus rien de noble dans la nature. Tout s'y opère par d'impurs moyens de corruption et de régénération. Le vaste abîme n'est qu'un peu d'eau bitumineuse ; les montagnes sont des petites protubérances de pierres *calcaires* ou *vitrescibles*. Ces deux admirables flambeaux des cieux, dont

l'un s'éteint quand l'autre s'allume, afin d'éclairer nos travaux et nos veilles, ne sont que deux masses pesantes formées au hazard, par je ne sais quelle aggrégation fortuite de matière. Ainsi tout est désenchanté, tout est mis à découvert par l'incrédulité ; il vous dira même qu'il sait ce que c'est que l'homme ; et, si vous voulez l'en croire, il vous expliquera d'où vient la pensée, et ce qui fait que votre cœur se remue au récit d'une belle action ; tant il a compris facilement ce que les plus grands génies n'ont pu comprendre ! Mais approchez et voyez en quoi consistent les hautes lumières de la philosophie ! Regardez au fond de ce tombeau ; contemplez ce cadavre enseveli, cette statue du néant, voilée d'un linceuil, c'est tout l'homme de l'athée.

Voilà une lettre bien longue, mon cher ami, et cependant je ne vous ai pas dit la moitié des choses que j'aurais à vous dire.

On m'appellera capucin, mais vous savez que Diderot aimait fort les capucins. Quant à vous en votre qualité de poète, pourquoi seriez-vous effrayé d'une barbe blanche ? Il y a long-temps qu'Homère a reconcilié les muses avec elle.

Quoi qu'il en soit, il est temps de mettre fin à cette épître. Mais, comme vous savez, que nous autres papistes avons la fureur de vouloir convertir notre prochain, je vous avouerai en confidence que je donnerais beaucoup de choses pour voir Madame de Staël se ranger sous les drapeaux de la religion. Voici ce que j'oserais lui dire, si j'avais l'honneur de la connaître.

" Vous êtes sans doute une femme supérieure ; votre tête est forte, et votre imagination quelquefois pleine de charmes, témoin ce que vous dites d'Herminie déguisée en guerrier. Votre expression a souvent de l'éclat et de l'élévation.

Mais malgré tous ces avantages, votre ouvrage est bien loin d'être ce qu'il aurait pu devenir. Le style en est monotone, sans mouvement et trop mêlé d'expressions métaphysiques. Le sophisme des idées repousse, l'érudition ne satisfait pas, et le cœur surtout est trop sacrifié à la pensée. D'où proviennent ces défauts? De votre philosophie. C'est la partie éloquente qui manque essentiellement à votre ouvrage. Or, il n'y a point d'éloquence sans religion. L'homme a tellement besoin d'une éternité d'espérance, que

vous avez été obligée de vous en former une sur la terre par votre système de *perfectibilité*, pour remplacer cet *infini* que vous refusez de voir dans le ciel. Si vous êtes sensible à la renommée, revenez aux idées religieuses. Je suis convaincu que vous avez en vous le germe d'un ouvrage beaucoup plus beau que tous ceux que vous nous avez donnés jusqu'à-présent. Votre talent n'est qu'à demi développé; la philosophie l'étouffe, et si vous demeurez dans vos opinions, vous ne parviendrez point à la hauteur où vous pouviez atteindre, en suivant la route qui a conduit Pascal, Bossuet et Racine, à l'immortalité."

Voilà comme je parlerais à Mme. de Staël, sous les rapports de la gloire. Quand je viendrais à l'article du bonheur, pour rendre mes sermons moins ennuyeux, je varierais ma manière. J'emprunterais cette langue des forêts qui m'est permise, en ma qualité de sauvage. Je dirais à ma néophite :

" Vous paraissez n'être pas heureuse : vous vous plaignez souvent, dans votre ouvrage, de manquer de cœurs qui vous entendent. Sachez qu'il y a de certaines âmes qui cherchent en vain

danslanaturedes âmes auxquelles elles sontfaites pour s'unir, et qui sont condamnées par le grand esprit, à une sorte de veuvage éternel.

Si c'est là votre mal, la religion seule peut le guérir. Le mot *philosophie*, dans le langage de l'Europe, me semble correspondre au mot *solitude*, dans l'idiome des sauvages. Or, comment la *philosophie* remplira-t-elle le vide de vos jours? Comble-t-on le désert avec le désert?

Il y avait une femme des monts Apalaches qui disait: Il n'y a point de bons génies, car je suis malheureuse, et tous les habitans des cabanes sont malheureux. Je n'ai point encore rencontré d'homme, quel que fût son air de félicité, qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la Savanne *Alachua*: la surface vous en paraît calme et pure; mais lorsque vous regardez au fond du bassin tranquille, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses ondes. . . . .

La femme alla consulter le jongleur du désert de *Scambre*, pour savoir s'il y avait des bons génies. Le jongleur lui répondit: Roseau

du fleuve, qui est-ce qui t'appuiera, s'il n'y a pas de bons génies? Tu dois y croire, par cela seul que tu es malheureuse. Que feras-tu de la vie, si tu es sans bonheur, et encore sans espérance? Occupe-toi, remplis secrètement la solitude de tes jours par des bienfaits. Sois l'astre de l'infortuné; répand tes clartés modestes dans les ombres; sois témoin des pleurs qui coulent en silence, et que les misérables puissent attacher les yeux sur toi, sans être éblouis. Voilà le seul moyen de trouver ce bonheur qui te manque. Le grand esprit ne t'a frappée que pour te rendre sensible aux maux de tes frères, et que pour tu cherches à les soulager. Si notre cœur est comme le puits du crocodile, il est aussi comme ces arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes, que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes.

Le jongleur du désert de *Scambre*, ayant ainsi parlé à la femme des monts Apalaches, rentra dans le creux de son rocher."

Adieu, mon cher ami, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

SUR GILBERT.*

Lorsqu'on voit M. Gilbert, pauvre et sans nom attaquer la puissante faction des gens de lettres, qui, dans le dernier siècle, dispensait la fortune et la renommée ; lorsqu'on le voit dans ce combat inégal, lutter presque seul contre les opinions les plus à la mode et les réputations les plus hautes ; on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ses succès le prodigieux empire du talent.

Un recueil d'Héroïdes, de traductions et de pièces fugitives, intitulé *Début poétique*, annonça M. Gilbert au monde littéraire. Un jeune homme qui cherche son talent est sujet à se méprendre ; le Juvénal du 18e siècle se trompa sur le sien. L'Epître d'*Héloïse à Abélard* avait fait renaître un genre de poésie presqu'oublié depuis Ovide. L'*Héroïde*, poëme moitié historique, moitié élégiaque, a le grand inconvénient, d'appeler la déclamation et les lieux communs de

* Mort en 1780. Voyez les Mém. Hist. Lit. et Anecd. du Baron de Grimm, année 1780.

l'amour. Le poète faisant parler le personnage lui-même, ne peut ni s'élever au mode inspiré de la lyre, ni cependant descendre au ton familier d'une lettre. Le sujet d'Héloïse seul permettait à-la-fois toute la naïveté de la passion et tout l'art de la muse ; parce que la religion prête de la pompe au langage, sans en détruire la simplicité. L'amour prend alors quelque chose de sublime et de formidable, *lorsque les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir.**

L'histoire de madame de Gange ne présentait pas à M. Gilbert ce ressort puissant de la religion. Cependant l'amitié fraternelle en contraste avec la jalousie, lui pouvait fournir des situations très pathétiques. Dans l'Héroïde de Didon, le poète a traduit heureusement quelques vers de l'Enéïde, en particulier le *non ignara malis*.

« Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

Je ne sais si ce sentiment est aussi juste

* Massillon, Enfant Prodigue.

qu'il est aimable ; du moins est-il vrai qu'il y a des hommes que l'adversité semble endurcir : ils ont versé sur eux toutes leurs larmes.

La nature avait donné à M. Gilbert de la verve et de l'audace ; aussi réussit-il mieux dans l'Ode que dans l'Héroïde. Le début de son *Jugement dernier* est fort beau.

Quels biens vous ont produit vos sauvages vertus ?
Justes vous avez dit : Dieu nous protège en père ;
Et partout opprimés, vous rampez abattus
Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère, etc...

. . . .

Qu'il vienne donc ce Dieu s'il a jamais été ;
Depuis que du malheur les vertus sont sujettes
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes ;
Quel bruit s'est élevé ? etc....

Le son de la trompette qui réveille les morts au tombeau, répond seule à cette question des méchans. On trouverait difficilement un tour plus vif et plus lyrique.

Tout le monde connaît les vers qui terminent cette ode :

« L'éternel a brisé son tonnerre inutile,
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais
Sur le monde détruit le Temps dort immobile."

La belle expression *veuve d'un peuple-roi*, en parlant de Rome, se trouve dans l'ode adressée à *Monsieur*, sur son voyage en Piémont.

L'apostrophe des Impies au Christ, dans l'ode sur le *Jubilé* :

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
O Christ ! »

Le poète après ces blasphèmes, reprenant tout-à-coup la parole :

« Ainsi parlait hier un peuple de faux sages. »

La foudre personnifiée qui *choisirait* parmi nous le blasphémateur, si le temps des miséricordes n'était venu.

Tout le peuple marchant sur les pas de la croix ; ces vieux guerriers qui, pour calmer les vengeances du seigneur, vont offrir :

« Et les lauriers et les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié. »

Tout cela nous paraît de la vraie nature de l'ode : l'ode

« Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux. »

Mais pourquoi M. Gilbert qui joint la hardiesse de l'expression au mouvement lyrique, ne

peut-il être placé au rang de Malherbe, de Racine et de Rousseau ? C'est qu'il a souvent manqué de cette harmonie, sans laquelle il n'y a point de vers. La poésie d'images et de pensées ne suffit pas au poète, il faut encore qu'il ait la poésie du langage ou la mélodie des sons ; il faut qu'on entende frémir les cordes de la lyre : malheureusement on ne peut enseigner le secret de cette musique divine ; une oreille heureuse est un don de la nature.

M. Gilbert a donc trop peu connu *ces changemens de ton qui s'entre-choquent les uns les autres, et par le mélange de leurs accords, souvent, comme nous voyons, causent à l'âme un transport et un ravissement admirable.** Dans quelques strophes néanmoins il a saisi cette harmonie, si nécessaire au genre lyrique. En parlant du combat d'Ouessant, il s'écrie :

Vengeons-nous ; il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats :
D'une servile paix, prescrite à nos états,
C'est trop laisser vieillir l'injure.

---

* Longin, cap. 32.

Dunkerque vous implore ; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardaient son rivage ;
Et de son port daus l'esclavage,
Les débris indignés d'obéir à deux rois ?

M. Gilbert a quelquefois déposé la lyre, pour faire entendre la voix de l'orateur.

" Il fut un pays, dit-il (dans la péroraison de son éloge de Léopold duc de Lorraine) il fut un pays où les sujets avaient le droit de juger leur maître au moment où la Providence rappelle les monarques, pour leur demander compte de leurs actions. Ils s'assemblaient en foule autour de son corps exposé sur les bords du tombeau. Celui-ci insultait à ce cadavre malheureux, en disant : *Ma famille innocente fut empoisonnée par tes ordres*. Celui-là s'écriait : *Il m'a ravi mon bien.* Cet autre : *Les hommes étaient à ses yeux de vils troupeaux.* Tous le condamnaient à devenir la proie des oiseaux dévorans. Mais s'il avait été juste, alors toute la nation, les cheveux épars, jetant des cris affreux, se réunissait pour le pleurer et lui dresser de superbes mausolées ; les orateurs faisaient retentir les temples du bruit de sa gloire. Eh bien ! le temps qui

s'est écoulé depuis la mort de Léopold, nous donne le privilège dont jouissaient ces peuples. Nous n'avons point à craindre le ressentiment de ses fils. Son sceptre est brisé, son trône anéanti. Il est ici des citoyens de tous les ordres; les uns ont vécu sous ses lois, les autres ont appris de leurs pères l'histoire de son règne. Qu'ils se lèvent. Et vous, ombre de Léopold, sortez de la tombe, venez recevoir le tribut de malédiction ou de louange que vous doit cette auguste assemblée. Parlez citoyens; parlez, cette grande ombre est ici présente. Qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Aucun de vous n'élève la voix? Qu'avez-vous à réprocher à Léopold? Partout où je porte mes regards je vois des visages interdits, de vaines larmes couler. Ingrats! vous osez outrager votre bienfaiteur par ce silence injurieux. Parlez, qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Hélas! je vous entends! Vous n'avez rien à reprocher qu'au ciel qui moissonna trop tôt ses jours. Pleurons donc."

Ce n'est pas là l'éloquence de l'évêque de Meaux; mais si ce passage se trouvait dans

Fléchier, il y a long-temps qu'il eût été cité avec honneur.

Dans plusieurs endroits de ses ouvrages, M. Gilbert se plaint amèrement de sa destinée.

" Quelle folie, a dit une femme, d'ouvrir notre cœur au monde : il rit de nos faiblesses, ne croit point à nos vertus, et ne plaint point nos douleurs." Ces vers échappés à un homme malheureux, ne sont remarquables que par l'accent de la vérité, qui s'y fait entendre. Le poète se montre luttant tour-à-tour contre le noble besoin de la renommée et les chagrins inséparables de la carrière des lettres.

" Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs ;
Je n'en ai point rougi ; maître du diadème
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et honteux de devoir quelque chose à mon sang.
Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même."

Voilà bien le cri du jeune homme qui sent pour la première fois la généreuse passion de la gloire. Mais bientôt il est réduit à regretter son obscurité première. Il fait la peinture du bonheur d'un ami qu'il a laissé dans les champs :

« La justice, la paix tout rit à Philemon,
O combien j'eusse aimé cette beauté naïve
Qui d'un époux absent pressentant le retour,
Rassemble tous les fruits de son fertile amour;
Dirige des aînés la marche encore tardive ;
Et portant dans ses bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du sentier par où descend leur père !

L'attendrissement du malheur a passé dans les accens du poète; on ne reconnaît plus le satyrique armé du *vers sanglant*.

On est fâché que M. Gilbert parle si souvent de *sa faim*. La société que l'indigence importune pour éviter de nous secourir dit qu'il est noble de cacher notre misère. L'homme de génie luttant contre l'adversité, est un gladiateur qui combat, pour le plaisir du monde, dans l'arène de la vie ; on veut qu'il meure avec grâce.

M. Gilbert ne fut point ingrat, et quiconque eut le bonheur d'adoucir ses maux, reçut un tribut de sa muse, si faible d'ailleurs qu'eût été le secours. Homère, qui avait senti l'indigence, comme notre jeune poète, dit que *les dons légers ne laissent pas de soulager et de réjouir*.

Dans la pièce intitulée. *Les Plaintes du Malheureux*, on remarque un mouvement pathétique.

« Malheur à ceux dont je suis né,
Père aveugle et barbare, impitoyable mère !
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant,
Qui n'hérita de vous qu'une affreuse indigence?
Encor si vous m'eussiez laissé mon ignorance,
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ;
Mais vous avez nourri les feux de mon génie! etc."

Le dernier reproche que l'infortuné Gilbert adresse aux auteurs de ses jours, retombe bien tristement sur les mœurs de son siècle. C'est ainsi que nous avons tous voulu sortir du rang où la nature nous avait placés. Entraîné par l'erreur commune, l'honnête ouvrier retranchait du pain de sa misère, pour donner une éducation littéraire à ses enfans; éducation qui ne les conduisait trop souvent qu'à mépriser leur famille. D'ailleurs le génie est fort rare. Vous pouvez rencontrer sans doute un homme supérieur dans les conditions obscures de la vie; mais combien d'estimables artisans arrachés à leurs travaux ne seront que de méchans auteurs! La société se

trouve alors surchargée de citoyens inutiles, qui tourmentés par leur amour-propre fatiguent de leurs vains systêmes les peuples et les gouvernemens. Rien n'est dangereux comme un homme médiocre, dont l'unique métier est de faire des livres.

Et quand un père serait convaincu que son fils est né pour les lettres, est-il certain qu'il fait le bonheur de ce fils, en lui ouvrant cette aride carrière ? Ah ! qu'il se rappelle ce vers de Gilbert :

« La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré. »

Qu'il voie Gilbert lui-même étendu sur son lit de mort, et laissant tomber de sa bouche mourante ces stances plaintives :

« Au banquet de la vie, infortuné couvive,
J'apparus un jour et je meurs.
Je meurs et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs, etc.....

Gilbert simple laboureur, chéri de ses voisins, aimé de son épouse, et mourant plein de jours, entouré de ses enfans sous le toît rustique de ses pères, n'eût-il pas été plus heureux que Gilbert, haï des hommes, abandonné de ses amis,

exhalant à 80 ans son dernier soupir sur un grabat à l'hôpital, et ayant perdu par le chagrin jusqu'à cette raison supérieure; faible compensation que le ciel accorde aux hommes de talent, pour les maux dont ils sont accablés. On m'objectera sans doute que si Gilbert fut malheureux, il ne dut s'en prendre qu'à lui-même. La satyre, il est vrai, n'est pas propre à nous faire des amis et à nous concilier la bienveillance universelle. Mais notre siècle a trop décrié ce genre de poésie. Tandis que la faction regnante dans la littérature prodiguait les noms de *cuistres*, de *sycophantes*, de *sots*, de *gredins*, *etc. etc.*, à tout ce qui ne partageait pas ses opinions, elle regardait comme un crime les plus légères représailles, elle s'en plaignait aux échos, elle en fatiguait l'oreille des rois; elle voulait qu'ils poursuivissent les *libellistes* qui osaient attaquer les apôtres de la nouvelle doctrine. "Ah! mon bon d'Alembert, dit le roi de Prusse, consolant ce grand homme, si vous étiez roi d'Angleterre, vous essuyeriez bien d'autres brocards, que vos très fidèles sujets vous fourniraient, pour exercer votre patience."

"Vous me chargez, dit-il dans une autre

lettre, d'une commission d'autant plus embarassante pour moi, que je ne suis ni correcteur d'imprimerie, ni censeur de gazettes.... Pour le gazetier du Bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne soit point inquiété, vu que sans la liberté d'écrire, les esprits restent dans les ténèbres et que tous les encyclopédistes (dont je suis disciple zélé) en se récriant contre toute censure, insistent sur ce que la presse soit libre, et que chacun puisse écrire ce que lui dicte sa façon de penser."

On ne peut dire tout ce qu'il y a d'esprit, d'ironie et de bon sens dans ces lettres de Frédéric. La satyre n'est point un crime; elle peut être très-utile pour corriger les sots et les fripons, quand elle reste dans une juste mesure : *Ride, si sapis.* Mais il faut avouer que les poètes vont quelquefois trop loin, et qu'au lieu du ridicule, ils prodiguent l'offense. La satyre est une lice où le champion, comme dans les jeux de la chevalerie, devrait porter les coups fermes à son adversaire, mais éviter de frapper à la tête et au cœur.

Si jamais le sujet peut justifier la satyre,

c'est sans doute celui que M. Gilbert avait choisi. Les malheurs où nous ont entraînés les vices et les opinions que le poète reproche au 18e siècle, font voir combien il avait raison de jeter le cri d'alarmes. Il nous a prédit nos malheurs; et dans des vers où nous trouvions autrefois *l'exagération,* nous sommes obligés de reconnaître aujourd'hui la *simple vérité.*

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui paré du manteau de la philosophie;
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talens et détruit la vertu;
Dangereux novateur par son cruel système
Il veut du ciel désert chasser l'Etre-Suprême,
Et du corps *expiré* l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours à sa bouche.

Ce sera sans doute une chose bien remarquable pour l'histoire, qu'on ait voulu introduire l'athéisme chez un peuple au nom de la vertu. Les mots de liberté étaient sans cesse à la bouche de ces hommes qui rampaient aux pieds des grands, et qui, non satisfaits des mépris d'une

première cour, boiraient encore à longs traits les mépris d'une seconde ;

> " Fanatiques criant contre le fanatisme !"

hommes triplement méchans ; car ils joignaient aux vices de l'athée, l'intolérance du sectaire et l'amour-propre de l'auteur.

M. Gilbert fut d'autant plus courageux dans cette attaque contre le *philosophisme,* que sans ménager aucun parti, il peignit avec énergie les vices des grands et du clergé, qui servaient d'excuse aux novateurs, et justifiaient leurs principes.

> " Suis les pas de nos grands énervés de mollesse,
> Ils se traînent à peine, etc."

Pouvions-nous échapper à une destruction épouvantable ? Depuis les jours du régent jusqu'à la fin du règne de Louis XV, l'intrigue faisait et défaisait chaque jour des hommes d'état. De là ce changement continuel de systêmes, de projets, de vues. Ces ministres éphémères étaient suivis d'une nuée de flatteurs, de commis, d'histrions, de maîtresses ; tous ces êtres d'un moment se hâtaient de sucer le sang du miséra-

ble, et s'abîmaient bientôt devant une autre génération de favoris, aussi fugitive et aussi dévorante que la première.

Tandis que les imbecillités et les folies du gouvernement irritaient l'esprit des peuples, les désordres de l'ordre moral étaient montés à leur comble. L'homme qui ne trouvait plus son bonheur dans l'union d'une famille, s'accoutumait à se faire une félicité indépendante des autres hommes. Repoussé du sein de la nature par les mœurs de son siècle, il se renfermait dans un dur égoisme, qui flétrit la vertu jusque dans son germe.

Pour comble de maux, en perdant le bonheur sur la terre, des sophistes lui avaient enlevé l'espérance d'une meilleure vie. Dans cette position, seuls, au milieu de l'univers, n'ayant à dévorer que les ennuis d'un cœur vide et solitaire, qui n'avait jamais senti battre un autre cœur, faut il s'étonner que beaucoup de français fussent prêts à saisir le premier fantôme, qui leur montrait un monde nouveau? Au reste, M. Gilbert était-il le seul homme qui connut les novateurs de son siècle! fallait-il crier à l'atrocité, parce

qu'il les avait si bien peints dans ses vers? Il fait parler ainsi Psaphon, chef de la secte:

Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire;
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans daigner seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase,
Du mot de tolérance attendrisse une phrase;
Blasphémer la vertu des sages de Paris,
De la chute des mœurs accuser leurs écrits;
Tant de fie! corrompt-il un cœur si jeune encore!

Lorsque le satyrique lance quelques traits malins contre cette fureur de *penser* et cette manie de *géométrie* qui avait saisi toute la France, a-t-il été plus loin que Fréderic II, dont les paroles serviront ici de commentaires et d'excuses à notre poète?

Dans un dialogue des morts, où le roi de Prusse met en scène les trois généraux Lichtenstein, le Prince Eugène et Marlborough, il fait ce portrait des encyclopédistes:

« Les encyclopédistes sont une secte de soi-disant philosophes, formée de nos jours. A l'effronterie des cyniques, ils joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur

tombent dans l'esprit; ils se targuent de géométrie et soutiennent que ceux qui n'ont pas étudié cette science, ont l'esprit faux; que par conséquent ils ont seuls le don de bien raisonner. Si quelque foliculaire a l'audace de les attaquer, ils le noyent dans un déluge d'encre et d'injures; ce crime de lèze-philosophie est irrémissible. Ils dénigrent toutes les sciences hors celle de leurs calculs, les poésies sont des frivolités dont il faut exclure les fables; un poète ne doit rimer avec énergie que des équations algébriques. Pour l'histoire, ils veulent qu'on l'étudie à rebours, à commencer de nos temps pour remonter avant le déluge. Les gouvernemens, ils les réforment tous. La France doit devenir un état démocratique, dont un géomètre sera le législateur, et que des géomètres gouverneront en soumettant toutes les opérations de la nouvelle république au calcul infinitésimal. Cette république conservera une paix constante, et se soutiendra sans armée etc."*

* Œuvres posthumes de Frédéric II, t. VI, p. 100 et seq.

Il entrait surtout dans les vues de la littérature de ces temps, de rabaisser les grands hommes du dix-septième siècle pour diminuer le poids de leur exemple et de leur autorité. C'est ce qui avait fait dire au satyrique :

> De nos pères fameux les ombres insultées.

Il faut encore entendre le roi de Prusse à ce sujet. Voici comme il parle dans l'examen du *systéme de la nature*.

" C'est une grande erreur de croire que dans les choses humaines il puisse se rencontrer des perfections : l'imagination peut se former de telles chimères, mais elles ne seront jamais réalisées. Depuis que le monde dure, les nations ont essayé de toutes les formes de gouvernement, mais il n'en est aucun, qui ne soit sujet à des inconvéniens... De tous les paradoxes que les soi-disans philosophes de nos jours soutiennent avec le plus de complaisance, celui d'avilir les grands hommes du siècle passé, paraît leur tenir le plus à cœur. Quelle réputation leur reviendra-t-il d'exagérer les fautes d'un roi qui les a effacées à force de gloire et de grandeur ? Les fautes de Louis XIV sont connues ; et ces soi-disant phi-

losophes n'ont pas seulement le petit avantage d'être les premiers à les découvrir. Un prince qui ne régnera que huit jours en commettra sans doute ; à plus forte raison un monarque qui a passé soixante années de sa vie sur le trône."*..

Ce morceau est suivi d'un magnifique éloge de Louis XIV. Frédéric revient plusieurs fois sur ce sujet, dans sa correspondance avec d'Alembert: Notre pauvre siècle, s'écrie-t-il, est d'une stérilité affreuse en grands hommes comme en bons ouvrages. Du siècle de Louis XIV, qui fait honneur à l'esprit humain, il ne nous est resté que la lie, et dans peu il n'y aura plus rien du tout."

L'éloge de Louis-le-Grand dans la bouche du grand Frédéric ; un roi de Prusse défendant la gloire française contre des littérateurs français, est un de ces traits précieux qu'un écrivain doit s'empresser de recueillir.

J'ai déjà remarqué que si M. Gilbert avait seulement attaqué les sophistes, on eût pu le soupçonner de partialité : mais il s'éleva contre

---

* Voyez le trône XI, p. 109-180. Edit. de Berlin 1788.

l'homme vicieux, quel que fût son rang, son état et sa puissance ; sans craindre d'outrager la religion, il sacrifie au mépris ces ecclésiastiques, la honte éternelle de leur ordre". . . .

" La religion, mère désespérée,
Par ses propres enfans sans cesse déchirée;
Dans ses temples déserts, pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche en vain leur tend les bras.
Son culte est avili, ses lois sont profanées.
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé, sophiste bel esprit.
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit."

Je ne sais s'il est un caractère plus vil que celui d'un prêtre qui, regardant le christianisme comme un abus, consent à se nourrir du pain de l'autel, et ment à la fois à Dieu et aux hommes. Mais nous voulions jouir des honneurs de la philosophie sans perdre les richesses de la religion : les premiers étaient nécessaires à notre amour-propre, et les secondes à nos mœurs.

Tels étaient les déplorables succès de l'incrédulité, qu'il n'était pas rare d'entendre au sermon où le nom de Jésus-Christ comme un écueil, était évité avec soin par le prédicateur. Qu'avait donc ce nom de si ridicule ou de si funeste

pour un orateur chrétien ? Bossuet avait-il trouvé que ce nom déshonorât son éloquence ! Vous prêchiez devant des pauvres, et vous n'osiez nommer Jésus-Christ ! devant des infortunés, et le nom de leur père ne pouvait venir sur vos lèvres ! devant des enfans, et vous ne pouviez leur apprendre quel fût celui qui bénit leur innocence ! vous parliez de morale, et vous rougissiez de nommer l'auteur de l'évangile ! on ne remplacera jamais les préceptes touchans de la religion, par les lieux communs de la philosophie. La religion, est un sentiment ; la philosophie un raisonnement ; et, supposé que l'une et l'autre conduisent aux mêmes vertus il serait toujours plus sûr de prendre la première. Mais il y a plus : toutes les vertus de la philosophie sont accessibles à la religion, et toutes les vertus religieuses ne sont pas à la portée de la philosophie. Est-ce le philosophe qui a été s'établir sur le sommet des Alpes pour secourir le voyageur ? Est-ce lui qui assiste l'esclave pestiféré dans les bagnes de Constantinople, ou qui s'exile dans les déserts du nouveau monde, pour civiliser des sauvages ? La philosophie peut por-

ter le sacrifice jusqu'à donner ses soins au malade ; mais, en appliquant le remède, elle détourne les yeux ; mais son cœur et ses sens se soulèvent, car tel est le mouvement de la nature. Voyez la religion soulager l'infirme ! avec quelle tendresse elle contemple ces plaies dégoûtantes ! elle découvre une vie sans fin, une beauté ineffable sur ce visage moribond, où la philosophie ne voit que la laideur de la mort. Entre les services que la philosophie et la religion peuvent rendre à l'humanité, il y a toute la différence qui existe entre le devoir et l'amour.

Pour justifier M. Gilbert d'avoir défendu le christianisme, je ne saurais trop m'appuyer de l'autorité du grand roi que j'ai si souvent cité dans cet article. Les philosophes eux-mêmes le regardent comme un philosophe. Certes on ne l'accusera pas de superstition religieuse, mais il avait une longue habitude du gouvernement des hommes, et il savait qu'on ne mène pas les peuples avec des principes abstraits de métaphysique. En continuant de réfuter le système de la nature, il dit :

« Comment l'auteur peut-il soutenir avec

vérité que cette religion (la religion chrétienne) est cause de tous les malheurs du genre humain ? Pour s'exprimer avec justesse, il aurait pu dire simplement que l'ambition et l'intérêt des hommes se servent du prétexte de cette religion pour troubler le monde et contenter les passions. Que peut-on reprendre de bonne foi dans la morale contenue dans le décalogue ? n'y eût-il dans l'évangile que ce seul précepte, *ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse*, on serait obligé de convenir que ce peu de mots renferme la quintessence de toute morale. Et le pardon des offenses, et la charité et l'humanité ne furent-elles pas prêchées par Jésus, dans son excellent sermon de la montagne ? Il ne fallait donc pas confondre la loi avec l'abus, les choses écrites et les choses qui se pratiquent."

Muri par l'âge et l'expérience, et peut-être averti par cette voix qui sort du tombeau, Frédéric, sur la fin de sa vie était revenu de tous ces vains systêmes, qui n'enfantent que des erreurs. Il commençait à sentir trembler sous lui les fondemens de la société, et à y découvrir la mine

profonde que l'athéisme y creusait en silence. La religion est surtout faite pour ceux qui s'élèvent entre les hommes. Elle est placée auprès des trônes, comme ces vulnéraires qui croissent sur le sommet des Alpes, là où les chutes sont plus terribles.

Il est probable que les deux satyres de M. Gilbert, et quelques strophes de ses odes resteront à notre littérature. Ce jeune poète, mort avant d'avoir perfectionné son talent, n'a ni la grâce et la légèreté d'Horace, ni la belle poésie et l'excellent goût de Boileau. Il tourmente sa langue, il force l'inversion, il tire ses métaphores de trop loin, son talent est capricieux et sa muse quinteuse : mais il a des mots piquans, des expressions créées, des vers bien frappés, et souvent la verve de Juvénal. Grâce au rétablissement des temples en France, nous n'avons plus besoin de nouveaux Gilbert, pour décrire les maux de la religion, mais de poètes pour chanter ses triomphes. Déjà nos littérateurs les plus distingués, les Delille, les Laharpe, les Fontanes, les Bernardin de Saint-Pierre ont consacré leurs veilles à des sujets religieux. Un nouveau dé-

fenseur, M. de Bonald, par la profondeur de ses idées et la puissance de son raisonnement, développe la haute et prévoyante sagesse des institutions chrétiennes. Tout ce qui annonce quelque talent parmi la jeunesse, revient à ces principes sacrés qui ont fait dire à Quintilien : "Si tu crois, tu seras bientôt instruit des devoirs d'une bonne et heureuse vie." *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.*



ANALYSE DE L'OUVRAGE

DE M. DE BONALD,

Intitulé, "Législation primitive, considérée dans les derniers Temps par les seules Lumières de la Raison."

"Peu d'hommes naissent avec une disposition particulière et déterminée à un seul objet qu'on appelle talent; bienfait de la nature, si des circonstances favorables en secondent le développement, en permettent l'emploi; malheur réel, tourment de l'homme, si elles le contrarient."

Ce passage est tiré du livre même que nous examinons. Rien n'est plus touchant et en même temps plus triste que les plaintes involontaires qui échappent quelquefois au *véritable* talent. L'auteur de la *Législation primitive*, comme tant d'écrivains célèbres, semble n'avoir reçu les dons de la nature que pour en sentir les dé-

goûts. Comme *Epictète*, il a pu réduire la philosophie à ces deux maximes : " Souffrir et s'abstenir" ἀνέχου καὶ ἀπέχου. C'est dans l'obscure chaumière d'un paysan d'Allemagne, au fond d'une terre étrangère qu'il a composé sa *Théorie du Pouvoir politique et religieux*, (ouvrage supprimé en France par le Directoire) ; c'est au milieu de toutes les privations de la vie ; et encore sous la menace d'une loi de proscription qu'il a publié ses observations sur le *divorce ;* traité admirable, dont les dernières pages surtout sont un modèle de cette éloquence de pensées, bien supérieure à l'éloquence des mots, et qui soumet tout, comme le dit Pascal, par *droit de puissance* ; enfin c'est au moment où il va abandonner Paris, les lettres et pour ainsi dire son génie, qu'il nous donne sa *Législation primitive* : Platon couronna ses ouvrages par ses *lois*, et Lycurgue s'exila de Lacédémone après avoir établi les siennes. Malheureusement nous n'avons pas, comme les Spartiates, juré d'observer les *saintes* lois de notre nouveau législateur. Mais que M. de Bonald se rassure : quand on joint comme lui l'autorité des bonnes mœurs à l'autorité du génie ; quand on

n'a aucune de ces faiblesses qui prêtent des armes à la calomnie et consolent la médiocrité, les obstacles tôt ou tard s'évanouissent, et l'on arrive à cette position où le talent n'est plus un *malheur*, mais un *bienfait*.

Les jugemens que l'on porte sur notre littérature moderne, nous semblent un peu exagérés. Les uns prennent notre jargon scientifique, et nos phrases ampoulées pour les progrès des lumières et du génie; selon eux la langue et la raison ont fait un pas depuis Bossuet et Racine: quel pas! Les autres, au contraire, ne trouvent plus rien de passable: et, si on veut les en croire, nous n'avons pas un seul bon écrivain. Cependant, n'est-il pas à-peu-près certain qu'il y a eu des époques en France où les lettres ont été au-dessous de ce qu'elles sont aujourd'hui? Sommes-nous juges compétens dans cette cause, et pouvons-nous bien apprécier les écrivains qui vivent avec nous? Tel auteur contemporain dont nous sentons à peine la valeur sera peut-être un jour la gloire de notre siècle. Combien y a-t-il d'années que les grands hommes du siècle de Louis XIV sont mis à leur véritable place? Racine et la

Bruyère furent presque méconnus de leur vivant. Nous voyons Rollin, cet homme plein de goût et de savoir, balancer le mérite de Fléchier et de Bossuet, et faire assez comprendre qu'on donnait généralement la préférence au premier. La manie de tous les âges a été de se plaindre de la rareté des bons écrivains et des bons livres. Que n'a-t-on point écrit contre le *Télémaque*, contre les *Caractères* de la Bruyère, contre les chefs-d'œuvre de Racine? Qui ne connaît l'épigramme sur Athalie? D'un autre côté, qu'on lise les journaux du dernier siècle; il y a plus, qu'on lise ce que la Bruyère et Voltaire ont dit eux-mêmes de la littérature de leur temps; pourrait-on croire qu'ils parlent de ces mêmes temps où vécurent Fénélon, Bossuet, Pascal, Boileau, Racine, Molière, La Fontaine, J.J. Rousseau, Buffon et Montesquieu?

La littérature française va changer de face; avec la révolution vont naître d'autres pensées, d'autres vues des choses et des hommes. Il est aisé de prévoir que les écrivains se diviseront. Les uns s'efforceront de sortir des anciennes routes; les autres tâcheront de suivre les antiques

modèles, mais toutefois en les présentant sous un jour nouveau. Il est assez probable que les derniers finiront par l'emporter sur leurs adversaires, parce qu'en s'appuyant sur les grandes traditions et sur les grands hommes, ils auront des guides bien plus sûrs et des documens bien plus féconds.

M. de Bonald ne contribuera pas peu à cette victoire; déjà ses idées commencent à se répandre; on les retrouve par lambeaux dans la plupart des journaux et des livres du jour. Il y a de certains sentimens et de certains styles qui sont pour ainsi dire contagieux, et qui (si l'on nous pardonne l'expression) teignent de leurs couleurs tous les esprits. C'est à la fois un bien et un mal; un mal en ce que cela dégoûte l'écrivain dont on fane la fraîcheur, et dont on rend l'originalité vulgaire; un bien quand cela sert à répandre des vérités utiles.

Le nouvel ouvrage de M. de Bonald est divisé en quatre parties. La première (comprise dans le discours préliminaire) traite du rapport des êtres, et des principes fondamentaux de la législation.

La seconde considère l'état ancien du *ministère public* en France.

La troisième regarde l'*éducation publique*; et la quatrième examine l'état de l'Europe Chrétienne et Mahométane.

Pour remonter aux principes de la législation, M. de Bonald commence par remonter aux principes des êtres, afin de trouver la loi primitive, exemplaire éternel des lois humaines qui ne sont bonnes ou mauvaises qu'autant qu'elles se rapprochent ou s'éloignent de cette loi qui n'est qu'un écoulement de la sagesse divine.... *Lex .... rerum omnium principem expressa natura, ad quam leges hominum diriguntur, quæ supplicio improbos officiunt, et defendunt et tuentur bonos.**

M. de Bonald trace rapidement l'histoire de la *philosophie* qui, selon lui, voulait dire chez les anciens *amour de la sagesse*, et parmi nous *recherche de la vérité*. Ainsi les Grecs faisaient consister la sagesse dans la *pratique* des mœurs, et nous dans la *théorie*. "Notre philosophie," dit l'auteur, "est vaine dans ses pensées, su-

* Cic. de Leg. lib. 2.

perbe dans ses discours. Elle a pris des stoïciens l'orgueil et des épicuriens la licence. Elle a ses sceptiques, ses pyrrhoniens; ses ecclectiques; et la seule doctrine qu'elle n'ait pas embrassée, est celle des privations."

Sur la cause de nos erreurs M. de Bonald fait cette observation profonde:

"On peut préjuger en physique des erreurs particulières; on doit préjuger en morale des vérités générales; et c'est pour avoir fait le contraire, pour avoir préjugé la vérité en physique, que le genre humain a cru si long-temps aux absurdités de la physique ancienne; comme c'est pour avoir préjugé l'erreur dans la morale générale des nations que plusieurs ont, de nos jours, fait naufrage."

L'auteur est bientôt conduit à l'examen du problême des idées *innées*. Sans embraser l'opinion qui les rejette, ni se ranger au parti qui les adopte, il croit que Dieu a donné aux hommes en *général*, et non à l'homme en *particulier*, une certain quantité de principes ou de sentimens innés (tel que la révélation de l'être suprême, de l'immortalité de l'âme, des premières

notions de la morale, etc.) absolument nécessaires à l'établissement de l'ordre social. D'où il arrive qu'on peut trouver à la rigueur un homme isolé qui n'ait aucune connaissance de ces principes; mais qu'on n'a jamais rencontré une société d'hommes qui les ait totalement ignorés. Si ce n'est pas là la vérité, convenons du moins qu'un esprit qui sait produire de pareilles raisons, n'est pas un esprit ordinaire.

De là M. de Bonald passe à l'examen d'un autre principe sur lequel il a élevé toute la législation, savoir : *Que la parole a été enseignée à l'homme, et qu'il n'a pu l'inventer lui-même.*

Il reconnaît trois sortes de parole, le geste, la parole et l'écriture.

Il fonde son opinion sur des raisons qui paraissent d'un très-grand poids.

1°. Parce qu'il est nécessaire de penser sa parole, avant de parler sa pensée;

2°. Parce que le sourd de naissance qui *n'entend* pas la parole est muet, preuve que la parole est une chose apprise et non inventée.

3°. Parce que si la parole est d'invention humaine, il n'y a plus de vérités nécessaires, etc.

M. de Bonald revient souvent à cette idée d'où dépend, selon lui, toute la controverse des théistes et des athées, des chrétiens et des philosophes. On peut penser en effet que, s'il était prouvé que la parole est révélée et non inventée, on aurait une preuve physique de l'existence de Dieu, et Dieu n'aurait pu donner le verbe à l'homme sans lui donner aussi des règles et des lois. Tout deviendrait positif dans la société, et c'était déjà, ce nous semble, l'opinion de Platon et du philosophe romain; *Legem neque hominum ingeniis excogitatam neque scitum aliquod esse populorum, sed æternum quiddam, etc.*

Il devenait nécessaire à M. de Bonald de développer son idée, et c'est ce qu'il a fait dans une excellente dissertation qui se trouve au second volume de son ouvrage. On y remarque cette comparaison que l'on croirait traduite du Phédon ou de la République :

« Cette correspondance naturelle et nécessaire des pensées et des mots qui les expriment, et cette nécessité de la parole pour rendre présentes à l'esprit ses propres pensées et les pensées des autres, peuvent être rendues sensibles par

une comparaison dont l'extrême exactitude prouverait toute seule une analogie parfaite entre les lois de notre être intelligent et celles de notre être physique.

« Si je suis dans un lieu obscur, je n'ai pas la vision oculaire, ou la connaissance par la vue de l'existence des corps qui sont près de moi, pas même de mon propre corps ; et sous ce rapport ces êtres sont à mon égard comme s'ils n'étaient pas. Mais si la lumière vient tout-à-coup à paraître, tous les objets en reçoivent une couleur relative, pour chacun, à la contexture particulière de sa surface ; chaque corps se produit à mes yeux ; je les vois tous ; et je juge les rapports de forme, d'étendue, de distance que ces corps ont entre eux, et avec le mien.

« Notre entendement est ce lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas même celle de notre propre intelligence, jusqu'à ce que la parole, pénétrant par le sens de l'ouïe ou de la vue, porte la lumière dans les ténèbres, et appelle, pour ainsi dire, chaque idée qui répond comme les étoiles dans Job : Me voilà. Alors seulement nos idées sont exprimées ; nous avons la cons-

cience ou la connaissance de nos pensées, et nous pouvons la donner aux autres ; alors seulement nous nous *idéons* nous-mêmes, nous *idéons* les autres êtres et les rapports qu'ils ont entre eux et avec nous, et de même que l'œil distingue chaque corps à sa couleur, l'esprit distingue chaque idée à son expression." (Tome I. p. 145.)

Trouve-t-on souvent une aussi puissante métaphysique unie à une si vive expression ? Chaque idée *qui répond à la parole comme les étoiles dans Job*, ME VOILA, n'est-ce pas là un ordre de pensées bien élevé, un caractère de style bien rare ? J'en appelle à des hommes plus habiles que moi : *Quantum eloquentia valeat, pluribus credere potest*.

Cependant nous oserons proposer quelques doutes à l'auteur, et soumettre nos observations à ses lumières. Nous reconnaissons, comme lui, le principe de la transmission ou de l'enseignement de la parole. Mais ne pousse-t-il pas trop rigoureusement le principe ? En en faisant la seule preuve positive de l'existence de Dieu et des lois fondamentales de la société, ne met-il pas en péril les plus grandes vérités, si l'on vient

à lui contester sa preuve unique ? La raison qu'il tire des sourds-muets, en faveur de l'enseignement de la parole, n'est peut-être pas assez convaincante ; car on peut lui dire : Vous prenez un exemple dans une exception, et vous allez chercher une preuve dans une imperfection de la nature. Supposons un homme sauvage, ayant tous ses sens, mais point encore la parole. Cet homme, pressé par la faim, rencontre dans les forêts un objet propre à la satisfaire, il pousse un cri de joie en le voyant ou en le portant à la bouche. N'est-il pas possible qu'ayant *entendu* le cri, le son tel quel, il le retienne et le répète ensuite toutes les fois qu'il apercevra le même objet, ou sera pressé du même besoin ? Le cri deviendra le premier mot de son vocabulaire, et ainsi de suite, jusqu'à l'expression des idées purement intellectuelles.

Il est certain que l'idée ne peut sortir de l'entendement sans la parole ; mais on pourrait peut-être admettre que l'homme, avec la permission de Dieu, allume lui-même *ce flambeau du verbe,* qui doit éclairer son âme ; que le sentiment ou l'idée fait naître d'abord l'expression, et

que l'expression à son tour rentre dans l'intelligence, pour y porter la lumière. Si l'auteur disait que, pour former une langue de cette sorte, il faudrait des millions d'années, et que Jean-Jacques Rousseau lui-même *a cru que la parole est bien nécessaire pour inventer la parole*; nous convenons aussi de la difficulté; mais M. de Bonald ne doit pas oublier qu'il a affaire à des hommes, qui nient toutes les traditions, et qui disposent à leur gré de *l'éternité* du monde.

Il y a d'ailleurs une objection plus sérieuse. Si la parole est nécessaire à la manifestation de l'idée, et que la parole entre par les sens, l'âme dans une autre vie, dépouillée des organes du corps, n'a donc pas la conscience de ses pensées? Il n'y aurait plus qu'une ressource qui serait de dire que Dieu l'éclaire alors de son propre verbe, et qu'elle voit ses idées dans la divinité : c'est retomber dans le système de Mallebranche.

Les esprits profonds aimeront à voir comment M. de Bonald déroule le vaste tableau de l'ordre social; comment il suit et définit l'administration civile, politique et religieuse. Il prouve évidemment que la religion chrétienne a achevé

l'homme, comme le suprême législateur, le dit lui-même en expirant :

Tout est consommé.

M. de Bonald donne une singulière élévation et une profondeur immense au Christianisme, il suit les rapports mystiques du *verbe* et du *fils*, et montre que le véritable Dieu ne pouvait être connu que par la révélation ou l'*incarnation* de son *verbe*, comme la pensée de l'homme n'a été manifestée que par la parole ou l'*incarnation de la pensée*. Hobbes, dans sa *cité chrétienne*, avait expliqué le verbe comme l'auteur de la *législation* : *In testamento novo græcè scripto* VERBUM DEI *sæpe ponitur (non pro eo, quod loquutus est Deus) sed pro eo quod de Deo et de regno ejus.... In hoc autem sensu idem significant* λογος Θεȣ.

M. de Bonald distingue essentiellement la constitution de la société domestique, ou l'ordre de famille, de la constitution politique ; rapports qu'on a trop confondus dans ces derniers temps. Dans l'examen de l'ancien *ministère public* en France, il montre une connaissance approfondie de notre histoire. Il examine le principe de la

souveraineté du peuple, que Bossuet avait attaqué dans son *cinquième avertissement*, en réponse à M. Jurien." Où tout est indépendant, dit l'évêque de Meaux, il n'y a rien de souverain." Axiome foudroyant, manière d'argumenter précisément telle que l'exigeaient les ministres protestans qui se piquaient surtout de raison et de logique. Ils s'étaient plaints d'être écrasés par l'éloquence de Bossuet, l'orateur s'était aussitôt dépouillé de son éloquence, comme ces guerriers chrétiens qui, s'apercevant au milieu d'un combat que leurs adversaires étaient désarmés, jetaient à l'écart leurs armes, pour ne pas remporter une victoire trop aisée. Bossuet passant ensuite aux preuves historiques et montrant que le prétendu *Pacte social* n'a jamais existé, fait voir, ainsi qu'il le dit lui-même; qu'il y a là *autant d'ignorance que de mots*; que, si le peuple est souverain, il a le droit incontestable de changer tous les jours sa constitution, etc. Ce grand homme (que M. de Bonald, digne d'être son admirateur, cite avec tant de complaisance) établit aussi l'excellence de la succession au pouvoir suprême." C'est un bien pour le peuple, dit-il

dans le même *avertissement*, que le gouvernement devienne aisé ; qu'il se perpétue par les mêmes lois qui perpétuent le genre humain et qu'il aille pour ainsi dire avec la nature."

M. de Bonald nous reproduit cette force de bon sens, et quelquefois cette simple grandeur de style. C'est un sujet d'étonnement dont on a peine à revenir, que l'ignorance ou la mauvaise foi dans laquelle est tombé notre siècle, relativement au siècle de Louis XIV. On croit que les écrivains de ce siècle ont méconnu les principes de l'ordre social, et cependant il n'y a pas de question politique dont Bossuet n'ait parlé, soit dans son *Histoire universelle*, soit dans sa *Politique tirée de l'Ecriture*, soit surtout dans ses controverses avec les protestans.

Au reste, si l'on peut faire quelques objections à M. de Bonald sur les deux premiers volumes de son ouvrage, il n'en est pas ainsi du troisième. L'auteur y parle de l'*éducation* avec une supériorité de lumières, une force de raisonnement, une netteté de vues, dignes des plus grands éloges. C'est véritablement dans les questions particulières de morale ou de politique que M. de Bonald

excelle. Il y répand partout une *modération féconde*, pour employer la belle expression de Daguesseau. Je ne doute point que son *Traité d'Education* n'attire les yeux des hommes d'état, comme sa question du divorce fixe l'attention des meilleurs esprits de la France.

Le style de M. de Bonald pourrait être quelquefois plus harmonieux et moins négligé. Sa pensée toujours éclatante et d'un heureux choix ; mais je ne sais si son expression n'est pas quelquefois un peu terne et commune ; légers défauts que le travail fera disparaître. On pourrait aussi désirer plus d'ordre dans les matières, et plus de clarté dans les idées ; les génies forts et élevés ne compatissent pas assez à la faiblesse de leurs lecteurs, c'est un abus naturel de la puissance. Quelquefois encore les distinctions de l'auteur paraissent trop ingénieuses, trop subtiles. Comme Montesquieu, il aime à appuyer une grande vérité sur une petite raison. La définition d'un mot, l'explication d'une étymologie, sont des choses trop curieuses et trop arbitraires pour qu'on puisse les avancer au soutien d'un principe important.

Au reste, on a voulu seulement, par ce peu de mots, sacrifier à la triste coutume, qui veut qu'on joigne toujours la critique à l'éloge. A Dieu ne plaise que nous observions misérablement quelque tache dans les écrits d'un homme aussi supérieur que M. de Bonald. Comme nous ne sommes point une autorité, nous avons permission d'admirer avec le vulgaire, et nous en profitons amplement pour l'auteur de la *Législation primitive.*

Heureux les états qui possèdent encore des citoyens comme M. de Bonald; hommes que les injustices de la fortune ne peuvent décourager, qui combattent pour le seul amour du bien, lors même qu'ils n'ont pas l'espérance de vaincre!

Au moment même où j'écris ces derniers mots, je descends un des plus grands fleuves de la France; sur deux montagnes opposées s'élèvent deux tours en ruines; au haut de ces tours sont attachées de petites cloches que les montagnards sonnent à notre passage. Ce fleuve, ces montagnes, ces sons, ces monumens gothiques amusent un moment les yeux des spectateurs; mais personne ne s'arrête pour aller où la cloche

l'invite. Ainsi les hommes qui prêchent aujourd'hui morale et religion donnent en vain le signal du haut de leurs ruines à ceux que le torrent du siècle entraîne ; le voyageur s'étonne de la grandeur des débris, de la douceur des bruits qui en sortent, de la majesté des souvenirs qui s'en élèvent ; mais il n'interrompt point sa course, et au premier détour du fleuve tout est oublié.

On peut remarquer dans l'histoire que la plupart des révolutions des peuples civilisés ont été précédées des mêmes opinions et annoncées par les mêmes écrits : *Quid est quod fuit ? ipsum quod facturum est.* Quintilien et Elien nous parlent de cet Archiloque qui osa le premier publier l'histoire honteuse de sa conscience à la face de l'univers, et qui florissait en Grèce avant la réforme de Solon. Au rapport d'Eschine, Dracon avait fait un traité de l'éducation, où, prenant l'homme à son berceau, il le conduisait pas-à-pas jusqu'à sa tombe. Cela rappelle l'éloquent Jean-Jacques Rousseau.

La Cyropédie de Xénophon, une partie de la *République* de Platon, et les premiers livres de ses *Lois*, peuvent être aussi regardés comme de

beaux traités plus ou moins propres à former le cœur de la jeunesse. Sénèque, et surtout le judicieux Quintilien, placés sur un autre théâtre et plus rapprochés de nos temps, ont laissé d'excellentes leçons aux maîtres et aux disciples. Malheureusement, de tant de bons écrits sur l'éducation, nous n'avons emprunté que la partie systématique, et précisément celle qui, tenant aux mœurs des anciens, ne peut s'appliquer à nos mœurs. Cette fatale imitation que nous avons poussée en tout à l'excès a causé bien des malheurs ; en naturalisant chez nous les dévastations et les assassinats de Sparte et d'Athènes, sans atteindre à la grandeur de ces fameuses cités, nous avons imité ces tyrans, qui, pour embellir leur patrie, y faisaient transporter les ruines et les tombeaux de la Grèce. Si la fureur de tout détruire n'avait pas été le caractère dominant de ce siècle, qu'avions-nous besoin cependant d'aller chercher des systèmes d'éducation dans les débris de l'antiquité? N'avions-nous pas les institutions du christianisme ? Cette religion si calomniée (et à qui nous devons toutefois jusqu'à l'art qui nous nourrit ;) cette religion arracha nos pères aux ténèbres de la barbarie. D'une main, les

Bénédictins guidaient les premières charrues dans les Gaules; de l'autre, ils transcrivaient les poëmes d'Homère; et tandis que les *clercs de la vie commune* s'occupaient de la collation des anciens manuscrits, les *pauvres frères des écoles pieuses* enseignaient *gratis* aux enfans du peuple les premiers rudimens des lettres; ils obéissaient à ce commandement du livre où se trouve: *Non des illi potestatem in juventute, et ne despicias cogitatus illius.*

Bientôt parut cette société fameuse qui donna le Tasse à l'Italie et Voltaire à la France, et dont, pour ainsi dire, chaque membre fut un homme de lettres distingué. Le jésuite mathématicien à la Chine, législateur au Paraguay, antiquaire en Egypte, martyr au Canada, était en Europe un maître savant et poli dont l'urbanité ôtait à la science ce pédantisme qui dégoûte la jeunesse. Voltaire consultait sur ses tragédies les pères Porée et Brumoy. "On a lu Jules-César devant dix Jésuites," écrit-il à M. de Cideville, "ils en pensent comme vous." La rivalité qui s'établit un moment entre *Port Royal* et *la Société*, força cette dernière à veiller plus scrupuleusement sur sa morale, et les *Lettres*

provinciales achevèrent de la corriger. Les Jésuites étaient des hommes tolérans et doux qui cherchaient à rendre la religion aimable, par indulgence pour notre faiblesse, et qui s'égarèrent d'abord dans ce charitable dessein : Port-Royal était inflexible et sévère, et comme le roi prophète, il semblait vouloir égaler la rigueur de sa pénitence à la hauteur de son génie. Si le poëte le plus tendre fut élevé à l'école des solitaires, le prédicateur le plus austère sortit du sein de la *société*. Bossuet et Boileau penchaient pour les premiers ; Fénélon et la Fontaine pour la seconde.

" Anacréon se tait devant les Jansénistes."

Port-Royal, sublime à sa naissance, changea et s'altéra tout-à-coup comme ces emblêmes antiques, qui n'ont que la tête d'aigle ; les Jésuites, au contraire, se soutinrent et se perfectionnèrent jusqu'à leur dernier moment. La destruction de cet ordre a fait un mal irréparable à l'éducation et aux lettres ; on en convient aujourd'hui. Mais selon la réflexion touchante d'un historien : *Quis beneficorum servat memoriam ? aut quis ullam calamitosis deberi partam gratiam ? aut quando fortuna non mutam fidem ?*

Ce fut donc sous le siècle de Louis XIV (siècle qui enfanta toutes les grandeurs de la France) que le système d'éducation, pour les deux sexes, parvint à son plus haut point de perfection. On se rappelle avec admiration ces temps où l'on vit sortir des écoles chrétiennes, Racine, Montfaucon, Sévigné, La Fayette, Dacier, ces temps où le chantre d'Antiope, donnait des leçons aux épouses des hommes, où les pères Hardouin et Jouvancy expliquaient la belle antiquité, tandis que les génies de Port-Royal écrivaient pour des écoliers de sixième, et que le grand Bossuet se chargeait du cathéchisme des petits enfans.

Rollin parut bientôt à la tête de l'université; ce savant homme que l'on prend aujourd'hui pour un pédant de collège plein de ridicules et de préjugés, est pourtant un des premiers écrivains français qui ait parlé d'un philosophe anglais avec éloge ; " Je ferai grand usage de deux auteurs modernes(dit-il dans son *Traité des Etudes*) ; ces auteurs sont de M. de Fénélon, archevêque de Cambray, et M. Locke, anglais dont les écrits sur cette matière, sont fort estimés,

et avec raison ; le dernier a quelques sentimens particuliers que je ne voudrais pas toujours adopter. Je ne sais d'ailleurs s'il était bien versé dans la connaissance de la langue Grecque et dans l'étude des belles-lettres, il ne paraît pas au moins en faire assez de cas."

C'est en effet à l'ouvrage de Locke sur l'éducation qu'on peut faire remonter la date de ces opinions systématiques, qui tendent à faire de tous les enfans des héros de roman ou de p hi losophie.

L'*Emile*, où ces opinions sont malheureusement consacrées par un grand talent, et quelquefois par une haute éloquence, l'Emile est jugé maintenant comme livre *pratique* ; sous ce rapport il n'y a pas de livre élémentaire pour l'enfance qui ne lui soit bien préférable : on s'en est enfin aperçu, et une femme célèbre à publié de nos jours, sur l'éducation, des préceptes beaucoup plus sains et plus utiles. Un homme, dont le génié a été muri par les orages de la révolution achève maintenant de renverser les principes d'une fausse philosophie ; et de rasseoir l'éducation sur ses bases morales et religieuses.

Le troisième volume de la *législation primitive* est consacré à cet important sujet. M. de Bonald commence par poser en principe que l'homme naît ignorant et faible, mais capable d'apprendre," bien différent de la brute, l'homme naît, dit-il, *perfectible*, et l'animal *parfait*."

Que faut-il enseigner à l'homme? tout ce qui est bon, c'est-à-dire, tout ce qui est nécessaire à la *conservation* des êtres.

Et quel est le moyen général de cette conservation? La *société*.

Comment la société exprime-t-elle ses rapports? Elle les exprime par des *volontés* qui s'appellent lois.

Les lois sont donc des volontés d'où résultent pour les membres de la société des actions appelées *devoirs*.

Donc l'*éducation* proprement dite est *l'enseignement des lois et des devoirs de la société*.

L'homme sous le rapport religieux et politique, appartient à une *société domestique* et à une *société publique*. Il y a donc deux systêmes d'éducation ; savoir :

L'éducation domestique qui suit l'enfant

dans la maison paternelle ; elle a pour but de former l'homme pour la famille, et de l'instruire des élémens de la religion.

L'éducation publique, qui est celle que les enfans reçoivent de l'état dans les établissemens publics ; son but est de former l'homme pour la société publique et les devoirs religieux et politiques qu'elle commande.

L'éducation dans son principe, doit être essentiellement religieuse. Ici M. de Bonald combat fortement l'auteur d'*Emile*. Dire qu'on ne doit donner à l'enfance aucun principe religieux, c'est une des erreurs les plus funestes que jamais ait avancées la philosophie. L'auteur de la *Législation primitive* cite l'exemple effrayant de soixante-quinze enfans au-dessous de quinze ans, jugés à la police correctionnelle, dans l'espace de cinq mois, pour *larcins, vols et atteintes aux mœurs*. Le citoyen Scipion Bexon, vice-président du tribunal de première instance du département de la Seine, à qui l'on doit la connaissance de ce fait ajoute dans son rapport, que *plus de la moitié des vols qui ont lieu dans Paris, sont commis par des enfans*.

Que des établissemens publics, dit M. Necker dans son *cours de morale religieuse*, assurent à tous les enfans des instructions élémentaires de morale et de religion. Votre indifférence vous rendrait un jour responsables des égaremens que vous seriez forcés de punir ; votre conscience au moins serait effrayée du reproche que pourrait vous adresser un jeune homme traduit devant un tribunal criminel, un jeune homme prêt à subir une condamnation rigoureuse. Que pourriez-vous répondre en effet s'il disait : Je n'ai jamais été formé à la vertu par aucune leçon ; j'ai été dévoué à des travaux mercenaires, j'ai été lancé dans le monde avant qu'on eût gravé dans mon cœur ou dans mon souvenir un seul principe de conduite : on m'a parlé de liberté, d'égalité, jamais de mes devoirs envers les autres, jamais de l'autorité religieuse qui m'aurait soumis à ces devoirs ; on m'a laissé l'enfant de la nature, et l'on veut me juger par des lois que le *génie social* a composées ; ce n'était pas avec une sentenee de mort qu'il fallait m'enseigner les obligations de la vie ! "Tel

est le langage terrible que pourrait tenir un jeune homme, en entendant sa condamnation."

En parlant d'abord de l'éducation domestique, M. de Bonald veut qu'on rejette toutes ces pratiques anglaises, américaines, philosophiques, inventées par l'esprit de système et soutenues par la mode.

" Des vêtemens légers, dit-il, la tête découverte, un lit dur, sobriété et exercices, des privations plutôt que des jouissances, en un mot, presque toujours ce qui coûte le moins, est en tout ce qui convient le mieux, et la nature n'emploie, ni tant de frais, ni tant de soins, pour élever ce frêle édifice qui ne doit durer qu'un instant, et qu'un souffle peut renverser."

Il conseille ensuite le rétablissement des *corporations.*

Que le gouvernement doit, dit-il, regarder comme l'éducation domestique des enfans du peuple ? Ces corporations, où la religion fortifiait par ses pratiques les réglemens de l'autorité civile, avaient, entre autres avantages, celui de contenir par le devoir un peu dur des maîtres une

jeunesse grossière, que le besoin de vivre soustrait de bonne heure au pouvoir paternel, et que son obscurité dérobe au pouvoir politique."

C'est voir les choses de bien haut et considérer en véritable législateur, ce que tant d'écrivains n'ont aperçu qu'en économistes.

L'auteur passant à l'éducation publique, prouve d'abord comme Quintilien, l'insuffisance d'une éducation privée, et la nécessité d'une éducation commune. Après avoir parlé des lieux où l'on doit établir des colléges, et fixé le nombre des élèves que chaque collège doit à-peu-près contenir, il examine la grande question sur les *maîtres*; laissons-le parler lui-même :

"Il faut une éducation perpétuelle, universelle, uniforme, et, par conséquent, un instituteur perpétuel, universel, uniforme ; il faut donc un corps, car hors d'un corps il ne peut y avoir ni perpétuité, ni généralité, ni uniformité.

" Ce corps (car il n'en faut qu'un) chargé de l'éducation publique ne peut pas être un corps purement séculier ; car où serait le lien qui en assurerait la perpétuité, et, par conséquent, l'uniformité ? Serait-ce l'intérêt personnel ? Mais

des séculiers auront ou pourront avoir une famille. Ils appartiendront donc plus à leur famille qu'à l'état, à leurs enfans plus qu'aux enfans des autres, à leur intérêt personnel plus qu'à l'intérêt public ; car l'amour de soi, dont on veut faire le lien universel, est et sera toujours le mortel ennemi de l'amour des autres....

" Si les instituteurs publics sont célibataires, quoique séculiers, ils ne pourront faire corps entr'eux ; leur aggrégation fortuite ne sera qu'une succession continuelle d'individus entrés pour vivre et sortis pour s'établir ; et quel père de famille osera confier ses enfans à des célibataires, dont une discipline religieuse ne garantira pas les mœurs ? S'ils sont mariés, comment l'état pourrait-il assurer à des hommes chargés de famille, animés d'une juste ambition de fortune, et plus capables que d'autres de s'y livrer avec succès ; comment pourra-t-il leur assurer un établissement qui puisse les détourner d'une spéculation plus lucrative ? Si, par des vues d'économie, on les réunit sous le même toit avec leurs femmes et leurs enfans, la concorde est impossible ; si on leur permet de vivre séparément, les frais sont

incalculables. Des hommes instruits ne voudront pas soumettre leur esprit à des règlemens devenus routiniers, à des méthodes d'enseignement qui leur paraîtront défectueuses; des hommes avides et accablés de besoins, voudront s'enrichir; des pères de famille oublieront les soins publics, pour les affections domestiques. L'état peut être assuré de ne conserver dans les établissemens d'éducation, que les hommes qui ne seront propres à aucune autre profession; de mauvais sujets; et l'on peut s'en convaincre aisément en se rappelant que les instrumens les plus actifs de nos désordres, ont été à Paris cette classe d'instituteurs laïques, attachés aux collèges, qui, dans leurs idées classiques, ont vu le *forum* de Rome à l'assemblée de leurs sections, et se sont crus des orateurs chargés des destinées de la république, lorsqu'ils n'étaient que des brouillons bouffis d'orgueil, et impatiens de sortir de leur état. Il faut donc un corps qui ne puisse se dissoudre; un corps où des hommes fassent, à une règle commune, le sacrifice de leurs familles personnelles. Mais quelle autre force que celle de la religion, quels autres engagemens que ceux

qu'elle consacre, peuvent lier les hommes à des devoirs aussi austères, et leur commander des sacrifices aussi pénibles?"

La vigoureuse dialectique de ce morceau sera remarquée de tous les lecteurs. M. de Bonald presse l'argument de manière à ne laisser aucun refuge à ses adversaires. On pourrait seulement lui objecter les universités protestantes, mais il pourrait répondre que les professeurs de ces universités, bien qu'ils soient mariés, sont cependant des *ministres* ou des *prêtres;* que ces universités sont d'ailleurs des fondations *chrétiennes*, dont les revenus et les fonds sont indépendans du gouvernement; qu'après tout, les désordres sont tels dans ces universités, que des parens sages craignent souvent d'y envoyer leurs enfans. Tout cela change absolument l'état de la question, et sert même, en dernière analyse, à confirmer le raisonnement de l'auteur.

M. de Bonald ne s'occupant qu'à poser les principes, néglige de donner des avis particuliers aux maîtres. On les trouve d'ailleurs ces avis dans les écrits du bon Rollin. Le seul titre de ses chapitres fait aimer cet excellent homme:

prendre de l'autorité sur les enfans; se faire aimer et craindre; inconvéniens et dangers des châtimens; parler raison aux enfans, les piquer d'honneur, faire usage des louanges, des récompenses, des caresses; rendre l'étude aimable; accorder du repos et de la recréation aux enfans; piété, religion, zèle pour le salut des enfans; c'est sous ce dernier titre qu'on lit ces mots qui font presque verser des larmes d'attendrissement:

"Qu'est-ce qu'un maître chrétien, chargé de l'éducation de jeunes gens? C'est un homme, entre les mains de qui Jésus-Christ a remis un certain nombre d'enfans, qu'il a rachetés de son sang et pour lesquels il a donné sa vie; en qui il habite comme dans sa maison et dans son temple; qu'il regarde comme ses membres, comme ses frères et des cohéritiers, dont il veut faire autant de rois et de prêtres qui régneront et serviront Dieu avec lui et par lui pendant toute l'éternité; et il les leur a confiés pour conserver en eux le précieux et l'inestimable dépôt de l'innocence. Or, quelle grandeur, quelle noblesse une commission, si honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres?....

Un bon maître doit s'appliquer ces paroles que Dieu faisait continuellement retentir aux oreilles de Moïse, le conducteur de son peuple: "Portez-les dans votre sein comme une nourrice a accoutumé de porter son petit enfant, *Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet infantulum.*"

Des maîtres, M. de Bonald passe aux élèves. Il veut qu'on les occupe principalement de l'étude des langues anciennes, qui ouvrent aux enfans les trésors du passé, et promènent leur esprit et leur cœur sur de beaux souvenirs et de grands exemples. Il s'élève contre cette éducation philosophique, "qui encombre," dit-il, "la mémoire des enfans de vaines nomenclatures, de minéraux, de plantes, qui retrécissent leur intelligence," etc.

On doit aimer à se rencontrer dans les mêmes sentimens et les mêmes opinions, avec un homme tel que M. de Bonald. Nous avons eu le bonheur d'attaquer un des premiers cette dangereuse manie de notre siècle.* Personne, peut-

---

* Dans nos *Souvenirs d'Angleterre*, et dans le *Génie du Christianisme*.

être, ne sait plus que nous le charme de l'*Histoire Naturelle.* Mais quel abus n'en fait-on pas aujourd'hui, et dans la manière dont on l'étudie, et dans les conséquences qu'on veut en tirer ? L'Histoire Naturelle proprement dite, ne peut être, ne doit être qu'une suite de tableaux comme dans la nature. M. de Buffon avait un souverain mépris pour les *classifications,* qu'il appelait des *échafaudages pour arriver à la science, et non pas la science elle-même.** Indépendamment des autres dangers qu'entraîne l'étude exclusive des sciences, comme elles ont un rapport immédiat avec le vice originel de l'homme, elles nourrissent beaucoup plus l'orgueil que les lettres. " Descartes croyait," dit le savant auteur de sa vie, " qu'il était *dangereux* de s'appliquer trop sérieusement à ces démonstrations superficielles que l'industrie et l'expérience fournissent moins souvent que le hasard." Sa maxime était † que cette application nous désac-

* Hist. Nat. tom. I. Prem. Disc. p. 79. édit. 17.

† Lettre de 1639. p. 412. Cartes. lib. de direct. ingen. regula, No. 5.

coutume insensiblement de l'usage de notre raison, et nous expose à perdre la route que la lumière nous trace. * Et l'on peut ajouter ces paroles de Locke : " *Entêtés de cette folle pensée, que rien n'est au-dessus de notre compréhension.* †

Voulez-vous apprendre l'histoire naturelle aux enfans, sans dessécher leur cœur et sans flétrir leur innocence ? Mettez entre leurs mains le commentaire de la Genèse, par M. *de Luc*, ou l'ouvrage cité par Rollin, dans le livre de ses *Etudes*, intitulé de la *Philosophie*. Quelle philosophie, et combien peu elle ressemble à la nôtre ! Citons un morceau au hasard :

" Quel architecte a enseigné aux oiseaux à choisir un lieu ferme, et à bâtir sur un fondement solide ? Quelle mère tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles et délicates, telles que le duvet et le coton ? et, lorsque ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité, qui les porte à s'arracher avec

---

* Entend. Hum. liv. 4. ch. 3. art. 4. trad. de M. Cotte.

† Œuvres de Desc. t. I, p. 112.

le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits ?

" Est-ce pour les oiseaux, seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connaissent point ? Est-ce pour les hommes qui n'y pensent pas ? Est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer sans remonter jusqu'à vous ? et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensibles votre providence et votre sagesse infinie, et de nous remplir de confiance en votre bonté si attentive et si tendre pour des oiseaux, dont un couple ne vaut qu'une obole." *

Il n'y a que les *Etudes de la Nature*, de M. Bernardin de Saint-Pierre, qui offrent des peintures aussi religieuses et aussi touchantes. La plus belle page de M. de Buffon n'égale peut-être pas la tendre éloquence de ce mouvement chrétien : *Est-ce pour les oiseaux, seigneur !* etc.

Un étranger se trouvait, il y a quelque

* Matth. 10, 29.

temps, dans une société, où l'on parlait du fils de la maison, enfant de sept ou huit ans, comme d'un prodige. Bientôt on entend un grand bruit, les portes s'ouvrent, et l'on voit paraître le petit docteur, les bras nuds, la poitrine découverte, et habillé comme un singe qu'on va montrer à la foire. Il arrivait, se roulant d'une jambe sur l'autre, d'un air assuré, regardant avec effronterie, importunant tout le monde de ses questions ; et tutoyant également les femmes et les hommes âgés. On le place sur une table, au milieu de l'assemblée en extase ; on l'interroge ; " Qu'est-ce que l'homme, lui demanda gravement un instituteur ? C'est un animal *mammifère,* qui a quatre extrémités, dont deux se terminent en mains.—Y a-t-il d'autres animaux de sa classe ? Oui ; les chauves-souris et les singes." L'assemblée poussa des cris d'admiration. L'étranger se tournant vers nous, nous dit brusquement : " Si j'avais un enfant qui sût de pareilles choses, en dépit des larmes de sa mère, je lui donnerais le fouet jusqu'à ce qu'il les eût oubliées. Je me souviens des paroles de votre Henri IV : " *Ma mie,*" disait-il à sa femme,

"*vous pleurez quand je donne le fouet à notre fils; mais c'est pour son bien, et la peine que je vous fais à présent, vous épargnera un jour bien des peines.*"

Ces petits naturalistes qui ne savent pas un mot de leur religion et de leurs devoirs, sont à quinze ans des personnages insupportables. Déjà hommes, sans être hommes, vous les voyez traîner leur figure pâle, et leur corps énervé, dans les cercles de Paris, décidant de tout en maîtres, ayant une *opinion* en morale et en politique, prononçant sur ce qui est bon ou mauvais, jugeant de la beauté des femmes, de la bonté des livres, du jeu des acteurs, de la danse des danseurs, se regardant danser eux-mêmes avec admiration, se piquant d'être déjà *blasés* sur leurs *succès*, et, pour comble de ridicule et d'horreur, ayant quelquefois recours au suicide.

Ah! ce ne sont pas là ces enfans *d'autrefois* que leurs parens envoyaient chercher tous les Jeudis au collège. Ils arrivaient avec des habits simples et modestement fermés. Ils s'avançaient timidement au milieu du cercle de la famille,

rougissant quand on leur parlait, baissant les yeux, saluant d'un air gauche et embarassé, mais empruntant des grâces de leur simplicité même et de leur innocence; et cependant le cœur de ces pauvres enfans bondissait de joie. Quelles délices pour eux qu'une journée passée ainsi sous le toit paternel, au milieu des complaisances des domestiques, des embrassemens des leurs, et des dons secrets de la mère! Si on les interrogeait sur leurs études, ils ne répondaient pas que l'homme est un animal *mammifère*, placé entre les chauves-souris et les singes, car ils ignoraient ces importantes vérités; mais ils répétaient ce qu'ils avaient appris dans Bossuet ou dans Fénélon, que Dieu a créé l'homme pour l'aimer et le servir; qu'il a une âme immortelle, qu'il sera puni ou récompensé dans une autre vie, selon ses mauvaises ou bonnes actions; que les enfans doivent être respectueux envers leur père et mère; enfin, toutes ces vérités de catéchisme qui font pitié à la philosophie. Ils appuyaient cette *histoire naturelle* de l'homme de quelques passages fameux, en vers grecs ou latins, empruntés d'Homère ou de Virgile; et ces belles citations du

génie de l'antiquité, se mariaient assez bien aux génies non moins antiques de l'auteur de Télémaque et de celui de l'*Histoire universelle.*

Mais il est temps de passer au résumé général de la *Législation primitive*; tels sont les principes que M. de Bonald a posés.

« Il y a un être suprême ou une cause générale.

Cet être suprême est Dieu. Son existence est surtout prouvée par la parole, que l'homme n'a pas pu trouver et qui lui a été enseignée.

La cause générale, ou Dieu, a produit un effet également général dans le monde; c'est l'homme.

Ces deux termes, cause et effet, Dieu et l'homme, ont un terme moyen nécessaire, sans quoi il n'y aurait point de rapports entr'eux.

Ce terme moyen nécessaire, doit se proportionner à la perfection de la cause et à l'imperfection de l'effet.

Quel est ce terme moyen ? où était-il ? C'était-là (dit l'auteur) la grande énigme de l'univers.

Il était annoncé à un peuple ; il devait être connu d'un autre.

Il est venu au terme marqué. Avant lui les véritables rapports de l'homme avec Dieu n'étaient point connus, parce que les êtres ne le sont que par leurs rapports; et que tout terme moyen ou tout rapport manquait entre l'homme et Dieu.

Ainsi il y aura véritable connaissance de Dieu et de l'homme, et de leur rapport naturel; il y a nécessairement de bonnes lois, puisque les lois sont l'expression des rapports naturels; donc la civilisation suivra la connaissance du médiateur et la barbarie l'ignorance du médiateur.

Donc il y a eu civilisation commencée chez les juifs, et civilisation consommée chez les chrétiens. Les peuples payens ont été des *barbares*."

Il faut entendre le mot *barbare* dans le sens de l'auteur. Les arts pour lui ne constituent pas un peuple *civilisé*, mais un peuple *policé*. Il n'attache le mot de civilisation qu'aux lois morales et politiques; on sent que tout ceci, bien que supérieurement enchaîné, est sujet à de grandes objections. On aura toujours un peu de peine à admettre qu'un Turc d'aujourd'hui est plus *civilisé* qu'un Athénien d'autrefois, parce

qu'il a une *connaissance confuse du médiateur.* Les systêmes exclusifs qui mènent à de grandes découvertes, ont inévitablement des dangers et des parties faibles. "Les trois termes primitifs étant établis, M. de Bonald les applique au monde social ou moral, parce que ces trois termes renferment en effet l'ordre de l'univers. La *cause*, le *moyen* et l'*effet* deviennent alors pour la société, le *pouvoir*, le *ministre* et le *sujet*.

La société est religieuse ou politique, domestique ou publique:

L'état purement domestique de la société religieuse, s'appelle religion naturelle.

L'état purement domestique de la société politique, s'appelle famille.

L'accomplissement de la société religieuse a été de faire passer le genre humain au *déisme* ou à la religion *nationale* des juifs, et de là à la religion *générale* des chrétiens.

Le perfectionnement de la société politique en Europe, a été de faire passer les hommes de l'état domestique à l'état public et fixe des peuples civilisés qui composent la chrétienté."

Le lecteur doit s'apercevoir ici qu'il a

quitté la partie systématique de l'ouvrage de M. de Bonald, et qu'il entre dans une série de principes les plus féconds et les plus nouveaux.

" Dans tous les modes particuliers de la société, le pouvoir *veut* la société, c'est-à-dire sa conservation; le ministre *agit*, en exécution de la volonté du pouvoir. Le sujet est *l'objet de la volonté* du pouvoir et *le terme de l'action* des ministres.

Le pouvoir *veut*; il doit être un: les ministres agissent; ils doivent être plusieurs.

Ainsi M. de Bonald arrive à la base fondamentale de son système politique; base qu'il a été chercher, comme on le voit, jusque dans le sein de Dieu. La monarchie selon lui, ou l'unité du pouvoir est le seul gouvernement qui dérive de l'essence des choses et de la souveraineté du Tout-Puissant sur la nature. Toute forme politique qui s'en éloigne, ramène plus ou moins l'homme à l'enfance des peuples, ou la barbarie de la société.

Dans le livre second de son ouvrage, M. de Bonald montre l'application aux états particuliers de la société. Il établit pour la famille, ou

la société domestique, les divers rapports entre les maîtres et les domestiques, entre les pères et les enfans. Dans la société publique, il déclare que le pouvoir public doit être comme le pouvoir domestique, commis à Dieu seul et indépendant des hommes, c'est-à-dire, qu'il doit être un masculin, propriétaire, perpétuel; car sans unité, sans masculinité, sans propriété, sans perpétuité, il n'y a pas de véritable indépendance. Les attributions du pouvoir, l'état de paix et de guerre, le code des lois sont examinés par l'auteur. D'accord avec son titre, il se renferme pour tout cela, dans les élémens de la législation. Il a senti la nécessité de rappeler les notions les plus simples, lorsque tous les principes ont été bouleversés dans la société."

Dans le traité du ministère public, qui suit les deux livres de principes, l'auteur cherche à prouver par l'histoire des temps modernes, et surtout par celle de France, la vérité des principes qu'il a avancés.

" La religion chrétienne, en paraissant au monde, dit-il, appela à son berceau des bergers et des rois: et leurs hommages, les premiers

qu'elle ait reçus, annoncèrent à l'univers qu'elle venait régler les familles et les états, l'homme privé et l'homme public.

La combat s'engage entre l'idolâtrie et le christianisme, il fut sanglant. La religion perd ses plus généreux athlètes ; mais elle triomphe. Jusqu'alors renfermée dans la famille ou la société domestique, elle passe dans l'état ; elle devient propriétaire. Aux petites églises d'Ephèse et de Thessalonique, succèdent les grandes églises des Gaules et de la Germanie. L'état politique se forme avec l'état religieux, ou plutôt est constitué naturellement par lui. Les grandes monarchies de l'Europe se forment avec les grandes églises : l'église a son chef, ses ministres, ses féaulx ou ses fidèles ; l'état, son chef, ses ministres, ses féaulx ou sujets. Division de jurisdiction, hiérarchie dans les fonctions, nature des propriétés, tout jusqu'aux dénominations, devient peu à peu semblable dans le ministère religieux et le ministère politique. L'église est divisée en métropoles, diocèses, etc. L'état en gouvernemens ou duchés, districts ou comtés, etc. L'église a ses ordres religieux, chargés de l'éducation et du

dépôt des sciences ; l'état a ses ordres militaires, voués à la défense de la religion : partout l'état s'élève avec l'église, le donjon à côté du clocher, le seigneur ou le magistrat à côté du prêtre ; le noble ou le défenseur de l'état vit à la campagne ; le religieux habite les déserts. Bientôt le premier ordre s'altère et s'altère à-la-fois dans l'ordre politique et religieux. Le noble vient habiter les villes qui s'agrandissent ; le prêtre quitte en même temps la solitude. « Les propriétés se dénaturent, les invasions des Normands, les changemens des races régnantes, les guerres des rois contre les vassaux font passer dans les mains du clergé un grand nombre de fiefs, propriété naturelle et exclusive de l'ordre politique ; et dans les mains des nobles, des dîmes ecclésiastiques, propriété naturelle et exclusive de l'ordre clérical : les devoirs suivirent naturellement les propriétés auxquelles ils étaient attachés. Le noble nomma des bénéfices et quelquefois les rendit héréditaires dans sa famille. Le prêtre institua des juges et leva des soldats, ou même jugea et combattit lui-même, et l'esprit de chaque ordre

fut altéré, en même temps que les propriétés furent confondues."

Enfin l'époque de la grande révolution religieuse arrive; elle est d'abord préparée dans l'église par l'imprudente institution des ordres mendians, que la cour de Rome crut devoir opposer au clergé riche et corrompu ; mais ces corps deviennent bientôt en France, chez une nation brillante et spirituelle, l'objet des sarcasmes des savans.* En même temps que Rome avait établi ses milices, l'état avait fondé les siennes. Les croisades, les usurpations de la couronne ayant appauvri l'ordre des nobles, il fallut avoir

* Lorsque les ordres mendians furent établis dans l'église peut-on dire que les Français fussent alors une nation élégante? D'ailleurs l'auteur n'oublie-t-il pas les services innombrables que ces ordres ont rendus à l'humanité? Les premiers savans qui parurent à la renaissance des lettres, étaient bien loin de tourner les ordres mendians en ridicule, puisqu'un grand nombre de ces savans étaient eux-mêmes des religieux. Il nous semble donc que l'auteur confond ici les époques ; mais on peut lui accorder qu'il eût été bon de diminuer insensiblement les ordres mendians, à mesure que l'élégance des mœurs françaises s'est développée.

recours, pour la défense de l'état, aux troupes soldées. La force militaire, sous Charles VII, passe au *peuple armé* ou aux troupes soldées ; la force judiciaire, sous François Ier, passe au *peuple lettré*, par la vénalité des offices judiciaires. " La réformation dans l'église vient concourir avec les innovations dans l'état. Les simples citoyens avaient pris la place des magistrats, constitués dans les fonctions politiques ; les simples fidèles usurpèrent sur les prêtres les fonctions religieuses. Luther attenta au sacerdoce public. Calvin le remplaça dans la famille. Le popularisme entra dans l'état, et le presbytérianisme dans l'église. Le ministère public passa au peuple en attendant qu'il s'arrogeât le souverain pouvoir, et alors furent proclamés les deux dogmes parallèles et correspondans de la démocratie politique, l'un, que l'autorité religieuse est dans le corps des fidèles ; l'autre que la souveraineté politique est dans l'assemblée des citoyens."

Avec le changement dans les principes, vient le changement dans les mœurs. Les nobles abandonnent les belles fonctions de juges pour

embrasser uniquement le métier des armes. La licence militaire vient relâcher les nœuds de la morale; les femmes influent sur le ministère public; le luxe s'introduit à la cour et dans les villes; un peuple de citadins remplace une nation agricole; au défaut de considération on veut obtenir des titres; la noblesse est vendue, en même temps que les biens de l'église sont mis à l'encan; les grands noms s'éteignent; les premières familles de l'état tombent dans la pauvreté; le clergé perd son autorité et sa considération; enfin, le philosophisme, sortant du fond de ce chaos religieux et politique, achève de renverser la monarchie ébranlée."

Ce morceau très-remarquable, est tiré de la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, ouvrage supprimé par le directoire, et dont il n'est échappé qu'un très-petit nombre d'exemplaires. On donnera peut-être un jour un résumé de ce livre important, supérieur même à la *Législation primitive*, et dont celui-ci n'est, pour ainsi dire, qu'un extrait. On saura alors d'où sortent toutes ces idées si neuves en politique, et que des écrivains mettent aujourd'hui en avant, sans indiquer la source où ils les ont puisées.

Au reste, nous avons trouvé partout (et nous nous en faisons gloire) dans l'ouvrage de M. de Bonald la confirmation des principes littéraires et religieux que nous avons énoncés dans le *Génie du Christianisme*. Il va même plus loin que nous à quelques égards ; car nous ne nous sentons pas assez d'autorité pour oser dire comme lui, *qu'il faut prendre aujourd'hui les plus grandes précautions pour n'être pas ridicule en parlant de la mythologie*. Nous croyons qu'un heureux génie peut encore tirer bien des trésors de cette mine féconde ; mais nous pensons aussi, et nous avons peut-être été le premier à l'avancer, qu'il y a plus de ressource pour la poésie dramatique dans la religion chrétienne que dans la religion des anciens ; que les merveilles sans nombre qui résultent nécessairement pour le poète, de la lutte des passions et d'une religion chaste et inflexible peuvent compenser amplement la perte des beautés mythologiques. Quand nous n'aurions fait naître qu'un doute sur cette importante question littéraire, sur cette question décidée en faveur de la fable, par les plus grandes autorités,

ne serait-ce pas avoir obtenu une espèce de victoire ?*

M. de Bonald s'élève aussi contre ces esprits timides qui, par *respect* pour la religion, laisseraient volontiers la religion périr. Il s'exprime presque dans les mêmes termes que nous :

" Lorsqu'on méconnaît d'un bout de l'Europe à l'autre ces vérités nécessaires à l'ordre social. . . . Serait-il besoin de se justifier devant

* Madame de Staël elle-même, dans la préface de son nouveau roman,† veut bien nous accorder quelque chose, et convenir que les idées religieuses sont favorables au développement du génie ; cependant elle semble avoir écrit son livre pour combattre ces mêmes idées, et pour prouver qu'il n'y a rien de plus sec que le christianisme, et de plus tendre que la philosophie. A-t-elle atteint ou manqué son but ? c'est au public à prononcer. Mais du moins elle a donné de nouvelles preuves de cet esprit distingué et de cette imagination brillante que nous nous sommes plu à reconnaître. Et quoiqu'elle essaie de faire valoir des opinions qui glacent et dessèchent le cœur, on sent percer dans tout son ouvrage cette bonté que les systêmes philosophiques n'ont pu altérer, et cette générosité que les malheureux n'ont jamais réclamée en vain.

† *Corinne* ou *l'Italie.*

des esprits timides et des âmes timorées, d'oser soulever un coin du voile qui dérobe ces vérités aux regards inattentifs? et y aurait-il des chrétiens d'une foi assez faible, pour penser qu'elles seront moins respectées à mesure qu'elles seront plus connues?"

Au milieu des violentes critiques qui nous ont assailli dès nos premiers pas dans la littérature nous avouerons qu'il est extrêmement flatteur et consolant pour nous, de voir aujourd'hui notre faible travail sanctionné par une opinion aussi grave que celle de M. de Bonald. Cependant nous prendrons la liberté de lui dire que dans l'ingénieuse comparaison qu'il fait de son ouvrage au nôtre, il prouve qu'il sait se servir mieux que nous des armes de l'imagination, et que s'il ne les emploie pas plus souvent, c'est qu'il les dédaigne. Il est, quoi qu'il en puisse dire, le savant architecte du temple dont nous ne sommes que l'inhabile décorateur.

On doit beaucoup regretter que M. de Bonald n'ait pas eu le temps et la fortune nécessaires pour ne faire qu'un seul ouvrage de sa *Théorie du pouvoir*, de son *Divorce*, de sa *Législation primitive*

et de ses divers *Traités de Politique*. Mais la Providence qui dispose de nous, a marqué d'autres devoirs à M. de Bonald ; elle a demandé à son cœur le sacrifice de son génie. Cet homme rare et modeste consacre aujourd'hui ses momens à une famille malheureuse, et les soucis paternels lui font oublier les soins de la gloire. On fera de lui l'éloge que l'écriture fait des patriarches. *Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes : pacificantes in domibus suis.*

Le génie de M. de Bonald nous semble encore plus profond qu'il n'est haut ; il creuse plus qu'il ne s'élève. Son esprit nous paraît à-la-fois solide et fin : son imagination n'est pas toujours comme les imaginations éminemment poétiques, portée par un sentiment vif ou une grande image; mais aussi elle est spirituelle, ingénieuse ; ce qui fait qu'elle a plus de calme que de mouvement, plus de lumière que de chaleur. Quant aux sentimens de M. de Bonald, ils respirent partout cet honneur français, cette probité qui font le caractère dominant des écrivains du siècle de Louis XIV. On sent que ces écrivains ont découvert la vérité, moins encore par la

force de leur esprit que par la droiture de leur cœur.

On a si rarement de pareils ouvrages à examiner qu'on nous pardonnera la longueur de cet extrait. Quand les clartés qui brillent encore sur notre horizon littéraire, se cachent ou s'éteignent par degrés, on arrête complaisamment ses regards sur une nouvelle lumière qui s'élève. Tous ces hommes vieillis glorieusement dans les lettres ; ces écrivains depuis long-temps connus, auxquels nous succéderons, mais que nous ne remplacerons pas, ont vu des jours plus heureux. Ils ont vécu avec Buffon, Montesquieu et Voltaire : Voltaire avait connu Boileau ; Boileau avait vu mourir le vieux Corneille ; et Corneille enfant, avait peut-être entendu les derniers accens de Malherbe. Cette belle chaîne du génie français s'est brisée. La révolution a creusé un abîme qui a séparé à jamais l'avenir et le passé. Une génération moyenne ne s'est point formée entre les écrivains qui finissent et les écrivains qui commencent. Un seul homme pourtant tient encore le

fil de l'ancienne tradition, et s'élève dans cet intervalle désert. On reconnaîtra sans peine celui que l'amitié n'ose nommer, mais que l'auteur célèbre, oracle du goût et de la critique, a déjà désigné pour son successeur. Toutefois si les écrivains de l'âge nouveau, dispersés par la tempête, n'ont pu s'instruire auprès des anciennes autorités ; s'ils ont été obligés de tirer tout d'eux-mêmes ; la solitude et l'adversité ne sont-elles pas aussi de grandes écoles ? Compagnons des mêmes infortunes, amis avant d'être auteurs, puissent-ils ne voir jamais renaître parmi eux ces honteuses jalousies qui ont trop souvent déshonoré un art noble et consolateur ! Ils ont encore besoin d'union et de courage : les lettres seront long-temps orageuses. Elles ont produit la révolution, et elles seront le dernier asile des haines révolutionnaires. Un demi-siècle suffira à peine pour calmer tant de vanités compromises, tant d'amour propres blessés. Qui peut donc espérer de voir des jours plus sereins pour les muses ? La vie est trop courte ; elle ressemble à ces carrières où

l'on célébrait les jeux funèbres chez les anciens, et au bout desquelles apparaissait un tombeau :

Εστηκε φὺγον ἆυον ὅσον, etc.

" De ce côté," dit Nestor à Antiloque, " s'élève de terre le tronc dépouillé d'un chêne ; deux pierres le soutiennent dans un chemin étroit ; c'est une tombe antique, et la borne marquée à votre course."

SUR LE POÈME DE M. MICHAUD:

Le Printemps d'un Proscrit.

M. de Voltaire a dit :

Ou chantez vos plaisirs, ou laissez vos chansons.

Ne pourrait-on pas dire avec autant de vérité :

Ou chantez vos malheurs, ou laissez vos chansons ?

Condamné à mort pendant les jours de la terreur, obligé de fuir une seconde fois après le 18 Fructidor, l'auteur du poëme du *Printemps* est reçu, par des cœurs hospitaliers, dans les montagnes du *Jura*, et trouve dans les tableaux de la nature à la fois de quoi consoler et nourrir ses regrets.

Lorsque la main de la providence nous éloigne du commerce des hommes, nos yeux moins distraits se fixent sur le spectacle de la création, et nous y découvrons des merveilles que nous n'aurions jamais soupçonnées. Du fond de la solitude on contemple les tempêtes du monde comme un homme jetté sur une île déserte se plaît, par une secrète mélancolie, à voir les flots

se briser sur les côtes où il fit naufrage. Après la perte de nos amis, si nous ne succombons pas à la douleur, notre cœur se replie sur lui-même ; il forme le projet de se détacher de tout autre sentiment, et de vivre uniquement avec ses souvenirs. Nous sommes alors moins propres à la société, mais notre sensibilité se développe aussi davantage. Que celui qui est abattu par le chagrin, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts : qu'il erre sous leur voûte mobile: qu'il gravisse la montagne d'où l'on découvre des pays immenses, ùo le soleil se lève sur les mers ; sa douleur ne tiendra point contre un tel spectacle, non qu'il oublie ceux qu'il aima ; (car alors qui ne craindrait d'être consolé ?) mais le souvenir de ses amis se confondra avec le calme des bois et des cieux ; il gardera sa douleur, et ne perdra que son amertume ; heureux ceux qui aiment la nature, ils la trouveront et ne trouveront qu'elle au jour de l'adversité !

Ces réflexions nous ont été fournies par l'ouvrage aimable que nous annonçons. Ce n'est point un poète qui cherche la pompe et la perfection de l'art, c'est un infortuné qui s'entretient

avec lui-même, et qui touche la lyre, seulement pour rendre l'expression de sa douleur plus harmonieuse ; c'est un proscrit qui dit à son livre, comme Ovide au sien :

"Mon livre, vous irez à Rome, et vous irez à Rome sans moi !.. Hélas ! que n'est-il permis à votre maître d'y aller lui-même! Partez, mais sans appareil, comme il convient au livre d'un poète exilé." L'ouvrage divisé en trois chants, s'ouvre par une description des premiers beaux jours de l'année. L'auteur compare la tranquillité des campagnes à la terreur qui régnait alors dans les villes ; il peint le laboureur recevant un proscrit :

Ah! dans ces jours de deuil, si quelques malheureux
Vont chercher un abri sous son toit solitaire,
Il leur ouvre à la fois son cœur et sa chaumière;
Les bois qu'il a plantés, sous leurs rameaux discrets,
Dérobent aux méchans les heureux qu'il a faits.

La religion persécutée dans les villes, trouve à son tour un asile dans les forêts, bien qu'elle y ait aussi perdu ses autels et ses temples.

Quelquefois le hameau que rassemble un saint zèle,
Au Dieu qui le chérit, la bonté paternelle,
Vient, au milieu des nuits, offrir, au lieu d'encens,

Les vœux de l'innocence et les fleurs du printemps.
L'écho redit aux bois leur timide prière.
Hélas ! qu'est devenu l'antique presbytère,
Cette croix, ce clocher élancé dans les cieux,
Ces monumens sacrés, si chers à nos aïeux ?

Ces vers sont naturels et faciles ; les rimes seulement en sont un peu trop négligées, comme dans tout le poëme ; mais *non ego paucis offendar maculis.* Quant aux sentimens du poète, ils sont doux et pieux, et se mêlent bien aux objets dont il compose le fond de son tableau. Nos églises donnent à nos hameaux et à nos villes un caractère singulièrement moral. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur la flèche religieuse de nos clochers, dont l'aspect réveille dans son sein une foule de sentimens et de souvenirs. C'est la pyramide funèbre au tour de laquelle dorment les aïeux ; mais c'est aussi le monument de joie où la cloche annonce la vie du fidèle. C'est là que les époux s'unissent, c'est là que les chrétiens se prosternent au pied des autels, le faible pour prier le Dieu de la force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un pay-

sage paraît-il nu, triste et désert? placez-y un clocher champêtre, à l'instant tout va s'animer: les douces idées de *pasteur* et de *troupeau*, d'asyle pour le voyageur, d'aumône pour le pélerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Un curé de campagne frappé d'une loi de mort, ne voulant pas abandonner son troupeau, et allant la nuit consoler le laboureur, était un tableau qui devait naturellement s'offrir à un poëte proscrit.

Il erre au sein des bois: O nuit silencieuse,
Prête ton ombre amie à sa course pieuse!
S'il doit souffrir encore, ô Dieu! sois son appui,
C'est la voix du hameau qui t'implore pour lui.
Et vous, faux sectateurs de la philosophie,
Epargnez ses vertus, et respectez sa vie!
Aux cachots échappé, vingt fois chargé de fers,
Il prêche le pardon des maux qu'il a soufferts!
Et chez l'infortuné qui se plaît à l'entendre,
Il va sécher les pleurs que vous faites répandre.

Il nous semble, que ces vers sont pleins de simplicité et d'onction. Nous sommes-nous donc beaucoup trompés, lorsque nous avons soutenu que la religion est favorable à la poésie, et qu'en

la repoussant, on se prive d'un des plus grands moyens de remuer les cœurs.

L'auteur caché dans son désert se rappelle les amis qu'il ne verra plus.

Je ne l'entendrai plus, ingénieux Delille,
Tour-à-tour l'interprête et l'égal de Virgile ?
. . . .
Vous qui, par vos accords, charmiez encore nos maux,
Fontanes, dont la voix consola les tombeaux ;
Morellet, dont la plume éloquente et hardie,
Plaida pour le malheur devant la tyrannie,
Suard, qui réunis, émule d'Addisson,
Le savoir à l'esprit, la grâce à la raison,
La Harpe, qui du goût, explique les oracles ;
Sicard, dont les leçons sont presque des miracles ;
Jussieu, Laplace, et toi, vertueux Daubenton,
Qui m'appris des secrets inconnus à Buffon ;
Je ne vous verrai plus !

Ces regrets sont touchans et les éloges que l'auteur donne ici à ses amis ont le mérite bien rare d'être d'accord avec l'opinion publique : d'ailleurs, tout cela nous semble dans le goût de l'antiquité. N'est-ce pas ainsi que le poëte latin, que nous avons déjà cité, s'adresse aux amis qu'il a laissés à Rome ? Il n'y a, dit Ovide, dans le pays natal, je ne sais quoi de doux qui nous

appelle, qui nous charme et ne nous permet pas de l'oublier.... Vous espérez, cher Rufin, que les chagrins qui me tuent, céderont aux consolations que vous m'envoyez dans mon exil ; commencez donc, ô mes amis ! à être moins aimables, afin qu'on puisse vivre sans vous avec moins de peine."

Hélas ! en lisant le nom de M. de la Harpe dans les vers de M. Michaud, qui ne se sentirait attendri ? A peine avons-nous retrouvé les personnes qui nous sont chères, qu'il faut encore et pour toujours, nous séparer d'elles ! Nul ne comprend mieux que nous toute l'étendue du malheur qui menace en ce moment, les lettres et la religion. Nous avons vu M. de la Harpe abattu, comme Ezéchias, sous la main de Dieu ; il n'y a qu'une foi vive et une sainte espérance qui puissent donner une résignation aussi parfaite, un courage aussi grand, des pensées aussi hautes et aussi touchantes, au milieu des douleurs d'une lente agonie et des épreuves de la mort.

Les poètes aiment à peindre les malheurs de l'exil, si féconds en sentimens tendres et tristes. Ils ont chanté Patrocle, réfugié aux foyers d'A-

chille, Cadmus abandonnant les murs de Sydon, Tydée retiré chez Adraste, et Teucer trouvant un abri dans l'île de Vénus. Le chœur, daus *Iphigénie en Tauride*, voudrait pouvoir traverser les airs. " J'arrêterais mon vol sur la maison paternelle ; je reverrais ces lieux si chers à mon souvenir, où, sous les yeux d'une mère, je célébrais un innocent hymen." Eh ! qui ne connaît le *dulces moriens reminiscitur Argos ?* Qui ne se rappelle Ulysse errant loin de sa patrie, et désirant, pour tout bonheur, d'apercevoir seulement la fumée de son palais ? Mercure le trouve assez tristement sur le rivage de l'île de Calypso, *il regardait, en versant des pleurs, cette mer éternellement agitée,* (irrequietum).

Ποντον επ ατρυγετον δερκεσκετο δακρα λειβων.

Vers admirable que Virgile a traduit en l'appliquant aux Troyennes exilées :

Cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes.

Ce *flentes* rejeté à la fin de la phrase est bien beau. Ossian a peint avec des couleurs différentes, mais qui ont aussi beaucoup de charmes,

une jeune femme morte loin de son pays, dans une terre étrangère.

There, lovely Moina, is often seen, when the sun-beam darts on the rock, and all around is dark. There she is seen, Malvina, but not like the daughters of the hill. Her robes are from the stranger's land; and she is still alone.

" Quand un rayon du soleil frappe le rocher, et que tout est obscur à l'entour, c'est là (au tombeau de Carthon et de Classamor) qu'on voit souvent l'ombre de la charmante Moïna, on l'y voit souvent, ô Malvina ! mais non telle que les filles de la colline. Ses vêtemens sont du pays de l'étranger, et elle est encore solitaire."

On devine par la douceur des plaintes de l'auteur du poëme du *Printemps* qu'il avait ce *mal du pays*, ce mal qui attaque surtout les Français loin de leur patrie. Monime, au milieu des barbares, ne pouvait oublier le *doux sein de la Grece*. Les médecins ont appelé cette tristesse de l'âme *nostalgie*, de deux mots grecs νοστος retour et αλγος douleur, parce qu'on ne peut la guérir qu'en retournant aux foyers paternels.

Eh ! comment M. Michaud, qui sait faire soupirer sa lyre, n'eût-il pas mis de la sensibilité dans un sujet que Gresset lui-même n'a pu chanter sans s'attendrir ? Dans son ode sur *l'Amour de la patrie*, on trouve cette strophe touchante :

Ah ! dans sa course déplorée,
S'il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil ;
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangère,
La terre serait moins légère
A ses mânes abandonnés !

Au milieu des douces consolations que la retraite fournit à notre poète exilé, il s'écrie :

O beaux jours du printemps ! O vallons enchantés !
Quel chef-d'œuvre des arts égale vos beautés ?
Tout Voltaire vaut-il un rayon de l'aurore,
Ou la moindre des fleurs que Zéphir fait éclore !

Mais M. de Voltaire dont nous détestons d'ailleurs les impiétés tout autant que M. Michaud, n'exprime-t-il pas quelquefois des senti-

ments aimables! n'a-t-il pas connu jusqu'à ces doux regrets de la patrie. "Je vous écris à côté d'un poële, dit-il à Mme. Denis, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière."

On dit qu'un Français, obligé de fuir pendant la terreur, avait acheté de quelques deniers une barque sur le Rhin. Il s'y était logé avec sa femme et ses deux enfans. N'ayant point d'argent il n'y avait point pour lui d'hospitalité. Quand on le chassait d'un rivage, il passait sans se plaindre à l'autre bord. Souvent poursuivi sur les deux rives, il était obligé de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Il pêchait pour nourrir sa famille, mais les hommes lui disputaient encore les secours de la providence, et lui enviaient quelques petits poissons qu'avaient mangés ses enfans. La nuit, il cueillait des herbes sèches, pour faire un peu de feu, et sa femme demeurait dans de mortelles angoisses jusqu'à son retour. Cette famille à qui on ne

pouvait reprocher que ses malheurs, n'avait pas sur le vaste globe un seul coin de terre où elle osât reposer sa tête. Obligée de se faire sauvage entre quatre grandes nations civilisées, toute sa consolation était qu'en errant dans le voisinage de la France elle pouvait quelquefois respirer un air qui avait passé sur son pays. . . .

M. Michaud errait ainsi sur les montagnes d'où il pouvait du moins découvrir la cime des arbres de sa patrie. Mais comment passer le temps sur un sol étranger? comment occuper ses journées? n'est-il pas tout naturel alors d'aller visiter ces tombeaux champêtres où, pleines de joie, des âmes chrétiennes ont terminé leur exil? C'est ce que fait l'auteur du poëme du *Printemps*; et grâce à la saison qu'il a choisie, l'asyle de la mort est un beau champ couvert de fleurs.

Peut-être en ce cercueil, d'humbles fleurs entourés,
Dort un fils d'Apollon, d'Apollon ignoré, etc.
Ainsi la fleur qui naît sur les monts solitaires,
Ne montre qu'au désert ses couleurs passagères;
Et l'or roi des métaux, cache en des souterrains
Son éclat trop funeste au repos des humains.

L'auteur aurait peut-être mieux fait de se

rapprocher davantage du poète anglais qu'il imite. Il a substitué l'image commune de l'or enfoui dans les entrailles de la terre, à celle de la perle *cachée dans le fond des mers*; la fleur qui ne *montre qu'au désert ses couleurs passagères*, ne rend pas bien le tour original de Gray, *la fleur qui est née pour rougir sans être vue* (is born to blush unseen.)

> Full many a gem of purest ray serene,
> The dark unfathom'd caves of ocean bear:
> Full many a flower is born to blush unseen,
> And waste its sweetness in the desert air.

Nous avions essayé autrefois de rendre ainsi ces quatre vers, qu'on doit juger avec indulgence car nous ne sommes pas poète:

> Ainsi brille la perle, au fond des vastes mers;
> Ainsi passent aux champs des roses solitaires
> Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères
> D'inutiles parfums embaument les déserts.

La vue de ces paisibles tombeaux rappelle au poète ces sépultures troublées où dormaient nos princes anéantis*, leurs monumens ne de-

* Bossuet.

vaient s'ouvrir qu'à la consommation des siècles; mais un jugement particulier de la Providence a voulu les briser avant la fin des temps. Une effroyable résurrection a dépeuplé les caveaux funèbres de Saint-Denis; les fantômes des rois sont sortis de l'ombre éternelle; mais, comme s'ils avaient été épouvantés de reparaître seuls à la lumière et de ne pas *se retrouver dans le monde avec tous les morts,* comme parle le prophète, ils se sont replongés dans le sépulcre.

> Et ces rois exhumés par la main des bourreaux,
> Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux.

On voit par ces beaux vers que M. Michaud sait prendre tous les tons.

C'est sans doute une chose remarquable, que quelques-uns de ces spectres, noircis par le cercueil* eussent conservé une telle ressemblance avec la vie, qu'on les a facilement reconnus. On a pu distinguer sur leur front jusqu'aux caractères des passions, jusqu'aux nuances des idées qui les avaient occupés. Qu'est-ce donc que

---

* Le visage de Louis XIV était d'un noir d'ébène.

cette pensée de l'homme, qui laisse des traces si profondes jusque dans la poudre du néant? Puisque nous parlons de poésie, qu'il nous soit permis d'emprunter une comparaison d'un poète. Milton nous dit qu'après avoir achevé le monde, le Fils divin se rejoignit à son principe éternel, et que sa route à travers la matière créée, fut marquée, long-temps après par un sillon de lumière; ainsi notre âme en rentrant dans le sein de Dieu, laisse dans le corps mortel la trace glorieuse de son passage.

On doit louer M. Michaud d'avoir fait usage de ces contrastes qui réveillent l'imagination des lecteurs. Les anciens les employaient souvent même dans la tragédie. Un chœur de soldats veille à la garde du camp des Troyens; la nuit fatale à Résus vient à peine de finir sa course. Dans ce moment critique, croyez-vous que les gardes parlent de combats, de surprises, qu'ils se retracent des images terribles! Voici ce que dit le demi chœur;

« Ecoutez! ces accens sont ceux de Philomèle, qui sur mille tons variés, déplore ses malheurs, et sa propre vengeance. Les rives

sanglantes du Simoïs répètent ses accens plaintifs. J'entends le son de la cornemuse ; c'est l'heure où les bergers de l'Ida, sortent pour paître leurs troupeaux dans les riants vallons. Un nuage se répand sur mes paupières appesanties ; une douce langueur s'empare de mes sens ; le sommeil, versé par l'aurore, c'est le plus délicieux."

Avouons que nous n'avons pas assez de ces choses-là dans nos tragédies modernes, toutes parfaites qu'elles puissent être, et soyons assez justes pour convenir que le barbare Shakespeare a quelquefois trouvé ce naturel de sentiment et cette naïveté d'images. Ce chœur d'Euripide rappellera facilement au lecteur le dialogue de Roméo et de Juliette. *Est-ce l'alouette qui chante*, etc.

Mais si nous avons banni de la scène tragique ces peintures pastorales qui en adoucissant la terreur, augmentaient la pitié, parce qu'elles faisaient *sourire sur un fond d'agonie*, comme s'exprime Fénélon ; nous les avons transportées, ces peintures, (et avec beaucoup de succès) dans des ouvrages d'un autre genre. Les modernes

ont étendu et enrichi le domaine de la poésie descriptive. M. Michaud lui-même en fournit de beaux exemples ;

De la cime des monts, tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître :
Le fleuve poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit, par dégrés, sur ses flots écumeux,
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encor le feuillage,
Et du château rustique éclaire les donjons ;
L'ardoise éclate au loin du feu de ses rayons,
Et la vitre embrasée, à la vue éblouie
Offre dans le loiutaiu l'aspect d'un incendie.
J'entends, dans les bosquets, le chantre du printemps ;
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants ;
Ses accens sont plus doux, et sa voix est plus tendre.
Et tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux.
La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printannière.
Sorti de son terrier, le lappin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend.
Et, par l'ombre du soir, la perdrix rassurée,
Redemande aux échos sa compagne égarée.

C'est ici le lieu de parler d'un reproche que

M. Michaud nous a fait dans sa dissertation préliminaire; il combat, avec autant de goût que de politesse, notre opinion touchant la poésie descriptive. " L'auteur du *Génie du Christianisme*, dit-il, attribue l'*origine* de la poésie descriptive à la religion chrétienne.... qui, en détruisant le charme attaché aux fables mythologiques, a réduit les poètes à chercher la source de l'intérêt dans la vérité et l'exactitude de leurs tableaux," etc.

L'auteur du poème du Printemps pense que nous nous sommes trompés.

D'abord nous n'avons point attribué l'*origine* de la poésie descriptive au christianisme; nous lui avons seulement attribué son développement; ce qui semble une chose fort différente. De plus nous n'avons eu garde de dire que le christianisme détruit le *charme* des fables mythologiques; nous avons cherché à prouver au contraire que tout ce qu'il y a de beau dans la mythologie, telles, par exemple, que les *allégories morales*, peut être encore employé par un poète chrétien, et que la véritable religion n'a privé les muses que des fictions médiocres ou dégoûtantes du paganisme.

La perte des *allégories physiques* est-elle donc si regrettable? Qu'importe que Jupiter soit l'éther, que Junon soit l'air, etc.

Mais puisqu'un critique* dont les jugemens sont des lois, a cru devoir aussi combattre notre opinion sur l'emploi de la mythologie, qu'on nous permette de rappeler le chapitre qui fait l'objet de la discussion.

Après avoir montré que les anciens n'ont presque pas connu la *poésie descriptive* dans le sens que nous attachons à ce mot; après avoir fait voir que ni leurs poètes, ni leurs philosophes, ni leurs naturalistes, ni leurs historiens n'ont fait de descriptions de la nature, nous ajoutons :

" On ne peut guère soupçonner que des hommes aussi sensibles que l'étaient les anciens, aient manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre. Il faut donc qu'une cause puissante les ait aveuglés. Or, cette cause était la mythologie, qui peuplant l'nivers d'élégans fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur sa solitude et sa mélancolie. Il a fallu que le chris-

---

* M. de Fontanes.

tianisme vint chasser tout ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte, un caractère plus triste plus vague, plus sublime ; le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes pour ne plus verser que les eaux de l'abîme, du sommet des montagnes. Le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature......

Des sylvains et des nayades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu toutefois qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits. Nous ne voulons point

> .... Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
> Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

« Mais enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme ? Qu'en resulte-t-il pour le cœur ? Quel fruit peut en tirer la pensée ? Oh ! que le poète chrétien est bien plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui ! Libre de ce troupeau de dieux ridicules, qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse

le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées. Pénétrez dans ces forêts américaines, aussi vieilles que le monde, etc. etc."

Le principe étant ainsi posé, il nous semble qu'il est du moins inattaquable par le fonds, mais on peut disputer sur quelques détails. On demandera peut-être si nous ne trouvons rien de beau dans les allégories antiques. Nous avons répondu à cette question dans le chapitre où nous distinguons deux sortes d'allégories, l'allégorie *morale* et l'allégorie *physique*. M. de Fontanes nous a objecté, que les anciens connaissaient aussi cette divinité solitaire et formidable qui habite dans les bois. Mais n'en étions-nous pas convenus nous-mêmes? N'avions nous pas dit: quant à ces dieux inconnus que les anciens plaçaient dans les bois déserts et sur les sites sauvages, ils étaient d'un bel effet sans doute, mais ils ne tenaient plus au système *mythologique*: l'esprit humain retombait ici dans la *religion naturelle*. Ce que le voyageur tremblant adorait en passant dans les solitudes, était quelque chose

* Appendice, du tom. 2, pag. 5, not. 4.

d'*ignoré*, quelque chose dont il ne savait point le nom, et qu'il appelait *la divinité du lieu.* Quelquefois il lui donnait le nom de *Pan* et l'on sait que Pan était le *Dieu universel.* Les grandes émotions qu'inspire la nature sauvage n'ont point cessé d'exister, et les bois conservent encore pour nous leur formidable divinité." T. 2, p. 227.

L'excellent critique que nous avons déja cité soutient encore qu'il y a des peuples payens qui ont connu la poésie descriptive. Sans doute, et nous avions fait valoir cette circonstance même en faveur de notre opinion, puisque les nations qui n'ont point connu *les Dieux de la Grèce*, ont entrevu cette belle et simple nature que masquait le système mythologique. T. 2, p. 228.

On dit que les modernes ont abusé de la poésie descriptive. Avons-nous avancé le contraire? Telles sont encore nos propres paroles: "On nous objectera peut-être que les anciens avaient raison de regarder la poésie descriptive comme la partie accessoire, et non comme l'objet principal du tableau: nous le pensons aussi, et l'on fait de nos jours un grand abus du genre descriptif. Mais l'abus n'est pas la chose; mais il

n'en est pas moins vrai que la poésie descriptive, telle que nous l'avons aujourd'hui, est un moyen de plus entre main et qu'elle a étendu la sphère des images poétiques sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle que cette peinture existait pour les anciens.

Enfin M. Michaud pense que le genre de *poésie descriptive*, tel qu'il est aujourd'hui fixé, n'a commencé à être un genre à part que dans le siècle dernier. Mais est-ce bien là le fond de la question ? cela prouverait-il que la poésie descriptive n'est pas due à la religion chrétienne ? est-il bien certain d'ailleurs que cette poésie ne remonte qu'au siècle dernier ? Dans notre chapitre intitulé : *Partie historique de la poésie descriptive chez les modernes*, nous avons suivi les progrès de cette *poésie ; nous l'avons* vu commencer dans les écrits des Pères du désert ; de là se répandre dans l'histoire, passer chez les romanciers et les poètes du Bas-Empire ; bientôt se mêler au génie des Maures, et atteindre, sous le pinceau de l'Arioste et du Tasse, un genre de perfection trop éloigné de la vérité. Nos grands écrivains du siècle de Louis XIV rejettèrent cette poésie des-

criptive italienne, qui ne parlait que de *roses*, de *claires fontaines* et de *bois touffus*. Les Anglais, en l'adoptant, lui firent perdre son afféterie, mais la jettèrent dans un autre excès, en la surchargeant de détails. Enfin, elle revint en France dans le siècle dernier, se perfectionna sous la muse de MM. Delille, Saint-Lambert et Fontaines ; et acquit dans la prose de MM. de Buffon et Bernardin de Saint-Pierre, une beauté qu'elle n'avait point encore connue.

Nous n'en jugeons pas par notre propre sentiment ; car il est trop peu de chose, et nous n'avons pas même comme Chaulieu, *pour le lendemain*

Un peu de savoir faire et beaucoup d'espérance.

Mais nous en appellerons à M. Michaud lui même. Eût-il rempli ses vers de tant d'agréables descriptions de la nature, si le christianisme n'avait pris soin de débarrasser les bois des vieilles dryades et des éternels zéphirs? L'auteur du *Poëme du Printemps* n'aurait-il point été seduit par ses propres succès ? Il a fait un usage charmant de la fable dans les lettres *sur le sentiment de la pitié*, et l'on sait que Pygmalion adora sa

statue. " Psyché, dit M. Michaud, voulut voir l'amour ; elle approcha la lampe fatale, et l'amour disparut pour toujours. Psyché signifie âme dans la langue grecque. L'antiquité a voulu prouver par cette allégorie, que l'âme voyait s'évanouir ses plus doux sentimens à mesure qu'elle cherchait à en pénétrer l'objet." Cette explication est ingénieuse. Mais l'antiquité a-t-elle vu tout cela dans la fable de Psyché ? Nous avons essayé de prouver que le charme du mystère dans les sentimens de la vie est un des bienfaits que nous devons à la délicatesse de notre religion. Si l'antiquité *payenne* a conçu la fable de Psyché, il nous semble que c'est un *chrétien* qui l'interprête aujourd'hui.

Il y a plus ; le christianisme, en bannissant les fables de la nature, a non-seulement rendu la grandeur aux déserts, mais il a même introduit pour le poète une autre espèce de mythologie pleine de charmes, nous voulons dire la *personnification* des plantes. Lorsque l'héliotrope était toujours Clytie, le mûrier toujours Thisbé, etc., l'imagination du poète était nécessairement bornée ; il n'aurait pu animer la nature par des fictions, autres que les fictions consacrées, sans

commettre une impiété. Mais la muse moderne transforme à son gré toutes les plantes en nymphes sans préjudice des anges et des esprits célestes qu'elle peut répandre sur les montagnes, le long des fleuves et dans les forêts. Sans doute il est possible d'abuser encore de la *personnification*, et M. Michaud se moque avec raison du poète Darwin qui, dans ses *Amours des Plantes*, représente le GENISTA, le Genest, *se promenant tranquillement à l'ombre des bosquets de myrte.* Mais si l'auteur anglais est un de ces poètes dont parle Horace, *qui sont condamnés à faire des vers pour avoir déshonoré* (MINXENT) les *cendres de leurs pères*; cela ne prouve rien quant au fond de la chose. Qu'un autre poète, avec plus de goût et de jugement, décrive les *Amours des Plantes*, elles lui offriront d'agréables tableaux. Lorsque dans les chapitres que M. Michaud attaque, nous avons dit :

« Voyez dans un profond calme, au lever de l'aurore, toutes les fleurs de cette vallée : immobiles sur leurs tiges elles se penchent, en mille attitudes diverses, et semblent regarder tous les

points de l'horizon. Dans ce moment même où vous croyez que tout est tranquille, un grand mystère s'accomplit; la nature conçoit, et ces plantes sont autant de jeunes mères tournées vers la région mystérieuse d'où leur doit venir la fécondité. Les sylphes ont des sympathies moins aériennes, des communications moins invisibles. Le narcisse livre aux ruisseaux sa race virginale, la violette confie aux zéphirs sa modeste postérité, une abeille cueille du miel de fleurs en fleurs, et sans le savoir, féconde toute une prairie; un papillon porte un peuple entier sur son aile; un monde descend dans une goutte de rosée. Cependant toutes les amours des plantes ne sont pas également tranquilles, il y en a d'orageuses, comme celles des hommes. Il faut des tempêtes pour marier, sur des hauteurs inaccessibles, le cèdre du Sinaï, tandis qu'au bas de la montagne le plus doux vent suffit pour établir entre les fleurs un commerce de volupté. N'est-ce pas ainsi que le souffle des passions agite les rois de la terre sur leurs trônes, tandis que les bergers vivent heureux à leurs pieds!"

Cela est bien imparfait sans doute, mais du moins on entrevoit par cette faible ébauche, ce qu'un poète habile pourrait tirer d'un pareil sujet.

Ce sont vraisemblablement ces rapports des choses inanimées aux choses animées, qui ont été une des premières sources de la mythologie. Lorsque l'homme sauvage, errant au milieu des bois eût satisfait aux premiers besoins de la vie; il sentit un autre besoin dans son cœur, celui d'une puissance surnaturelle pour appuyer sa faiblesse. La chute d'une onde, le murmure du vent solitaire, tous les bruits qui s'élèvent de la nature; tous les mouvemens qui animent les déserts, lui parurent tenir à cette cause cachée. Le hasard lia ces effets locaux à quelques circonstances heureuses ou malheureuses de ses chasses. Une couleur particulière, un objet singulier ou nouveau le frappa peut-être en même temps: delà le Manitou du Canadien et la Fétiche du Nègre, la première de toutes les mythologies.

Cet élément de fausses croyances une fois développé, on vit s'ouvrir la vaste carrière des superstitions humaines. Les affections du cœur

se changèrent bientôt en divinités plus dangereuses, qu'elles étaient plus aimables. Le sauvage qui avait élevé le *mont* du tombeau à son ami, la mère qui avait rendu à la terre son petit enfant, vinrent chaque année, à la chute des feuilles, le premier, répandre des larmes, la seconde, épancher son lait sur le gazon sacré : tous les deux crurent que ces *absens* si regrettés, et toujours vivans dans leurs pensées, ne pouvaient avoir cessé d'être. Ce fut sans doute l'amitié en pleurs sur un monument, qui retrouva le dogme de l'immortalité de l'âme, et proclama la religion des tombeaux.

Cependant l'homme sorti des forêts, s'était associé à ses semblables. Bientôt la reconnaissance ou la frayeur des peuples, plaça des législateurs, des héros et des rois au rang des divinités. En même temps, quelques génies aimés du ciel, un Orphée, un Homère augmentèrent les habitans de l'Olympe ; sous leurs pinceaux créateurs, les accidens de la nature se transformèrent en esprits célestes. Ces nouveaux dieux régnèrent longtemps sur l'imagination enchantée des hommes : Anaxagore, Démocrite, Epicure essayèrent toute-

fois de lever l'étendard contre la religion de leur pays. Mais (triste enchaînement des erreurs humaines !) Jupiter était sans doute un dieu abominable, et pourtant des atômes mouvans, une matière éternelle, valaient-ils mieux que ce Jupiter armé de la foudre et vengeur du crime ?

C'était à la religion chrétienne qu'il était réservé de renverser les autels des faux dieux, sans plonger les peuples dans l'athéisme, et sans détruire les charmes de la nature. Car fût-il certain, comme il est douteux, que le christianisme ne puisse fournir aux poètes un *merveilleux* aussi riche que celui de la fable, encore est-il vrai (et M. Michaud en conviendra) qu'il a une certaine poésie de l'âme, nous dirions presqu'une imagination du cœur, dont on ne trouve aucune trace, dans la mythologie. Les beautés touchantes qui émanent de cette source, feraient seules une ample compensation pour les ingénieux mensonges de l'antiquité. Tout est machine et ressort, tout est extérieur, tout est fait pour les yeux, dans les tableaux du paganisme : tout est sentiment et pensée, tout est intérieur, tout est créé pour l'âme dans les peintures de la religion chrétienne. Quel

charme de méditation! quelle profondeur de rêverie! Il y a plus d'enchantement dans une de ces larmes divines que le christianisme fait répandre, que dans toutes les riantes erreurs de la mythologie. Avec une *Nôtre Dame des Douleurs, une Mère de Pitié*, quelque saint obscur, patron de l'aveugle, de l'orphelin, du misérable, un auteur peut écrire une page plus attendrissante qu'avec tous les dieux du Panthéon. C'est bien là aussi de la poésie! c'est bien là du *merveilleux*! Mais voulez-vous du merveilleux plus sublime? Contemplez la vie et les douleurs du Christ, et souvenez-vous que votre Dieu s'est appelé le *Fils de l'Homme*. Nous oserons le prédire; un temps viendra que l'on sera tout étonné d'avoir pu méconnaître les beautés admirables qui existent dans les seules expressions du christianisme, et l'on aura de la peine à comprendre comment on a pu se moquer de cette religion céleste de la raison et du malheur!

SUR L'HISTOIRE DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

PAR LE PÈRE DE LIGNY.

L'HISTOIRE de la vie de Jésus-Christ est un des derniers ouvrages que nous devons à cette société célèbre dont presque tous les membres étaient des hommes de lettres distingués ; le P. de Ligny, né à Amiens en 1710, survécut à la destruction de son ordre, et prolongea jusqu'en 1783 une carrière commencée au temps des malheurs de Louis XIV, et finie à l'époque des désastres de Louis XVI. Si vous rencontriez dans le monde un ecclésiastique âgé, plein de savoir, d'esprit, d'aménité, ayant le ton de la bonne compagnie et les manières d'un homme bien élevé, vous étiez disposé à croire que cet ancien prêtre était un Jésuite. L'abbé Lenfant avait aussi appartenu à cet ordre, qui a tant donné de martyrs à l'église. Il avait été l'ami du P. de Ligny, et c'est lui qui le détermina à publier son *Histoire de la Vie de Jésus-Christ*.

Cette histoire n'est qu'un commentaire de

l'Evangile, et c'est ce qui fait son mérite à nos yeux. Le P. de Ligny cite le texte du nouveau testament, et paraphrase chaque verset de deux manières; l'une, en expliquant moralement et historiquement ce qu'on vient de lire, l'autre en répondant aux objections que l'on a pu faire contre le passage cité. Le premier commentaire court dans la page avec le texte, comme dans la Bible du P. de Carrières : le second est rejeté en note au bas de la page. Ainsi l'auteur offrant, de suite et par ordre, les divers chapitres des évangiles : faisant observer leurs rapports ou conciliant leurs apparentes contradictions, développe la vie entière du Rédempteur du monde.

L'ouvrage du P. de Ligny était devenu rare, et la société typographique a rendu un véritable service à la religion en réimprimant ce livre utile. On connaît dans les lettres françaises plusieurs vies de Jésus-Christ; mais aucune ne réunit comme celle du Père de Ligny les deux avantages d'être à-la-fois une explication de l'écriture et un réfutation des sophismes du jour. La *Vie de Jésus-Christ*, par Saint-Réal manque d'onction et de simplicité : il est plus aisé d'imiter

Salluste et le cardinal de Retz,* que d'atteindre au ton de l'Evangile. Le P. de Montreuil, dans sa vie de Jésus-Christ, retouchée par le P. Brignon, a conservé au contraire bien du charme du Nouveau Testament. Son style, un peu vieilli, contribue peut-être à ce charme : l'ancienne langue française, et surtout celle qu'on parlait sous Louis XIII, était très-propre à rendre l'énergie et la naïveté de l'Ecriture. Il serait bien à désirer qu'on eût fait une bonne traduction à cette époque. Sacy est venu trop tard. Les deux plus belles versions de la Bible sont les versions espagnole et anglaise.† La dernière, qui a souvent la force de l'hébreu, est du règne de Jacques Ier. la langue dans laquelle elle est écrite, est devenue pour les trois royaumes

---

* *La conjuration du comte de Fiesque*, par le cardinal de Retz, semble avoir servi de modèle à la *conjuration de Venise*, par Saint Réal : il y a entre ces deux ouvrages la différence qui existe toujours entre l'original et la copie ; entre celui qui écrit de verve et de génie, et celui qui, à force de travail, parvient à imiter cette verve et ce génie avec plus ou moins de ressemblance et de bouheur,

† M. de Châteaubriand ne connaît pas la belle version Allemande de Luther. *Note de l'Editeur.*

une espèce de langue sacrée, comme le texte samaritain pour les Juifs: la vénération que les Anglais ont pour l'Ecriture en paraît augmentée, et l'ancienneté de l'idiôme semble encore ajouter à l'antiquité du livre. Au reste, il ne faut pas se dissimuler que toutes les histoires de Jésus qui ne sont pas, comme celle du P. de Ligny, un simple commentaire du Nouveau Testament, sont en général, de mauvais et même de dangereux ouvrages. Cette manière de défigurer l'évangile nous est venue des protestans, et nous n'avons pas observé qu'elle en conduit un grand nombre au Socinianisme. Jésus-Christ n'est point un homme; on ne doit point écrire sa vie comme celle d'un simple législateur. Vous aurez beau raconter ses œuvres de la manière la plus touchante, vous ne peindrez jamais que son *humanité*, sa divinité vous échappera. Les vertus de l'homme ont quelque chose de *corporel*, si nous osons parler ainsi, que l'écrivain peut saisir; mais il y a dans les vertus du Christ un *intellectuel*, une *spiritualité* qui se dérobe à la *matérialité* de nos expressions. C'est cette *vérité* dont parle Pascal, si fine et si déliée, que

nos instrumens grossiers ne peuvent la toucher sans *en écacher la pointe.** La divinité du Christ n'est donc et ne peut être que dans l'évangile où elle brille parmi les sacremens ineffables institués par le Sauveur, et au milieu des miracles qu'il a faits. Les apôtres seuls ont pu la rendre, parce qu'ils écrivaient sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Ils avaient été témoins des merveilles opérées par le fils de l'homme ; ils avaient vécu avec lui : quelque chose de sa divinité est demeuré empreint dans leur parole sacrée, comme les traits de ce céleste Messie restèrent, dit-on, imprimés dans le voile mystérieux qui servit à essuyer ses sueurs. Sous le simple rapport du goût et des lettres, il y a d'ailleurs quelque danger à transformer ainsi l'évangile en *une Histoire de Jesus-Christ.* En donnant aux faits je ne sais quoi d'humain et de rigoureusement historique ; en appelant sans cesse à une prétendue raison, qui n'est souvent qu'une déplorable folie, en ne voulant prêcher que la morale entièrement dépouillée du dogme, les protestans ont vu périr chez eux la haute éloquence. Ce ne sont en

* Pensées de Pascal.

effet ni les Tillotson, ni les Wilkins, ni les Goldsmith, ni les Blair, malgré leur mérite, que l'on peut regarder comme de grands orateurs, et surtout si on les compare aux Bazile, aux Chrisostôme, aux Ambroise, aux Bourdaloue et aux Massillon. Toute religion qui se fait un devoir d'éloigner le dogme, et de bannir la pompe du culte, se condamne à la sécheresse. Il ne faut pas croire que le cœur de l'homme, privé du secours de l'imagination, soit assez abondant de lui-même pour nourrir les flots de l'éloquence. Le sentiment meurt en naissant, s'il ne trouve autour de lui rien qui puisse le soutenir, ni images qui prolongent sa durée, ni spectacles qui le fortifient, ni dogmes qui, l'emportant dans la région des mystères, préviennent ainsi son désenchantement. Le protestantisme se vante d'avoir banni la tristesse de la religion chrétienne: mais dans le culte catholique, Job et ses saintes mélancolies, l'ombre des cloîtres, les pleurs du pénitent sur le rocher, la voix d'un Bossuet autour d'un cercueil feront plus d'hommes de génie, que toutes les maximes d'une morale sans éloquence, et aussi nue que le temple où elle est prêchée. Le P. de Ligny avait donc sagement

considéré son sujet, lorsqu'il s'est borné dans la vie de Jésus-Christ à une simple concordance des évangiles. Et qui pourrait se flatter, d'ailleurs, d'égaler la beauté du Nouveau Testament? Un auteur qui aurait une pareille prétention, ne serait-il pas déjà jugé? Chaque évangéliste a un caractère particulier, excepté Saint Marc, dont l'évangile ne semble être que l'abrégé de celui de Saint Mathieu. Saint Marc toutefois était disciple de Saint Pierre, et plusieurs ont pensé qu'il a écrit sous la dictée de ce prince des apôtres. Il est digne de remarque qu'il a raconté aussi la faute de son maître. Cela nous semble un mystère sublime et touchant, que Jésus-Christ ait choisi, pour chef de son église, précisément le seul de ses disciples qui l'eût renié. Tout l'esprit du Christianisme est là; Saint Pierre est l'Adam de la nouvelle loi; il est le père coupable et repentant des nouveaux Israélites; sa chute nous enseigne, en outre que la religion chrétienne est une religion de miséricorde, et que Jésus-Christ a établi sa loi parmi les hommes sujets à l'erreur, moins encore pour l'innocence que pour le repentir.

L'évangile de Saint Mathieu est surtout précieux pour la morale. C'est cet apôtre qui nous a transmis le plus grand nombre de ces préceptes en sentimens, qui sortaient, avec tant d'abondance, des entrailles de Jésus-Christ.

Saint Jean a quelque chose de plus doux et de plus tendre. On reconnaît en lui *le disciple que Jésus aimait*, le disciple qu'il avait auprès de lui au jardin des Oliviers, pendant son agonie. Sublime distinction sans doute ! car il n'y a que l'ami de notre âme qui soit digne d'entrer dans le mystère de nos douleurs. Jean fut encore le seul des apôtres qui accompagna le fils de l'homme jusqu'à la croix. Ce fut là que le Sauveur lui légua sa mère. *Mater, ecce filius tuus ; discipulus, ecce mater tua.* Mot céleste ! parole ineffable ! le disciple bien-aimé, qui avait dormi sur le sein de son maître, avait gardé de lui une image ineffaçable ; aussi le reconnut-il le premier après sa résurrection : Le cœur de Jean ne put se méprendre aux traits de son divin ami, et la foi lui vint de la charité.

Au reste, l'esprit de tout l'évangile de St. Jean est renfermé dans cette maxime qu'il allait

répétant dans sa vieillesse : cet apôtre rempli de jours et de bonnes œuvres, ne pouvant plus faire de longs discours au nouveau peuple qu'il avait enfanté à Jésus-Christ, se contentait de lui dire : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres.*

Saint Jérôme prétend que Saint Luc était médecin ; profession si noble et si belle dans l'antiquité, et que son évangile est la médecine de l'âme. Le langage est pur et élevé : on voit que c'était un homme versé dans les lettres, et qui connaissait les affaires et les hommes de son temps. Il entre dans son récit à la manière des anciens historiens ; vous croyez entendre Hérodote :

"1. Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous.

"2. Suivant le rapport que nous en ont fait ceux qui dès le commencement les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole.

"3. J'ai cru que je devais aussi, très-excellent Théophile, après avoir été exactement informé de toutes ces choses, depuis leur commencement, vous en écrire par ordre toute l'histoire."

Notre ignorance est telle aujourd'hui qu'il y a peut-être des *gens de lettres* qui seront étonnés d'apprendre que Saint Luc est un très-grand écrivain dont l'évangile respire le génie de l'antiquité grecque et hébraïque. Qu'y-a-t-il de plus beau que tout le morceau qui précède la naissance de Jésus-Christ ?

" Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, du rang d'Abia : sa femme était aussi de la race d'Aaron, et s'appelait Elisabeth.

" Ils étaient tous deux justes devant Dieu. . Ils n'avaient point d'enfans, parce qu'Elisabeth était stérile, et qu'ils étaient tous deux avancés en âge."

Zacharie offre un sacrifice; un ange lui *apparaît debout à côté de l'autel des parfums:* Il lui prédit qu'il aura un fils, que ce fils s'appellera Jean, qu'il sera le précurseur du Messie, et *qu'il réunira le cœur des pères et des enfans.* Le même ange va trouver ensuite *une vierge qui demeurait en Israël,* et il lui dit : " Je vous salue, ô pleine de grâce, le seigneur est avec vous." Marie *s'en va dans les montagnes de Judée* ; elle

rencontre Elisabeth, et l'enfant que celle-ci portait dans son sein, tressaille à la voix de la vierge, qui devait mettre au jour le Sauveur du monde. Elisabeth, remplie tout-à-coup de l'esprit-saint, élève la voix et s'écrie : " Vous êtes bénie entre toutes les femmes ; et le fruit de votre sein sera béni."

" D'où me vient le bonheur que la mère de mon Sauveur vienne vers moi ?

" Car lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein."

Marie entonne alors le magnifique cantique : " O mon âme, glorifie le seigneur !"

L'histoire de la crèche et des bergers vient ensuite : *Une troupe nombreuse de l'armée céleste chante* pendant la nuit, *gloire à Dieu dans le ciel, et paix aux hommes sur la terre* ! mot digne des anges, et qui est comme l'abrégé de la religion chrétienne.

Nous croyons connaître un peu l'antiquité, et nous osons assurer qu'on chercherait longtemps chez les plus beaux génies de Rome et de la Grèce avant d'y trouver rien qui soit à-la-fois aussi simple et aussi merveilleux.

Quiconque lira l'évangile avec un peu d'attention, y découvrira à tous momens des choses admirables, qui échappent d'abord à cause de leur extrême simplicité. Saint-Luc, par exemple, en donnant la généalogie du Christ, remonte jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations, et continuant à nommer les races, il dit : *Cainan qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit* Dei ; le simple mot *qui fuit Dei*, jeté là sans commentaire et sans réflexion, pour raconter la création, l'origine, la nature, les fins et le mystère de l'homme, nous semble de la plus grande sublimité.

Il faut louer le père de Ligny, qui a senti qu'on ne devait rien changer à ces choses, et qu'il n'y avait qu'un goût égaré et un christianisme mal entendu qui pouvaient ne pas se contenter de pareils traits. Son *Histoire de Jésus-Christ* offre une nouvelle preuve de cette vérité que nous avons avancée ailleurs ; savoir, que les beaux arts chez les modernes doivent au culte catholique la majeure partie de leurs succès. Soixante gravures, d'après les maîtres des écoles italienne, française et flamande, enrichissent le bel

ouvrage que nous annonçons : chose bien remarquable ! qu'en voulant ajouter quelques tableaux à une vie de Jésus-Christ, on s'est trouvé avoir renfermé dans ce cadre tous les chefs-d'œuvre de la peinture moderne.*

On ne saurait trop donner d'éloges à la société typographique, qui, dans si peu de temps, nous a donné, avec un goût et un discernement parfait, des ouvrages si généralement utiles ; les *Sermons choisis de Bossuet* et de *Fénélon*, les *Lettres de Saint-François de Sales*, et plusieurs autres excellens livres, sont tous sortis des mêmes presses, et ne laissent rien à désirer pour l'exécution.

L'ouvrage du P. de Ligny, embelli par la peinture, doit recevoir encore un autre ornement non moins précieux ; M. de Bonald s'est chargé d'en écrire la préface : ce nom seul promet le talent et les lumières, et commande le respect et l'estime. Eh ! qui pourrait mieux parler des lois et des préceptes de Jésus-Christ que

---

* Raphaël, Michel-Ange, le Dominicain, les Carache, Paul Véronèse, le Titien, Léonard-de-Vinci, le Guerchin, Lanfranc, le Poussin, le Sueur, le Brun, Rubens, etc.

l'auteur du *Divorce*, de la *Législation primitive* et de *la Théorie du pouvoir politique et religieux* ?

N'en doutons point, ce culte *insensé*, cette *folie* de la croix, dont une superbe sagesse nous annonçait la chute prochaine, va renaître avec une nouvelle force ; la palme de la religion croît toujours à l'égal des pleurs que répandent les Chrétiens, comme l'herbe des champs reverdit dans une terre nouvellement arrosée. C'était une insigne erreur de croire que l'évangile était détruit, parce qu'il n'était plus défendu par les heureux du monde. La puissance du christianisme est dans la cabane du pauvre, et sa base est aussi durable que la misère de l'homme, sur laquelle elle est appuyée. " L'église, dit Bossuet (dans un passage qu'on croirait échappé à la tendresse de Fénélon, s'il n'avait un tour plus oiginal et plus élevé), l'église est fille du Tout-Puissant : mais son père, qui la soutient au-dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs ; et à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : *Mon Dieu* ! *Mon Dieu* ! *pour-*

*quoi m'avez-vous délaissée?** Son époux est le plus puissant, comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfans des hommes ;† mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment.‡ Tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide : et plus vîte qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes.§ Semblable à une épouse désolée, l'église ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée‖ est dans sa bouche : enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfans de Dieu sous ses ailes ; et le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pèlerinage.¶

Il peut le traverser ce pèlerinage, mais non pas l'empêcher de s'accomplir. Si l'auteur de

---

* *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*

† *Speciosus forma pro filiis hominum.* Psal. XLIV, 3.

‡ *Amicus sponsi stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi.* Joann. iii, 29.

§ *Fuge dilecte mi, et assimilare capræ, hinnuloque cervorum super montes aromatum.* Cant. viii, 14.

‖ *Vox turturis audita est in terrâ nostrâ.* Cant. ii, 12.

¶ Orais. funèb. de M. le Tellier.

cet article n'en eût pas été persuadé d'avance, il en serait maintenant convaincu par la scène qui se passe sous ses yeux. * Quelle est cette puissance extraordinaire qui promène ces cent mille chrétiens sur ces ruines ? Par quel prodige la croix reparaît elle en triomphe dans cette même cité où naguères une dérision horrible la traînait dans la fange ou le sang ? D'où renaît cette solennité proscrite ? Quel chant de miséricorde a remplacé si soudainement le bruit du canon, et les cris des chrétiens foudroyés ? Sont-ce les pères, les mères, les frères, les sœurs, les enfans de ces victimes qui prient pour les ennemis de la foi, et que vous voyez à genoux de toutes parts, aux fenêtres de ces maisons délâbrées, et sur les monceaux de pierres où le sang des martyrs fume encore ? Les collines chargées de monastères, non moins religieux, parce qu'ils sont déserts ; ces deux fleuves où la cendre des confesseurs de Jésus-Christ a si souvent été jetée ; tous les lieux consacrés par les premiers pas du christianisme dans les Gaules ; cette

---

* L'auteur écrivait ceci à Lyon le jour de la Fête-Dieu.

grotte de Saint Pothin, les catacombes d'Irénée, n'ont point vu de plus grands miracles que celui qui s'opère aujourd'hui. Si en 1793, au moment des *mitraillades* de Lyon, lorsque l'on démolissait les temples et que l'on massacrait les prêtres; lorsqu'on promenait dans les rues un âne chargé des ornemens sacrés, et que le bourreau, armé de sa hache, accompagnait cette digne pompe de la raison; si un homme eût dit alors: "Avant que dix ans se soient écoulés, un prince de l'église, un archevêque de Lyon, portera publiquement le saint-sacrement dans les mêmes lieux; il sera accompagné d'un nombreux clergé, de jeunes filles vêtues de blanc; des hommes de tout âge et de toutes professions, suivront, précéderont la pompe, avec des fleurs et des flambeaux; soldats trompés, que l'on a armés contre la religion, paraîtront dans cette fête pour la protéger." Si un homme, disons-nous, eût tenu un pareil langage, il eût passé pour un visionnaire; et pourtant cet homme n'eût pas dit encore toute la vérité! La veille même de cette pompe, plus de dix mille chrétiens ont voulu recevoir le sceau de la foi : le prélat de cette grande com-

mune a paru, comme Saint Paul, au milieu d'une foule immense, qui lui demandait un sacrement si précieux dans les temps d'épreuve, puisqu'il donne la force de confesser l'évangile. Et ce n'est pas tout encore, des diacres ont été ordonnés, des prêtres ont été sacrés. Dira-t-on que les nouveaux pasteurs cherchent la gloire et la fortune ? Où sont les bénéfices qui les attendent, les honneurs qui peuvent les dédommager des travaux qu'exige leur ministère ? Une chétive pension alimentaire, quelque presbytère à moitié ruiné, ou un réduit obscur, fruit de la charité des fidèles ; voilà tout ce qui leur est promis. Il faut encore qu'ils comptent sur les calomnies, sur les dénonciations, sur les dégoûts de toute espèce : disons plus, si un homme puissant retirait sa main aujourd'hui, demain le philosophisme ferait tomber les prêtres sous le glaive de la *tolérance*, ou rouvrirait pour eux les philantropiques déserts de la Guyanne. Ah! lorsque ces enfans d'Aaron sont tombés la face contre terre ; lorsque l'archevêque, debout devant l'autel, étendant les mains sur les lévites prosternés, a prononcé ces paroles : *accipe jugum*

Domini, la force de ces mots a pénétré tous les cœurs et rempli tous les yeux de larmes ; ils l'ont accepté *le joug du Seigneur*, ils le trouveront d'autant plus léger, *onus ejus leve*, que les hommes cherchent à l'appesantir. Ainsi, malgré les prédictions des oracles du siècle, malgré les *progrès* de l'esprit humain, l'église croît et se perpétue, selon l'oracle bien plus certain de celui qui l'a fondée ; et quels que soient les orages qui peuvent encore l'assiéger, elle triomphera des lumières des sophistes, comme elle a triomphé des ténèbres des barbares.

D'UNE NOUVELLE ÉDITION DES ŒUVRES DE ROLLIN.

Les amis des lettres observent depuis quelque temps, avec un plaisir extrême, que l'on commence à revenir de toutes parts à ces principes du goût et de la raison, dont on n'aurait jamais dû s'écarter. On abandonne peu-à-peu les systèmes qui nous ont fait tant de mal; on ose examiner et combattre les jugemens incroyables prononcés par la littérature du dix-huitième siècle. La philosophie, jadis trop féconde, semble à présent menacée de stérilité, tandis que la religion fait éclore chaque jour de nouveaux talens, et voit se multiplier ses disciples.

Un symptôme non moins équivoque du retour des esprits aux idées saines, c'est la réimpression des livres classiques que l'ignorance et le dédain ridicule des philosophes, avaient rejetés. Rollin, par exemple, tout chargé qu'il est des trésors de l'antiquité, ne paraissait plus digne de servir de guide aux écoliers d'un *siècle de lumières*, qui aurait eu grand besoin lui-même d'être ren-

voyé à l'école.* Des hommes qui avaient passé quarante ans de leur vie à faire en conscience quelques excellens volumes pour l'instruction de la jeunesse; des hommes qui, dans le silence de leur cabinet, vivaient familièrement avec Homère, Démosthènes, Cicéron, Virgile; des hommes qui étaient si simplement et si naturellement vertueux, qu'on ne songeait pas même à les louer de leurs vertus; des hommes de cette sorte se voyaient préférer une méchante espèce de charlatans sans science, sans gravité et sans mœurs. *Les poétiques* d'Aristote, d'Horace, et de Boileau, étaient remplacées par des *poétiques* pleines d'ignorance, de mauvais goût, de principes erronés et de faux jugemens. On répétait d'après le maître :

"*Boileau, correct auteur de quelques bons écrits.*

"*Zoïle de Quinault.*"

On répétait d'après l'écolier :

---

* On sent qu'il ne s'agit ici que du siècle en général, et non de quelques hommes dont les talens feront toujours la gloire de la France.

"*Sans feu, sans verve et sans fécondité.*
"*Boileau copie.*"

Quand le respect pour les modèles est perdu à un tel degré, il ne faut plus s'étonner de voir une nation retourner à la barbarie.

Heureusement l'opinion du siècle qui commence cherche à prendre un autre cours. Dans un moment où l'on s'empresse de revenir aux anciennes méthodes d'enseignement, on apprendra sans doute avec plaisir que l'on prépare une édition des œuvres complètes de Rollin. Le *Traité des Etudes* paraîtra d'abord, et il sera accompagné de remarques et de notes critiques. Cette belle entreprise est dirigée par un homme qui conserve le dépôt sacré des traditions et de l'autorité des siècles, et qui méritera dans la postérité, le titre de restaurateur de l'école de Boileau et de Racine.

La Vie de Rollin, qui doit précéder l'édition de ses œuvres, est déjà imprimée, et nous l'avons sous les yeux : elle est également remarquable par la simplicité et la douce chaleur du style, et par la mesure des opinions et la justesse des idées. Nous n'aurons qu'un regret,

en faisant connaître aux lecteurs quelques fragmens de cette vie, c'est de ne pouvoir nommer l'auteur jeune et modeste à qui nous en sommes redevables.

Après avoir parlé de la naissance de Rollin et de son entrée comme boursier, au collège des dix-huit, l'écrivain de sa vie ajoute :

" Le jeune Rollin ne connut point ces mouvemens de fierté qui accompagnent des connaissances nouvellement acquises, et qui cèdent dans la suite à une instruction plus étendue. Son bon naturel se développait avec son intelligence ; et on le trouvait plus aimable, à mesure qu'il devenait plus savant. Il faut dire que ses progrès rapides, dont on ne parlait dans le monde qu'avec une sorte d'étonnement, redoublaient encore la tendresse de son heureuse mère. Et sans doute elle n'était pas moins flattée de voir chez elle les personnes les plus considérables par leur rang et leur naissance, qui venaient la féliciter, en lui demandant, comme une faveur, que le jeune étudiant passât les jours de congé avec leurs enfans qui étaient au même collège,

et fût associé à leurs plaisirs comme à leurs exercices. . . . .

"Le monde était plein alors de ces pieuses et illustres familles, où fleurissaient les mœurs antiques et les vertus chrétiennes. On en comptait surtout un grand nombre dans l'ordre de la magistrature dont elles faisaient l'ornement. Tandis que les jeunes guerriers allaient, au milieu des hasards, mériter la gloire de leurs ancêtres, ou chercher de nouveaux honneurs, les jeunes magistrats, engagés dans une autre milice, et assujettis à une discipline encore plus rigoureuse, se distinguaient par la frugalité, par les études sérieuses, par la science, par l'élévation des sentimens. Ils transmettaient à leurs fils ces mœurs saintes et irréprochables. Ils prenaient plaisir à les entourer d'enfans vertueux de leur âge; quelquefois même ils partageaient leurs études, et trouvaient un noble délassement dans les travaux qui avaient occupé leur jeunesse.

" Les deux fils aînés de M. Le Pelletier, alors ministre, qui étaient de la même classe que Rollin, avaient trouvé un redoutable concurrent dans ce nouveau venu. M. Le Pelletier, qui

connaissait tous les avantages de l'émulation, cherchait tous les moyens de l'entretenir. Quand le jeune boursier était *empereur*, ce qui arrivait souvent, il lui envoyait la gratification qu'il avait coutume de donner à ses fils; et ceux-ci aimaient tendrement leur rival. Les jours de congé, ils l'emmenaient chez eux dans leur carrosse, le conduisaient chez sa mère, s'il le désirait, et l'attendaient avec complaisance tout le temps qu'il voulait y rester.

“ Un jour, elle remarqua que son fils, en montant en voiture, prenait sans façon la première place. Elle commençait à lui en faire une réprimande sévère, comme d'un manque de bienséance et de politesse; mais le précepteur qui était là l'interrompit avec douceur, et lui représenta que M. Le Pelletier avait réglé, *qu'on se rangerait toujours dans le carrosse suivant l'ordre de la classe*. Rollin conserva toute sa vie, pour le protecteur de sa jeunesse, un respect tendre et une reconnaissance qu'il ne croyait jamais pouvoir acquitter. Il fut l'ami constant de ses fils, surveilla l'éducation des fils de ses compagnons d'étude, et s'attacha de plus en plus

à cette respectable famille, par ce sentiment aimable qui se nourrit des souvenirs de l'enfance et s'étend à tout le reste de la vie. Tel était le fruit de cette éducation vraiment sociale. Les jeunes gens, au sortir des études, se dispersaient dans le monde, suivant leurs différentes conditions : mais on y rencontrait un ami de collège, avec une joie que l'on éprouve au retour d'un voyageur chéri et long-temps attendu. On se rappelait la foi jurée, les plaisirs de l'enfance, et souvent ces douces amitiés de collège, sont devenues un patronage honorable, auquel la France a dû la plupart de ses grands hommes."

Il nous semble que ce passage est bien touchant : on y entend l'accent d'un cœur français; on y trouve quelque chose de grave et de tendre, comme les vieux magistrats et les jeunes amis de collège dont l'auteur rappelle le souvenir. Il est remarquable que ce n'était qu'en France, dans ce pays célèbre par la frivolité de ses habitans, que l'on voyait ces augustes familles si distinguées par la sévérité de leurs mœurs. Les Harlay, les De Thou, les Lamoignon, les d'Aguesseau, formaient un contraste singulier avec le

caractère général de la nation. Leurs habitudes sérieuses, leurs vertus intègres, leurs opinions incorruptibles, étaient comme une expiation qu'ils offraient sans cesse pour l'inconstance et la légéreté du peuple. Ils rendaient à l'état des services de plus d'une sorte : ce Mathieu Molé, qui fit entreprendre à Duchesne la collection des historiens de France, exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles de la Fronde, comme son père Edouard Molé avait bravé les fureurs de la ligue pour assurer la couronne à Henri IV. C'était ce même Mathieu, *plus brave que Gustave et M. le Prince*, * qui répondait lorsqu'on voulait l'empêcher de s'exposer à la rage du peuple ; *Six pieds de terre feront toujours raison au plus grand homme du monde*. C'est agir comme le vieux Caton, et parler comme le vieux Corneille.

Rollin était un homme rare qui avait presque du génie à force de science, de candeur et de bonté. Ce n'est que parmi les titres obscurs des services rendus à l'enfance, que l'on peut trouver les documens de sa gloire. C'est là que

---

* Mémoires du Cardinal de Retz.

l'auteur de sa vie a cherché les traits dont il a composé un tableau plein de naïveté et de douceur : il se plaît à nous montrer Rollin chargé de l'éducation de la jeunesse. Le tendre respect que le nouveau recteur conservait pour ses anciens maîtres, son amour et ses sollicitudes pour les enfans qui lui étaient confiés, tout cela est peint avec beaucoup de charme, et toujours (chose si difficile !) avec le ton convenable au sujet. Quand l'auteur parle ensuite des ouvrages de Rollin, et qu'il entre dans des discussions importantes, il montre un esprit nourri des bonnes doctrines, et une tête capable de concevoir des idées fortes et sérieuses. Nous en citerons un exemple.

Dans un passage où il s'agit des principes de l'éducation, et des reproches que l'on a faits à l'ancienne manière d'enseigner, l'auteur dit :

" On a trouvé des inconvéniens plus graves dans l'enseignement de l'université, qui ramenant sans cesse," a-t-on dit, " sous les regards du jeune homme, les héros et les vertus des républiques anciennes, l'entretient dans des maximes et des pensées contraires à l'ordre poli-

tique de la société où il vit. Quelques-uns même ont vu sortir des colléges, les doctrines d'anarchie et de révolution. Assurément tout est mortel à ceux qui sont déjà malades; et cette remarque accuse le temps où elle a été faite. Cependant, quoiqu'on puisse la justifier par des exemples particuliers, elle ne peut être une objection contre l'enseignement de l'université, que lorsqu'on séparera les *objets* qu'elle y réunissait toujours; je veux dire, les exemples d'héroïsme et les maximes propres à exciter l'enthousiasme de la religion qui les épure et les conforme à l'ordre. Aussi Rollin ne les sépare-t-il point, et si quelquefois il abandonne son disciple à une admiration toute naturelle pour des actions éclatantes, il est prompt à le retenir dans les bornes légitimes. Il revient sur ses pas; il examine ce héros *payen* à la clarté d'une lumière plus sûre et plus pénétrante, et il montre tout ce qui lui a manqué, et par l'excès, et par l'imperfection de ses vertus.

“ C'est donc toujours avec ce divin tempérament que l'on doit proposer au jeune homme des vertus sans convenance; et des maximes

enivrantes et trop fortes pour sa raison; mais aussi l'on ne craint plus d'échauffer son cœur lorsqu'on est sûr de la règle qui doit le diriger. Alors l'admiration des héros de l'antiquité est aussi favorable à la vertu, que l'étude des chefs-d'œuvre où ils sont célébrés, est féconde pour le talent, et toute l'éducation s'accomplit. Cette instruction classique contribue à l'ornement de toute la vie, par une multitude de maximes et de comparaisons qui se mêlent aux diverses situations de l'homme public, et répandent sur les actions les plus communes, une sorte de dignité qui prépare l'élégance des mœurs. J'aime à croire qu'au milieu de l'étude et des travaux champêtres qui remplissaient leurs loisirs, nos illustres magistrats de la France trouvaient un charme secret dans le souvenir des Fabricius et des Catons, qui avaient été l'objet de l'enthousiasme de leur jeunesse. En un mot, ces instincts vertueux qui défendirent les républiques anciennes contre le vice des institutions et des lois, sont comme une excellente nature que la religion achève. Non-seulement elle en réprime l'énergie dangereuse, et les ennoblit par des motifs plus

purs, mais elle les élève par la règle même qu'elle leur impose, à une hauteur encore plus héroïque, qui assure la pré-éminence des caractères que nous admirons dans nos histoires modernes."

On peut appliquer ici pour jugement à l'auteur lui-même, la comparaison qui suit immédiatement ce morceau, aussi bien pensé que bien écrit.

"C'est ainsi que dans les ouvrages immortels auxquels nous sommes toujours ramenés par un attrait inépuisable, on reconnaît l'expression d'une belle imagination, soumise à une raison forte et sévère, mais enrichie de ses privations mêmes, et qui, venant à se déclarer par intervalles, atteste toute la grandeur de la conquête."

Le reste de la vie de Rollin est rempli par ces petits détails qui plaisaient tant à Plutarque, et qui lui faisaient dire : "Comme les peintres qui font les portraits, cherchent surtout la ressemblance dans les traits du visage, et particulièrement dans les yeux où éclatent les signes les plus sensibles des mœurs et du naturel, il faut qu'on me permette de rechercher dans l'âme

les principaux traits, afin qu'en les rassemblant je fasse de la vie des grands hommes un portrait vivant et animé.* On nous saura gré de citer en entier le mouvement oratoire par lequel l'auteur termine son ouvrage :

« Louis XVI frappé d'une renommée si touchante, a acquitté ce que nous devions à la mémoire de Rollin ; il a élevé son nom jusqu'aux noms les plus fameux, en ordonnant qu'on lui dressât une statue au milieu des Bossuet et des Turenne. Le vénérable pasteur de la jeunesse s'avance vers la postérité, au milieu des grands hommes qui ont illustré le beau siècle de la France. S'il ne les a point égalés, il nous apprend à les admirer. Comme eux il eut dans ses écrits le naturel des anciens, dans sa conduite les vertus qui conservent les forces de l'esprit, et deviennent même de véritables talens ; comme eux il grandira toujours et la reconnaissance publique ajoutera sans cesse à sa gloire.

« En racontant les travaux et les sim-

---

* *In vita Alex.*

plus événemens qui remplirent la vie de Rollin nous nous sommes quelquefois reportés à une époque qui s'éloigne de nous tous les jours, et une réflexion douloureuse s'est mêlée à nos récits. Nous avons parlé des études françaises, et il n'y a pas long-temps qu'elles étaient interrompues. Nous avons retracé le gouvernement, et la discipline des collèges où s'élevait une jeunesse heureuse, loin des séductions de la société, et la plupart sont encore déserts. Nous avons rappelé les services de cette université célèbre et vénérable par ses souvenirs, ses antiques honneurs et cet esprit de corps qui perpétuait la tradition des bonnes études et les maîtres qui devaient la répandre, et elle n'est plus; elle a péri comme tout ce qui était grand et utile. Les quartiers même où fleurissait l'université de Paris, témoignent le deuil de cette destruction: leur célébrité n'y attire plus sans cesse de nouveaux habitans, et la population s'est écoulée vers d'autres lieux, pour y donner le spectacle d'autres mœurs. Où sont les éducations sévères qui préparaient des âmes fortes et tendres? Où sont les jeunes gens modestes et

savans, qui unissaient l'ingénuité de l'enfance aux qualités solides qui annoncent l'homme? Où est la jeunesse de la France? Une génération nouvelle lui a succédé...."

"Qui pourrait redire les plaintes et les reproches qui s'élèvent tous les jours contre ces nouveaux venus? Hélas! ils croissaient presqu'à l'insu des pères, au milieu des discordes civiles, et ils sont absous par les malheurs publics, car tout leur a manqué, l'instruction, les remontrances, les bons exemples, et ces douceurs de la maison paternelle, qui disposent l'enfant aux sentimens vertueux, et lui mettent sur les lèvres un sourire qui ne s'efface plus. Cependant ils n'en témoignent aucun regret, ils ne rejettent point en arrière un regard de tristesse. On les voit errer dans les places publiques, et remplir les théâtres, comme s'ils n'avaien qu'à se reposer des travaux d'une longue vie. Les ruines les environnent, et ils passent devant elles sans éprouver seulement la curiosité ordinaire à un voyageur: ils ont déja oublié ces temps d'une éternelle mémoire.

"Génération vraiment nouvelle! et qui sera

toujours distincte et marquée d'un caractère singulier qui sépare des temps anciens et des temps à venir ! elle ne transmettra point ces traditions qui sont l'honneur des familles, ni ces bienséances qui défendent les mœurs publiques, ni ces usages qui sont les liens de la société. Elle marche vers un terme inconnu, entraînant avec elle nos souvenirs, nos bienséances, nos mœurs, nos usages ; les vieillards ont gémi de se trouver plus étrangers à mesure que leurs enfans se multipliaient sur la terre.....

" Maintenant le jeune homme, jeté comme par un naufrage à l'entré de sa carrière, en contemple vainement l'étendue. Il n'enfante que des désirs mourans, et des projets sans consistance. Il est privé de souvenirs, et il n'a plus le courage de former des espérances. Il se croit désabusé ; et il n'a point d'expérience. Son cœur est flétri, et il n'a point eu de passions. Comme il n'a pas rempli les différentes époques de sa vie, il ressent toujours au-dedans de lui-même quelque chose d'imparfait qui ne s'achèvera pas. Ses goûts, ses pensées, par un contraste affligeant, appartiennent à-la-fois à tous les

âges, mais sans rappeler le charme de la jeunesse ni la gravité de l'âge mûr. Sa vie entière se présente comme une de ces années orageuses et frappées de stérilité, où l'on dirait que le cours des saisons et l'ordre de la nature sont intervertis. Dans cette confusion, les facultés les plus heureuses se sont tournées contre elles-mêmes. La jeunesse a été en proie à des tristesses extraordinaires, aux fausses douceurs d'une imagination bizarre et emportée, au mépris superbe de la vie, à l'indifférence qui naît du désespoir : une grande maladie s'est manifestée sous mille formes diverses. Ceux même qui ont été assez heureux pour échapper à cette contagion des esprits ont attesté toute la violence qu'ils ont soufferte. Ils ont franchi brusquement toutes les époques du premier âge, et se sont assis parmi les anciens qu'ils ont étonnés par une maturité précoce, mais sans y trouver ce qui avait manqué à leur jeunesse."

"Peut-être en est-il de ces derniers qui visitent quelquefois ces asiles de la science dont ils ont été exilés. Alors, revoyant ces vastes enceintes qui retentissent de nouveau du bruit

des jeux et des triomphes classiques, ces hautes murailles, où on lit toujours les noms à demi effacés de quelques grands hommes de la France, ils sentent revivre en eux des regrets amers, et des désirs plus douloureux que les regrets. Ils demandent encore cette éducation qui porte des fruits pour toute la vie et qui ne se remplace point. Ils demandent jusqu'à ces peines et à ces chagrins de l'enfance qui laissent des souvenirs si tendres et si sensibles. Mais c'est inutilement; voilà qu'après avoir consumé bientôt quinze années, cette grande portion de la vie humaine, dans le silence et pourtant au milieu des révolutions des empires, ils n'ont survécu aux compagnons de leur âge et pour ainsi dire à eux-mêmes, que pour toucher à ce terme où l'on ne fait plus que des pertes sans retour. Ainsi donc ils seront toujours livrés à un gémissement secret et inconsolable, et désormais ils resteront exposés aux regards d'une autre génération qui les presse comme des sentinelles qui lui crieront de se détourner des routes funestes où ils se sont égarés. Leur voix sera entendue, des jours malheureux se préparent, etc.."

Ce morceau suffirait seul pour justifier les éloges que nous avons donné à cette vie de Rollin. On peut y remarquer des beautés du premier ordre, exprimées avec éloquence, et quelques-unes de ces pensées que l'on ne trouve que chez les grands écrivains. Nous ne saurions trop encourager l'auteur à s'abandonner à son génie. Jusqu'à présent une timidité naturelle au vrai talent lui a fait rechercher les sujets les moins élevés, mais il devrait peut-être essayer de sortir du genre tempéré qui retient son imagination dans des bornes trop étroites. On s'aperçoit aisément dans la vie de Rollin, qu'il a sacrifié partout des richesses. En parlant du *bon* recteur de l'université, il s'est prescrit la modération et la réserve : il a craint de blesser des vertus modestes, en répandant sur elles une trop vive lumière : on dirait qu'il s'est souvenu de cette loi des anciens, qui ne permettait de chanter les Dieux que sur le mode le plus grave et le plus doux de la lyre.

SUR LES MÉMOIRES DE LOUIS XIV.

Depuis quelque temps les journaux nous annonçaient des *Œuvres* de Louis XIV. Ce titre avait choqué les personnes qui attachent encore quelque prix à la justesse des termes et à la décence du langage. Elles observaient qu'un auteur peut seul appeler *Œuvres* ses propres travaux, lorsqu'il les livre lui-même au public; qu'il faut en outre que cet auteur soit pris dans les rangs ordinaires de la société, et qu'il ait écrit non de simples mémoires historiques, mais des ouvrages de sciences ou de littérature; que dans tous les cas un roi n'est point un auteur de profession, et que par conséquent il ne publie jamais des *Œuvres*.

Il est vrai que, dans l'antiquité, les premiers empereurs romains cultivaient les lettres; mais ces empereurs avaient été de simples citoyens avant de s'asseoir sur la pourpre. César n'était qu'un chef de légion lorsqu'il écrivit l'histoire de la conquête des Gaules, et les commentaires du capitaine ont fait depuis la gloire de l'empe-

reur. Si les maximes de Marc-Aurèle honorent encore aujourd'hui sa mémoire, Claude et Néron s'attirèrent les mépris même du peuple romain pour avoir recherché les triomphes du poète et du littérateur.

Dans les monarchies chrétiennes, où la dignité royale a été mieux connue, on a vu rarement le souverain descendre dans une lice où la victoire même n'est presque jamais sans honte, parce que l'adversaire est presque toujours sans noblesse. Quelques princes d'Allemagne, qui ont mal gouverné, ou qui ont même perdu leur pays pour s'être livrés à l'étude des sciences, excitent plutôt notre pitié que notre admiration : Denys, maître d'école à Corinthe, était aussi un roi homme de lettres. On voit encore à Vienne une bible chargée de notes de la main de Charlemagne ; mais ce monarque ne les avait écrites que pour lui-même, et pour satisfaire sa piété. Charles V, François I, Henri IV, Charles IX, aimèrent les lettres sans avoir la prétention de devenir auteurs. Quelques reines de France ont laissé des vers, des nouvelles, des mémoires ; on a pardonné à leur dignité en faveur de leur

sexe. L'Angleterre, d'où nous sont venus de dangereux exemples, compte seul plusieurs *écrivains* parmi ses monarques : Alfred, Henri VIII, Jacques I, ont fait de véritables livres ; mais le roi auteur par excellence, dans les siècles modernes, c'est Frédéric. Ce prince a-t-il perdu, a-t-il gagné en renommée à la publication de ses *Œuvres* ? Question que nous n'aurions pas de peine à résoudre, si nous ne consultions que notre sentiment.

Nous avons été d'abord un peu rassurés en ouvrant le recueil que nous examinons. Premièrement, ce ne sont point des *Œuvres* ; ce sont de simples mémoires faits par un père pour l'instruction de son fils. Eh ! qui doit veiller à l'éducation de ses enfans, si ce n'est un roi ? Peut-on jamais trop inspirer l'amour des devoirs et de la vertu aux princes d'où dépend le bonheur de tant d'hommes ? Pleins d'un juste respect pour la mémoire de Louis XIV, nous avons ensuite parcouru avec inquiétude les écrits de ce grand monarque. Il eût été cruel de perdre encore une admiration. C'est avec un plaisir extrême que nous avons retrouvé le Louis XIV tel qu'il est parvenu à la postérité, tel que l'a

peint Madame de Motteville : " Son grand sens et ses bonnes intentions, dit-elle, firent connaître les semences d'une science universelle, qui avaient été cachées à ceux qui ne le voyaient pas dans le particulier ; car il parut tout d'un coup politique dans les affaires d'état, théologien dans celles de l'Eglise, exact en celles de finance ; parlant juste, prenant toujours le bon parti dans les conseils, sensible aux intérêts des particuliers ; mais ennemi de l'intrigue et de la flatterie, et sévère envers les grands de son royaume qu'il soupçonnait avoir envie de le gouverner. Il était aimable de sa personne, honnête et de facile accès à tout le monde ; mais avec un air grand et sérieux qui imprimait le respect et la crainte dans le public."

Et telles sont précisément les qualités que l'on trouve, et le caractère que l'on sent dans le recueil des pensées de ce prince. Ce recueil se compose :

1°. De mémoires adressés au Grand Dauphin : ils commencent en 1661, et finissent en 1665.

2°. De mémoires militaires sur les années 1673 et 1678.

3°. De réflexions sur le *Métier de Roi.*

4°. D'instructions à Philippe V.

5°. De 18 lettres au même prince, et d'une lettre de Madame de Maintenon.

On connaissait déjà de Louis XIV, un recueil de lettres, et une traduction des commentaires de César.* On croit que Pelisson ou Racine† ont revu les mémoires que l'on vient de publier; mais il est certain, d'ailleurs, que le fond des choses est de Louis XIV. On reconnaît partout ses principes religieux, moraux, politiques ; et les notes ajoutées de sa propre main aux marges des mémoires, ne sont inférieures au texte ni pour le style, ni pour les pensées.

Et puis c'est un fait attesté par tous les

---

* Voltaire nie que cette traduction soit de Louis XIV.

† S'il fallait en juger par le style, je croirais que Pelisson a eu la plus grande part à ce travail, du moins il me semble qu'on peut reconnaître quelquefois sa phrase symétrique et arrangée avec art. Quoiqu'il en soit, les pensées de Louis XIV, mises en ordre par Racine ou Pelisson, sont un assez beau monument. Roses, Marquis de Coye, homme de beaucoup d'esprit et secrétaire de Louis XIV, pourrait bien aussi avoir revu les mémoires.

écrivains que Louis XIV s'exprimait avec une noblesse particulière: "Il parlait peu et bien, dit Madame de Motteville; ses paroles avaient une grande force pour inspirer dans les cœurs et l'amour et la crainte, selon qu'elles étaient douces ou sévères."—"Il s'exprimait toujours noblement et avec précision, dit Voltaire."—Il aurait même excellé dans les grâces du langage, s'il avait voulu en faire une étude. Monchenay raconte qu'il lisait un jour l'épître de Boileau sur le passage du Rhin, devant Mesdames de Thiange et de Montespan: "Il la lut avec des *tons si enchanteurs*, que madame de Montespan lui arracha l'épître des mains, en s'écriant qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, et qu'elle n'avait jamais rien entendu de si bien prononcé."

Cette netteté de pensées, cette noblesse d'exécution, cette finesse d'une oreille sensible à la belle poésie, forment déjà un préjugé en faveur du style des mémoires, et prouveraient (si l'on avait besoin de preuves) que Louis XIV peut fort bien les avoir écrits. En citant quelques morceaux de ces mémoires, nous les ferons mieux connaître aux lecteurs.

Le roi parlant des différentes mesures qu'il prit au commencement de son règne, ajoute :

« Il faut que je vous avoue qu'encore que j'eusse auparavant sujet d'être content de ma propre conduite, les éloges que cette nouveauté m'attirait, me donnaient une continuelle inquiétude, par la crainte que j'avais de ne les pas assez bien mériter.

« Car enfin, je suis bien aise de vous avertir, mon fils, que c'est une chose fort délicate que la louange, qu'il est bien mal aisé de ne s'en pas laisser éblouir, et qu'il faut beaucoup de lumières pour savoir discerner au vrai ceux qui nous flattent d'avec ceux qui nous admirent.

« Mais quelque obscures que puissent être en cela les intentions de nos courtisans, il y a pourtant un moyen assuré pour profiter de tout ce qu'ils disent à notre avantage, et ce moyen n'est autre chose que de nous examiner sévèrement nous-mêmes sur chacune des louanges que les autres nous donnent. Car, lorsque nous en entendrons quelqu'une que nous ne méritons pas en effet, nous la considérerons aussitôt (suivant l'humeur de ceux qui nous l'auront donnée) ou

comme un reproche malin de quelque défaut, dont nous tâcherons de nous corriger, ou comme une secrète exhortation à la vertu que nous ne sentons pas en nous."

On n'a jamais rien dit sur le danger des flatteurs de plus délicat et de mieux observé. Un homme qui connaissait si bien la valeur des louanges méritait sans doute d'être beaucoup loué. Ce passage est surtout remarquable par une certaine ressemblance avec quelques préceptes du Télémaque. Dans ce grand siècle, la raison donnait au prince et au sujet un même langage.

Le morceau suivant, écrit tout entier de la main de Louis XIV, n'est pas un des moins beaux des Mémoires :

" Ce n'est pas seulement dans les importantes négociations que les princes doivent prendre garde à ce qu'ils disent, c'est même dans les discours les plus familiers et les plus ordinaires. C'est une contrainte sans doute fâcheuse, mais absolument nécessaire à ceux de notre condition, de ne parler de rien à la légère. Il se faut bien garder de penser qu'un souverain,

parce qu'il a l'autorité de tout faire, ait aussi la liberté de tout dire, au contraire, plus il est grand et respecté, plus il doit être circonspect. Les choses qui ne seraient rien dans la bouche d'un particulier, deviennent souvent importantes dans celle d'un prince. La moindre marque de mépris qu'il donne d'un particulier, fait au cœur de cet homme une plaie incurable. Ce qui peut consoler quelqu'un d'une raillerie piquante ou d'une parole de mépris que quelqu'autre a dit de lui, c'est ou qu'il se promet de trouver bientôt occasion de rendre la pareille, ou qu'il se persuade que ce qu'on a dit ne fera pas d'impression sur l'esprit de ceux qui l'ont entendu. Mais celui de qui le souverain a parlé sent son mal d'autant plus impatiemment, qu'il n'y voit aucune de ces consolations. Car, enfin il peut bien dire du mal du prince qui en a dit de lui. Mais il ne saurait le dire qu'en secret, et ne peut pas lui faire savoir ce qu'il en dit, qui est la seule douceur de la vengeance. Il ne peut non plus se persuader que ce qui a été dit n'aura pas été approuvé ni écouté, parce qu'il sait avec quels applaudissemens sont

reçus tous les sentimens de ceux qui ont en main l'autorité."

La générosité de ces sentimens est aussi touchante qu'admirable. Un monarque qui donnait de pareilles leçons à son fils avait sans doute un véritable cœur de roi, et il était digne de commander à un peuple dont le premier bien est l'honneur.

La pièce intitulée *le Métier de Roi,* dans le nouveau recueil, avait été citée dans le *Siècle de Louis XIV.* "*Elle dépose à la postérité,* dit Voltaire, *en faveur de la droiture et de la magnanimité d'âme.*"

Nous sommes fâchés que l'éditeur des Mémoires, qui paraît d'ailleurs plein de candeur et de modestie, ait donné à ce morceau le titre de *Métier de Roi.* Louis XIV s'est servi de ce mot dans le cours de ses Réflexions ; mais il n'est pas vraisemblable qu'il l'ait employé comme *titre.* Il y a plus, il est probable que ce prince eût corrigé cette expression, s'il eût prévu que ses écrits seraient un jour publiés. La royauté n'est point un métier, c'est un caractère ; l'oint du

Seigneur n'est point un acteur qui joue un rôle, c'est un magistrat qui remplit une fonction : on ne fait point le métier de roi comme on fait celui de charlatan. Louis XIV, dans un moment de dégoût, ne songeant qu'aux fatigues de la royauté, a pu l'appeler *un métier*, et un métier très-pénible ; mais donnons-nous garde de prendre ce mot dans un sens absolu. Ce serait apprendre aux hommes que tout est *métier* ici-bas ; que nous sommes tous dans ce monde des espèces d'empiriques montés sur des treteaux pour vendre notre marchandise aux passans. Une pareille vue de la société mènerait à des conséquences funestes.

Voltaire avait encore cité les instructions à Philippe V, mais il en avait retranché les premiers articles. Il est malheureux de rencontrer sans cesse cet homme célèbre dans l'histoire littéraire du dernier siècle, et de l'y voir si souvent faire un rôle peu digne d'un honnête homme et d'un beau génie. On devinera aisément pourquoi l'historien de Louis XIV avait omis les premiers articles des instructions ; les voici :

1°. Ne manquez à aucun de vos devoirs, surtout envers Dieu.

2°. Conservez-vous dans la pureté de votre éducation.

3°. Faites honorer Dieu partout où vous aurez du pouvoir ; procurez sa gloire ; donnez-en l'exemple : c'est un des plus grands biens que les rois puissent faire.

4°. Déclarez-vous, en toute occasion, pour la vertu contre le vice.

Saint-Louis mourant, étendu sur un lit de cendre devant les ruines de Carthage, donna à-peu-près les mêmes instructions à son fils :

" Beau fils, la première chose que je t'enseigne et commande à garder si est, que de tout ton cœur, tu aimes Dieu, et te gardes bien de faire chose qui lui déplaise. Si Dieu t'envoie adversité, reçois-la bénignement, et lui en rends grâce ; s'il te donne prospérité, si l'en remercie très-humblement : car on ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons qu'il nous fait. Aie le cœur doux et piteux aux pauvres ; ne boute pas sus trop grands tailles ni subsides à ton peuple. Fuis la compagnie des mauvais."

On aime à voir deux de nos plus grands princes, à deux époques si éloignées l'une de l'autre, donner à leurs fils des principes sem-

blables de religion et de justice. Si la langue de Joinville et celle de Racine ne nous avertissaient que quatre cents ans d'intervalle séparent Saint-Louis de Louis XIV, on pourrait croire que ses instructions sont du même siècle. Tandis que tout change dans le monde, il est beau que des âmes royales gardent incorruptible le dépôt sacré de la vérité et de la vertu.

Louis XIV, et c'est une des choses les plus attachantes de ses mémoires, confesse souvent ses fautes, et les offre pour leçons à son fils :

" On attaque le cœur d'un prince comme une place, le premier soin est de s'emparer de tous les postes par où on y peut approcher. Une femme adroite s'attache d'abord à éloigner tout ce qui n'est pas dans ses intérêts; elle donne du soupçon des uns et du dégoût des autres, afin qu'elle seule et ses amis soient favorablement écoutés; et si nous ne sommes en garde contre cet usage, il faut pour la contenter elle seule, mécontenter tout le reste du monde.

" Dès-lors que vous donnez à une femme la liberté de vous parler de choses importantes, il est impossible qu'elle ne vous fasse faillir."

" La tendresse que nous avons pour elle, nous faisant goûter ses plus mauvaises raisons, nous fait tomber insensiblement du côté où elle penche, et la faiblesse qu'elle a naturellement, lui faisant souvent préférer des intérêts de bagatelles aux plus solides considérations, lui font presque toujours prendre le mauvais parti.

" Elles sont éloquentes dans leurs expressions, pressantes dans leurs prières, opiniâtres dans leurs sentimens ; et tout cela n'est souvent fondé que sur une aversion qu'elles auront pour quelqu'un, sur le dessein d'en avancer, ou sur une promesse qu'elles auront faite légèrement."

Cette page est écrite avec une singulière élégance ; et si la main de Racine paraît quelque part, on pourrait peut-être la retrouver ici. Mais l'oserions-nous dire ? Une telle connaissance des femmes prouve que le monarque, en se confessant, n'était peut-être pas bien guéri de sa faiblesse. Les anciens disaient de certains prêtres des Dieux : " Beaucoup portent le thyrse, et peu sont inspirés." Il en est ainsi de la passion qui subjuguait Louis XIV : beaucoup l'affectent et peu la ressentent ; mais aussi, quand elle est réelle,

on ne peut guère se méprendre à l'inspiration de son langage.

Au reste, Louis XIV avait appris à connaître la juste valeur de ces attachemens que le plaisir forme et détruit. Il vit couler les larmes de Madame de la Vallière, et il lui fallut supporter les cris et les reproches de Madame de Montespan. La sœur du fameux comte de Lautrec, abandonnée de François I. ne s'emporta point ainsi en plaintes inutiles. Le roi ayant fait redemander les joyaux chargés de devises qu'il lui avait donnés dans les premiers momens de sa tendresse, elle les renvoya fondus et convertis en lingots. "Portez cela au roi, dit-elle. Puisqu'il lui a plu de me révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, je les lui rends et lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes en ma pensée, et les y tiens si chères, que je n'ai pu permettre que personne en disposât et jouît, et en eût deplaisir que moi-même."*

Si nous en croyons Voltaire, la mauvaise

* Brantôme.

éducation de Louis XIV aurait privé ce prince des leçons de l'histoire. Ce défaut de connaissances n'est point du tout sensible dans les mémoires. Le roi paraît au contraire avoir eu des idées assez étendues sur l'histoire moderne, et même sur celle des Grecs et des Romains. Il raisonne en politique avec une sagacité surprenante ; il fait parfaitement sentir, à propos de Charles II, roi d'Angleterre, le vice de ces états qui sont gouvernés par des corps délibérans ; il parle des désordres de l'anarchie comme un prince qui en avait été témoin dans sa jeunesse ; il savait fort bien ce qui manquait à la France, ce qu'elle pouvait obtenir ; quel rang elle devait occuper parmi les nations : " Etant persuadé, dit-il, que l'infanterie française n'avait pas été jusqu'à présent fort bonne, je voulus chercher les moyens de la rendre meilleure." Il ajoute ailleurs : " Pourvu qu'un prince ait des sujets, il doit avoir des soldats ; et quiconque ayant un état bien peuplé, manque d'avoir de bonnes troupes, ne se doit plaindre que de sa paresse et de son peu d'application."

On sait en effet que c'est Louis XIV qui a

crée notre armée, et environné la France de cette ceinture de places fortes qui la rend inexpugnable. On voit enfin qu'il regrettait les temps où ses sujets étaient maîtres du monde:

" Lorsque le titre d'empereur fut mis dans notre maison, dit-il, elle possédait à la fois la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et la meilleure partie de l'Espagne, qu'elle avait distribuée entre divers particuliers, avec réserve de la souveraineté. Les sanglantes défaites de plusieurs peuples venus du nord et du midi avaient porté si loin la terreur de nos armes, que toute la terre tremblait au seul bruit du nom français et de la grandeur impériale."

Ces passages prouvent que Louis XIV connaissait la France, et qu'il en avait médité l'histoire. En portant ses regards encore plus haut, ce prince eût vu que les Gaulois, nos premiers ancêtres, avaient pareillement subjugué la terre, et que toutes les fois que nous sortons de nos limites, nous ne faisons que rentrer dans notre héritage. L'épée de fer d'un Gaulois a seule servi de contre-poids à l'empire du monde. " La nouvelle arriva d'Occident en Orient, dit un

historien, qu'une nation hyperboréenne avait pris en Italie une ville *grecque* appelée Rome." Le nom de Gaulois voulait dire *voyageur*. A la première apparition de cette race puissante, les Romains déclarèrent qu'elle était née pour la ruine des villes et la destruction du genre humain.

Partout où il s'est remué quelque chose de grand, on retrouve nos ancêtres. Les Gaulois seuls ne se turent point à la vue d'Alexandre devant qui la terre se taisait. " Ne craignez-vous point ma puissance, dit à leurs députés le vainqueur de l'Asie ?"—" Nous ne craignons qu'une chose, répondirent-ils, c'est que le ciel tombe sur nòtre tête." César ne put les vaincre qu'en les divisant, et il mit plus de temps à les dompter qu'à soumettre Pompée et le reste du monde.

Tous les lieux célèbres dans l'univers ont été assujétis à nos pères. Non-seulement ils ont pris Rome, mais ils ont ravagé la Grèce, occupé Bizance, campé sur les ruines de Troie, possédé le royaume de Mithridate, et vaincu au-delà du Taurus ces Scythes qui n'avaient été vaincus par personne. La valeur des Gaulois décidait

de toute part du sort des empires. L'Asie leur payait tribut. Les princes les plus renommés de cette partie de la terre, les Antiochus, les Antigonus courtisaient ces guerriers redoutables; et les rois tombés du trône se retiraient à l'abri de leur épée. Ils firent la principale force de l'armée d'Annibal; dix mille d'entr'eux défendirent seuls contre Paul Emile la couronne d'Alexandre, dans le combat où Persée vit passer l'empire des Grecs sous le joug des Latins. A la bataille d'Actium, les Gaulois disposèrent encore du sceptre du monde, puisqu'ils décidèrent la victoire en se rangeant sous les drapeaux d'Auguste.

C'est ainsi que le destin des royaumes paraît attaché dans chaque siècle au sol de la Gaule, comme à une terre fatale, et marquée d'un sceau mystérieux. Tous les peuples semblent avoir ouï successivement cette voix qui annonça l'arrivée de Brennus à Rome, et qui disait à Céditius au milieu de la nuit: " Céditius, va dire aux tribunes que les Gaulois seront demain ici."

Les mémoires de Louis XIV augmenteront sa renommée: ils ne dévoilent aucune bassesse,

ils ne révèlent aucun de ces honteux secrets que le cœur humain cache trop souvent dans ses abîmes. Vu de plus près et dans l'intimité de sa vie, Louis XIV ne cesse point d'être Louis-le-Grand; on est charmé qu'un si *beau buste* n'ait point une *tête vide*, et que l'âme réponde à la noblesse des dehors." C'est un prince, disait Boileau, qui ne parle jamais sans avoir pensé. Il construit admirablement tout ce qu'il dit; ses moindres reparties sentent le souverain; et quand il est dans son domestique, il semble recevoir la loi plutôt que de la donner." Eloge que les mémoires confirment de tous points. On connaît cette foule de mots où brille la magnanimité de Louis XIV. Le prince de Condé lui disait un jour qu'on avait trouvé une image d'Henri IV attachée à un poteau et traversée d'un poignard avec une inscription odieuse pour le prince régnant: "*Je m'en console,*" dit le monarque, "*on n'en a pas fait autant contre les rois fainéans.*" On prétend que, dans les derniers temps de sa vie, il trouva sous son couvert, en se mettant à table, un billet à-peu-près conçu ainsi: "Le roi est debout à la place des Victoires, à la

place Vendôme, quand sera-t-il assis à Saint-Denis ! Louis prit le billet, et le jettant par-dessus sa tête, répondit à haute voix : *Quand il plaira à Dieu.*—Prêt à rendre le dernier soupir, il fit appeler les seigneurs de sa cour. "Messieurs," dit-il, "je vous demande pardon des mauvais exemples que je vous ai donnés ; je vous fais des remercîmens de l'amitié que vous m'avez toujours marquée. Je vous demande pour mon petit-fils la même fidélité. . Je sens que je m'attendris et que je vous attendris aussi. Adieu, Messieurs, souvenez-vous quelquefois de moi." Il dit à son médecin qui pleurait : M'avez-vous cru immortel ? Madame de la Fayette a écrit de ce prince qu'on le trouvera sans doute "un des plus grands rois et des plus *honnêtes hommes de son royaume.*" Cela n'empêcha pas qu'à ses funérailles le peuple ne chantât des *Te Deum*, et n'insultât au cercueil : *Numquid cognoscentur mirabilia tua, et justitia tua in terrâ oblivionis ?*

Que nous reste-t-il à ajouter à la louange d'un prince qui a civilisé l'Europe, et jeté tant d'éclat sur la France ? Rien que ce passage tiré de ses mémoires :

" Vous deviez savoir avant toutes choses,

mon fils, que nous ne saurions montrer trop de respect pour celui qui nous fait respecter de tant de milliers d'hommes.

" La première partie de la politique est celle qui nous enseigne à le bien servir. La soumission que nous avons pour lui est la plus belle leçon que nous puissions donner de celle qui nous est due ; et nous péchons contre la prudence, aussi bien que contre la justice, quand nous manquons de vénération pour celui dont nous ne sommes que les lieutenans.

" Quand nous aurons armé tous nos sujets pour la défense de sa gloire, quand nous aurons relevé ses autels abattus, quand nous aurons fait connaître son nom aux climats les plus reculés de la terre, nous n'aurons fait que l'une des parties de notre devoir, et, sans doute nous n'aurons pas fait celle qu'il désire le plus de nous ; si nous ne nous sommes soumis nous-mêmes au joug de ses commandemens. Les actions de bruit et d'éclat ne sont pas toujours celles qui le touchent davantage, et ce qui se passe dans le secret de notre cœur est souvent ce qu'il observe avec plus d'attention.

" Il est infiniment jaloux de sa gloire, mais

il sait mieux que nous discerner en quoi elle consiste.

" Il ne nous a peut-être fait si grands qu'afin que nos respects l'honorassent davantage, et si nous manquons de remplir en cela ses desse ins peut-être qu'il nous laissera tomber dans la poussière de laquelle il nous a tirés.

" Plusieurs de mes ançêtres, qui ont voulu donner à leurs successeurs de pareils renseignemens, ont attendu pour cela l'extrémité de leur vie, mais je ne suivrai pas en ce point leur exemple. Je vous en parle dès cette heure, mon fils, et vous en parlerai toutes les fois que j'en trouverai l'occcasion. Car, outre que j'estime qu'on ne peut de trop bonne heure imprimer dans les jeunes esprits des pensées de cette conséquence, je crois qu'il se peut faire que ce qu'ont dit ces princes dans un état si pressant, ait quelquefois été attribué à la vue du péril où ils se trouvaient; au lieu que vous en parlant maintenant, je suis assuré que la vigueur de mon âge, la liberté de mon esprit et l'état florissant de mes affaires, ne vous pourront jamais laisser pour ce discours aucun soupçon de faiblesse ou de déguisement."

C'était en 1661 que Louis XIV donnait cette sublime leçon à son fils.

Note de l'Editeur.

Le début de cet article donna lieu à une lettre anonyme d'un prétendu *chevalier béarnais* adressée à la *Gazette de France*, et aussi élégamment écrite que bien pensée. En voici les principaux passages :

" On vient de me remettre une critique de M. de Châteaubriand des mémoires publiés sous le nom de Louis XIV. Ces mémoires ne m'étaient pas inconnus ; ils ont été faits sous les yeux de Louis XIV, sans avoir été faits par lui. C'est sa conversation familière qu'on a recueillie, et il en a approuvé la rédaction. Je ne l'attribuerai point à Pelisson ; celui-ci n'eût pas dit de Fouquet ce que Louis XIV en pensait ; et ayant eu le courage de le défendre au péril de sa vie, il n'eût pas voulu prêter sa plume à son maître pour flétrir l'ami qu'il avait loué, et se déshonorer ainsi lui-même. Le président Rose, secrétaire intime de Louis XIV, me paraît avoir été le seul

rédacteur de ces mémoires; et cette note marginale, où l'on croit reconnaître l'écriture du roi, est peut-être de la main du secrétaire. Le duc de Saint-Simon assure que Roses imitait tellement l'écriture de Louis XIV qu'il était impossible de ne pas s'y méprendre. Quoiqu'il en soit, ces mémoires ne sont point indignes du nom qu'ils portent. Alexandre avait défendu à d'autres qu'à Lysippe et Apelle de retracer ses traits, de peur que des mains vulgaires ne déshonorassent son image. Louis XIV a mieux fait; il ne s'est jamais laissé voir dans une situation où l'on pût déshonorer la sienne: toutes ses actions portaient l'empreinte de la dignité; il était roi, même aux yeux de son valet de chambre. En public ses réponses étaient nobles; en particulier, sa familiarité était noble encore. Jamais il ne se permettait d'offenser personne. Il avait l'instinct des grandes choses; son goût était pur, et il distingua le premier le mérite de Boileau, de Racine et de Molière. Qu'avait-il besoin d'être compté parmi les rois auteurs? Ses œuvres, les seules qui soient incontestablement de lui, c'est le beau siècle auquel il a donné son nom.

"Mais que M. de Châteaubriand en prenne texte pour déclamer contre les rois qui ont écrit; qu'un souverain lui paraisse *ne pouvoir descendre dans une lice où la victoire n'est presque jamais sans honte, parce que l'adversité est presque toujours sans noblesse, et* qu'il veuille *qu'un auteur soit pris dans les rangs ordinaires de la société,* il m'est impossible de ne pas trouver ces phrases mal-sonnantes, et de n'y pas voir une espèce d'hérésie littéraire.—Qu'un homme élevé en dignité néglige de remplir ses devoirs pour s'occuper de littérature; qu'il dicte une ode, lorsqu'on attend de lui un ordre important pour le gouvernement de l'état; que, semblable à ce visir dont parle le baron de Tott, il cherche deux serins dont les voix s'accordent ensemble, tandis qu'il laisse pénétrer les Russes dans la Mer Noire, voilà ce qu'on ne saurait trop blâmer, et ce sont de pareils hommes qu'il faudrait réléguer dans les rangs moyens de la société, afin qu'ils puissent se livrer à leurs goûts frivoles, sans danger pour l'état. Mais remarquez que ce qui les rend ineptes aux fonctions publiques, ce n'est point leur amour pour les lettres, c'est uniquement leur in-

capacité. La culture des lettres peut, au contraire, leur faire sentir cette incapacité que les ignorans sont toujours éloignés de soupçonner eux-mêmes. C'est ainsi que Christine se détermina à abdiquer la royauté, dont elle se sentait incapable de remplir les devoirs; mais je ne connais dans l'histoire aucun homme d'un grand caractère, qui, appelé à des fonctions importantes, n'ait trouvé dans ses connaissances littéraires un secours puissant pour mieux exercer son ministère, et acquérir cette autorité d'estime qui en impose aux hommes autant que la force même. Je vous prierai de faire remarquer à M. de Châteaubriand que la plupart de nos anciens auteurs classiques ont été des hommes d'état. Chez les Grecs, Sophocle, Thucydide, Xénophon et Démosthènes; chez les Romains, César, Cicéron, Varron, Caton, Sénèque, les deux Pline et Tacite ont été les premiers magistrats de leur patrie. Je lui rappellerai cette remarque curieuse du sage Fleury. « Les personnages les plus considérables et les plus nobles, dit-il, se faisaient honneur, chez les Grecs, de l'étude de la philosophie et de l'éloquence. Pythagore était de race royale; Platon descendait du roi Codrus par son père,

et de Solon par sa mère. Xénophon était un des premiers capitaines de son siècle; et depuis ce temps les lettres furent tellement honorées et devinrent si bien la marque des gens de qualité, que le nom d'*idiot*, qui ne signifie en grec qu'un particulier, se prit pour un ignorant et un homme mal élevé. Les cours des rois d'Egypte, de Syrie et de Macédoine, successeurs d'Alexandre, étaient remplis de poètes, de grammairiens et de philosophes. Aussi est-il fort raisonnable, en quelque pays que ce soit, que ceux-ci s'appliquent aux sciences, qui ont le plus d'esprit et de politesse; que leur fortune délivre du soin des nécessités de la vie, ou qui, étant appelés aux plus grandes affaires, ont plus d'occasion d'être utiles à tous les autres, et plus de besoin d'étendre leur esprit et leurs connaissances.

" Ce qu'il y a de singulier, c'est que Fleury, né dans un rang obscur, regarde les lettres comme devant être l'apanage des conditions élevées, et que M. de Châteaubriand, dont le nom appartient à la plus antique noblesse, semble vouloir les rejetter dans les classes inférieures de la société. Serait-ce en lui le reste d'un préjugé d'enfance, dont les meilleurs esprits conservent toujours

quelques traces? Se rappellerait-il le temps où des hobereaux, vivant dans leurs donjons, méprisaient un gentilhomme, qui, au lieu de chasser, cultivait les lettres?

" Ce ridicule, que nos poètes comiques ont fait ressortir, n'a jamais été général. L'amour des lettres a toujours distingué les chefs de l'état. C'est même aux noms les plus illustres que remonte l'origine de notre littérature. Les premiers troubadours étaient de preux chevaliers et des princes; c'étaient Guillaume duc d'Aquitaine, Thibaut, comte de Champagne; Louis, duc d'Orléans; René, comte de Provence, et Gaston de Foix, souverain du Béarn. Toute la maison de Valois se fit remarquer par le goût des lettres et des beaux-arts. Il fut également l'apanage de la maison de Foix; et la sœur de Lautrec, qui était de cette famille, la célèbre comtesse de Châteaubriand, a peut-être porté dans celle de son mari cet amour des lettres qui y est devenu héréditaire. Fléchier fait l'éloge de Mme. de Montausier, qui, " née de l'ancienne maison de Châteaubriand, et devenue veuve, contenant sous les lois d'une austère vertu et d'une exacte modestie, une grande beauté et une florissante

jeunesse, sacrifia tout le repos de sa vie à l'éducation de ses enfans." Ce fut elle qui forma ce Montausier qui mérita de partager avec Bossuet l'honneur d'élever un roi. Etait-ce à l'auteur du *Génie du Christianisme*, à dédaigner cette noble partie de son héritage?

"Qui de nous, en lisant de Thou, Sully, le cardinal de Retz, la Rochefoucauld, Malherbe, Fénélon, Montesquieu, Malesherbes et le vieux Montaigne, s'est jamais avisé de se rappeler que l'origine de leurs maisons se perdait dans la nuit des temps? Nous leur tenons compte de ce qu'ils vivent après eux et non de ce que leurs ancêtres ont vécu avant eux. J'ose assurer que la postérité pourra très-bien ignorer qu'il a existé un Châteaubriand dans le conseil du sage Charles V et l'autre dans l'armée de Henri IV; mais elle n'oubliera pas l'auteur du *Génie du Christianisme*.

"J'espère que M. de Châteaubriand me pardonnera d'avoir rompu contre lui une lance en l'honneur des lettres, et qu'il m'excusera si, malgré les *us* de la chevalerie, je ne relève pas la visière de mon casque."

A cette lettre M. de Châteaubriand répondit par le morceau suivant *sur les Gens de Lettres*.

DES GENS DE LETTRES.

La *Défense du Génie du Christianisme* * est jusqu'à présent la seule réponse que j'aye faite à toutes les critiques dont on a bien voulu m'honorer. J'ai le bonheur ou le malheur de rencontrer mon nom assez souvent dans des ouvrages polémiques, des pamphlets, des satires. Quand la critique est juste, je me corrige ; quand le mot est plaisant, je ris ; quand il est grossier, je l'oublie. Un nouvel *ennemi* vient de descendre dans la lice. C'est un *chevalier béarnais*. Chose assez singulière, ce chevalier m'accuse de préjugés gothiques et de mépris pour les lettres ! J'avoue que je n'entends pas parler de sang-froid de chevalerie, et quand il est question de tournois, de défis, de castilles, de pas d'armes, je me mettrais volontiers comme le seigneur don Quichotte à courir les champs pour réparer les torts. Je me rends donc à l'appel

* L'Editeur espère que le lecteur ne sera pas fâché de trouver cette *Défense* à la fin de ce recueil.

de mon adversaire. Cependant je pourrais refuser de faire avec lui le coup de lance, puisqu'il n'a pas déclaré son nom, ni haussé la visière de son casque après le premier assaut; mais comme il a observé religieusement les autres lois de la joute, en évitant avec soin de frapper à la *tête* et au *cœur*, je le tiens pour loyal chevalier, et je relève le gant.

Cependant quel est le sujet de notre querelle? Allons-nous nous battre, comme c'est assez l'usage entre les preux, sans savoir pourquoi? Je veux bien soutenir que la dame de mon cœur est incomparablement plus belle que celle de mon adversaire. Mais si par hasard nous servions tous deux la même dame? C'est en effet notre aventure. Je suis au fond du même avis, ou plutôt de même amour que le chevalier béarnais; et comme lui, je déclare atteint de félonie quiconque manque de respect pour les muses.

Changeons de langage, et venons au fait. J'ose dire que le critique qui m'attaque avec tant de goût, de savoir et de politesse, mais peut-être avec un peu d'humeur, n'a pas bien compris ma pensée.

Quand je ne veux pas que les rois se mêlent des tracasseries du parnasse, ai-je donc infiniment tort? Un roi sans doute doit aimer les lettres, les cultiver même jusqu'à un certain degré et les protéger dans ses états; mais est-il bien nécessaire qu'il fasse des livres? Le juge souverain peut-il, sans inconvéniens, s'exposer à être jugé? Est-il bon qu'un monarque donne, comme un homme ordinaire, la mesure de son esprit, et réclame l'indulgence de ces sujets dans une préface? Il me semble que les Dieux ne doivent pas se montrer si clairement aux hommes : Homère met une barrière de nuages aux portes de l'Olympe.

Quant à cette autre phrase, *un auteur doit être pris dans les rangs ordinaires de la société*, j'en demande pardon à mon censeur; mais cette phrase n'implique pas le sens qu'il y trouve. Dans l'endroit où elle est placée, elle se rapporte aux rois, uniquement aux rois. Je ne suis point assez absurde pour vouloir que les lettres soient abandonnées précisément à la partie non *lettrée* de la société. Elles sont du ressort de tout ce qui pense; elles n'appartiennent point à une classe d'hommes particulière; elles ne sont point une

attribution des rangs, mais une distinction des esprits. Je n'ignore pas que Montaigne, Malherbe, Descartes, La Rochefoucault, Fénélon, Bossuet, La Bruyère, Boileau même, Montesquieu et Buffon, ont tenu plus ou moins à l'ancien corps de la noblesse, ou par la robe ou par l'épée; je sais bien qu'un beau génie ne peut déshonorer un nom illustre; mais puisque mon critique me force à le dire, je pense, qu'il y a toutefois moins de péril à cultiver les muses dans un état obscur que dans une condition éclatante. L'homme sur qui rien n'attire les regards, expose peu de chose au naufrage. S'il ne réussit pas dans les lettres, sa manie d'écrire ne l'aura privé d'aucun avantage réel, et son rang d'auteur oublié, n'ajoutera rien à l'oubli naturel qui l'attendait dans une autre carrière.

Il n'en est pas ainsi de l'homme qui tient une place distinguée dans le monde, ou par sa fortune ou par ses dignités, ou par les souvenirs qui s'attachent à ses aïeux. Il faut qu'un tel homme balance lon-gtemps avant de descendre dans une lice où les chutes sont cruelles. Un moment de vanité peut lui enlever le bonheur de

toute sa vie. Quand on a beaucoup à perdre, on ne doit écrire que forcé, pour ainsi dire, par son génie, et dompté par la présence du Dieu : *fera corda domans.* Un grand talent est une grande raison, et l'on répond à tout avec de la gloire. Mais si l'on ne sent pas en soi ce *mens divinior*, qu'on se garde bien alors de ces *démangeaison qui nous prennent d'écrire.*

Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour, vous avez, d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.

Si je voyais quelque Duguesclin rimailler, sans l'aveu d'Apollon, un méchant poëme, je lui crierais : " Sire Bertrand, changez votre plume pour l'épée de fer du bon connétable. Quand vous serez sur la brèche, souvenez-vous d'invoquer, comme votre ancêtre, *notre dame du Guesclin.* Cette muse n'est pas celle qui chante les villes prises ; mais c'est celle qui les fait prendre."

Mais au contraire, si le descendant d'une de ces familles qui figurent dans notre histoire, s'annonce au monde par un essai plein de force,

de chaleur et de gravité, ne craignez pas que je le décourage, eût-il des opinions contraires aux miennes, son livre blessât-il, non-seulement mon esprit, mais mon cœur, je ne verrai que le talent; je ne serai sensible qu'au mérite de l'ouvrage; j'introduirai le jeune écrivain dans la carrière. Ma vieille expérience lui en marquera les écueils; et en bon frère d'armes, je me réjouirai de ses succès.

J'espère que le *chevalier* qui m'attaque, approuvera ces sentimens; mais cela ne suffit pas, je ne veux lui laisser aucun doute sur ma manière de penser à l'égard des lettres et de ceux qui les cultivent. Ceci va m'entraîner dans une discussion de quelque étendue: que l'intérêt du sujet m'en fasse pardonner la longueur.

Eh! Comment pourrais-je calomnier les lettres! Je serais bien ingrat, puisqu'elles ont fait le charme de mes jours. J'ai eu mes malheurs comme tant d'autres; car on peut dire du chagrin parmi les hommes ce que Lucrèce dit du flambeau de la vie

Quasi cursores, vitaï lampada tradunt.

J'ai toujours trouvé dans l'étude quelque noble raison de supporter patiemment mes peines. Souvent assis sur la borne d'un chemin en Allemagne, sans savoir ce que j'allois devenir, j'ai oublié mes maux, et les auteurs de mes maux, en rêvant à quelque agréable chimère que me présentaient les muses compatissantes. Je portais pour tout bien avec moi mon manuscrit sur les déserts du nouveau monde : et plus d'une fois les tableaux de la nature, tracés sous les huttes des Indiens, m'ont consolé à la porte d'une chaumière de la Westphalie, dont on m'avait refusé l'entrée.

Rien n'est plus propre que l'étude à dissiper les troubles du cœur, à rétablir dans un concert parfait les harmonies de l'âme. Quand, fatigué des orages du monde, vous vous réfugiez au sanctuaire des muses, vous sentez que vous entrez dans un air tranquille, dont la bénigne influence a bientôt calmé vos esprits. Cicéron avait été témoin des malheurs de sa patrie ; il avait vu dans Rome le bourreau s'asseoir auprès de la victime (par hasard échappée au glaive) et jouir de la même considération que cette vic-

time; il avait vu presser avec la même cordialité et la main qui s'était baignée dans le sang des citoyens, et la main qui ne s'était levée que pour les défendre; il avait vu la vertu devenir un objet de scandale dans un temps de crime, comme le crime est un objet d'horreur dans un temps de vertu; il avait vu les Romains dégénérés, pervertir la langue de Scipion pour excuser leur bassesse, appeler la constance entêtement, la générosité folie, le courage imprudence, et chercher un motif intéressé à des actions honorables pour n'avoir pas la douceur d'estimer quelque chose; il avait vu ses amis se refroidir peu-à-peu pour lui, leurs cœurs se fermer aux épanchemens de son cœur, leurs peines cesser d'être communes avec ses peines, leurs opinions changer par degré: ces hommes emportés et brisés tour-à-tour par la roue de la fortune l'avaient laissé dans une profonde solitude. A ces peines, déjà si grandes, se joignirent des chagrins domestiques: « Ma fille me restait, écrit-il à Sulpicius; c'était un soutien toujours présent auquel je pouvais avoir recours. Le charme de son entretien me faisait oublier mes

peines ; mais l'affreuse blessure que j'ai reçue en la perdant, rouvre dans mon cœur toutes celles que j'y croyais fermées.. Je suis chassé de ma maison et du forum."

Que fit Cicéron dans une position si triste? Il eut recours à l'étude. " Je me suis reconcilié avec mes livres, dit-il à Varron, ils me rappellent à leur ancien commerce ; ils me déclarent que vous avez été plus sage que moi de ne pas l'abandonner."

Les muses qui nous permettent de choisir notre société, sont d'un puissant secours dans les chagrins politiques. Quand vous êtes fatigués de vivre au milieu des Tigellins et des Narcisse, elles vous transportent dans la société des Caton et des Fabricius. Pour ce qui est des peines du cœur, l'étude, il est vrai, ne nous rend pas les amis que nous pleurons ; mais elle adoucit les chagrins que nous cause leur perte ; car elle mêle leur souvenir à tout ce qu'il y a de pur dans les sentimens de la vie, et de beau dans les images de la nature. Examinons maintenant les reproches que l'on fait aux gens de lettres,

La plupart me paraissent sans fondement; la médiocrité se console souvent par la calomnie.

On dit : *Les gens de lettres ne sont pas propres au maniement des affaires.* Chose étrange, que le génie nécessaire, pour enfanter l'esprit des lois ne fût pas suffisant pour conduire le bureau d'un ministre! Quoi! ceux qui sondent si habilement les profondeurs du cœur humain, ne pourraient démêler autour d'eux les intrigues des passions? Mieux vous connaîtriez les hommes, moins vous seriez capables de les gouverner!

C'est un sophisme démenti par l'expérience. Les deux plus grands hommes d'état de l'antiquité, Démosthènes et surtout Cicéron, étaient deux véritables hommes de lettres, dans toute la rigueur du mot. Il n'y a peut-être jamais eu de plus beau génie littéraire que celui de César, et il paraît que ce fils d'Anchise et de Vénus entendait assez bien les affaires. On peut citer en Angleterre Thomas Morus, Clarendon, Bacon, Bolingbroke; en France, l'Hospital, Lamoignon, d'Aguesseau, M. Malesherbes

et la plupart de nos premiers ministres tirés de l'église. Rien ne me pourrait persuader que Bossuet n'eût pas une tête capable de conduire un royaume, et que le judicieux et sévère Boileau n'eût pas fait un excellent administrateur.

Le jugement et le bon sens sont surtout les deux qualités nécessaires à l'homme d'état, et remarquez qu'elles doivent aussi dominer dans une tête littéraire sainement organisée. L'imagination, et l'esprit ne sont point, comme on le suppose, les bases du véritable talent; c'est le bon sens, je le repète, le bon sens avec l'expression heureuse. Tout ouvrage, même un ouvrage d'imagination, ne peut vivre, si les idées y manquent d'une certaine logique qui les enchaîne et qui donne au lecteur le plaisir de la raison, même au milieu de la folie. Voyez les chefs-d'œuvre de notre littérature; après un mûr examen, vous découvrirez que leur supériorité tient à un bon sens caché, à une raison admirable, qui est comme la charpente de l'édifice. Ce qui est faux, finit par déplaire: l'homme a en lui-même un principe de droiture, que l'on ne choque pas impunément. Delà vient que les

ouvrages des sophistes n'obtiennent qu'un succès passager : ils brillent tour-à-tour d'un faux éclat et tombent dans l'oubli.

On ne s'est formé cette idée de l'inaptitude des gens de lettres que parce que l'on a confondu les auteurs vulgaires avec les écrivains de mérite. Les premiers ne sont point incapables, parce qu'ils sont *hommes de lettres*, mais seulement parce qu'ils sont *hommes médiocres*, et c'est l'excellente remarque de mon critique. Or, ce qui manque aux ouvrages de ces hommes, c'est précisément le jugement et le bon sens. Vous y trouverez peut-être des éclairs d'imagination, de l'esprit, une connaissance plus ou moins grande du *métier*, une habitude plus ou moins formée d'arranger les mots et de tourner la phrase ; mais jamais vous n'y rencontrerez le bon sens.

Ces écrivains n'ont pas la force de produire la pensée qu'ils ont un moment conçue. Lorsque vous croyez, qu'ils vont prendre une bonne voie, tout-à-coup un méchant démon les égare, ils changent de direction, et passant auprès des plus grandes beautés sans les apercevoir ; ils

mêlent au hasard, sans économie et sans jugement, *le grave*, *le doux*, *le plaisant*, *le sévère*, on ne sait ce qu'ils veulent prouver, quel est le but où ils marchent, quelles vérités ils prétendent enseigner. Je conviendrai que de pareils esprits sont peu propres aux affaires humaines ; mais j'en accuserai la nature, et non pas les *lettres* ; et je me donnerai garde surtout de confondre ces auteurs infortunés avec des hommes de génie.

Mais si les premiers talens littéraires peuvent remplir glorieusement les premières places de leur patrie, à Dieu ne plaise que je leur conseille jamais d'envier ces places ! La majorité des hommes bien nés peut faire ce qu'ils feraient eux-mêmes dans un ministère public ; personne ne pourra remplacer les beaux ouvrages dont ils priveraient la postérité, en se livrant à d'autres soins. Ne vaut-il pas mieux aujourd'hui et pour nous et pour lui-même, que Racine ait fait naître *sous sa main de pompeuses merveilles*, que d'avoir occupé, même avec distinction, la place de Louvois et de Colbert ? Je voudrais que les hommes de talent connussent mieux leur haute

destinée ; qu'ils sussent mieux apprécier les dons qu'ils ont reçus du ciel. On ne leur fait point une grâce en les investissant des charges de l'état : ce sont eux, au contraire, qui, en acceptant ces charges, font à leur pays une véritable faveur et un très-grand sacrifice.

Que d'autres s'exposent aux tempêtes, je conseille aux amans de l'étude, de les contempler du rivage. " La côte de la mer deviendra un lieu de repos pour les pasteurs, dit l'écriture, *erit funicules maris requies pastorum*." Ecoutons encore l'orateur Romain : " J'estime les jours que vous passez à Tusculum, mon cher Varron, autant que l'espace entier de la vie, et je renoncerais de bon cœur à toutes les richesses du monde pour obtenir la liberté de passer une vie si délicieuse.... Je l'imite du moins, autant qu'il m'est possible, et je cherche avec beaucoup de satisfaction mon repos dans mes chères études... Si de grands hommes ont jugé qu'en faveur de ces études on pouvait se dispenser des affaires publiques, pourquoi ne choisirais-je pas une occupation si douce ?"

Dans une carrière étrangère à leurs mœurs,

les gens de lettres n'auraient que les maux de l'ambition, sans en avoir les plaisirs. Plus délicats que les autres hommes, combien ne seroient-ils pas blessés à chaque heure de la journée! Que d'horribles choses pour eux à dévorer! Avec quels personnages ne seraient-ils pas obligés de vivre et même de sourire! En butte à la jalousie que font toujours naître les vrais talens, ils seraient incessamment exposés aux calomnies et aux dénonciations de toutes les espèces; ils trouveraient des écueils jusque dans la franchise, la simplicité ou l'élévation de leur caractère; leurs vertus leur feraient plus de mal que des vices, et leur génie même les précipiterait dans des pièges qu'éviterait la médiocrité. Heureux s'ils trouvaient quelque occasion favorable de rentrer dans la solitude, avant que la mort où l'exil vînt les punir d'avoir sacrifié leurs talens à l'ingratitude des cours!

.....Poi ch' insieme con l' età fiorità
Manco la speme, e la baldanza audace;
Piansi i reposi di quest' umil vita,
E sospirar la mia perduta pace.

Je ne sais si je dois relever à présent quel-

ques plaisanteries que l'on est dans l'usage de faire sur les gens de lettres, depuis le temps d'Horace. Le chantre de Lalagé et de Lydie nous raconte qu'il jeta son bouclier aux champs de Philippe ; mais l'adroit courtisan se *vante*; et l'on a pris ses vers trop à la lettre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il parle de la mort avec tant de charme et une si douce philosophie qu'on a bien de la peine à croire qu'il la craignît :

Eheu, fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni!

Quoi qu'il en soit du voluptueux solitaire de Tibur, Xénophon et César, génies éminemment littéraires, étaient de grands et intrépides capitaines ; Eschile fit des prodiges de valeur à Salamine ; Socrate ne céda le prix du courage qu'à Alcibiade ; Tibulle était distingué dans les légions de Messala : Pétrone et Sénèque sont célèbres par la fermeté de leur mort. Dans les temps modernes, le Dante vécut au milieu des combats, et le Tasse fut le plus brave des chevaliers. Notre vieux Malherbe voulait, à 73 ans, se battre contre le meurtrier de son fils : *tout*

vaincu du temps qu'il était, il alla exprès au siège de la Rochelle pour obtenir de Louis XIII la permission d'appeler le chevalier de Piles en champ clos. La Rochefoucault avait *fait la guerre aux rois.* De temps immémorial, nos officiers du génie et de l'artillerie, si braves à la bouche du canon, ont cultivé les lettres, la plupart avec fruit, quelques-uns avec gloire. On sait que le Breton-Saint-Foix entendait fort mal la raillerie; et cet autre Breton, surnommé, de nos jours, le premier grenadier de nos armées, s'occupa de recherches savantes toute sa vie. Enfin les hommes de lettres que notre révolution a moissonnés ont tous déployé, à la mort, du sang-froid et du courage. S'il faut en juger par soi même, je le dirai avec la franchise naturelle aux descendans des vieux Celtes; soldat, voyageur, proscrit, naufragé, je ne me suis point aperçu que l'amour des lettres m'attachât trop à la vie; pour obéir aux arrêts de la religion ou de l'honneur, il suffit d'être chrétien et Français.

Les gens de lettres, dit-on encore, ont toujours flatté la puissance; et selon les vicissitudes de la fortune, on les voit chanter et la vertu et

le crime, et l'oppresseur et l'opprimé. Lucain disait à Néron, en parlant des proscriptions et de la guerre civile :

Heureuse cruauté, fureur officieuse,
Dont le prix est illustre et la fin glorieuse!
Crimes trop bien payés, trop aimables hasards,
Puisque nous vous devons le plus grand des Césars!
Que les Dieux conjurés redoublent nos misères!
Que Leucas sous les flots abîme nos galères!
Que Pharsale revoie encor nos bataillons
Du plus beau sang de Rome inonder nos sillons!
. . . .
Qu'on voie encore un coup Perouse désolée!
Destins, Néron gouverne, et Rome est consolée!

(Pharsale, traduction de Brebœuf.)

A cela je n'ai point de réponse pour les gens de lettres : je baisse la tête d'horreur et de confusion, en disant, comme le médecin dans Macbeth : *This disease is beyond my practice ;* " Ce mal est au-dessus de mon art."

Cependant ne pourrait-on pas trouver à cette dégradation une excuse, bien triste sans doute, mais tirée de la nature même du cœur humain ? Montrez-moi dans les révolutions des empires, dans ces temps malheureux où un peu-

ple entier, comme un cadavre, ne donne plus aucun signe de vie; montrez-moi, dis-je, une classe d'hommes toujours fidèle à son honneur, et qui n'ait cédé ni à la force des événemens, ni à la lassitude des souffrances : je passerai condamnation sur les gens de lettres. Mais si vous ne pouvez trouver cet ordre de citoyens généreux, n'accusez plus en particulier les favoris des muses : gémissez sur l'humanité toute entière. La seule différence qui existe alors entre l'écrivain et l'homme vulgaire, c'est que la turpitude du premier est connue, et que la lâcheté du second est ignorée. Heureux en effet, dans ces jours d'esclavage, l'homme médiocre qui peut être vil en sûreté de l'avenir, qui peut impunément se réjouir dans la fange certain que ses talens ne le livreront point à la postérité, et que le cri de sa bassesse ne passera pas la borne de sa vie !

Il me reste à parler de la célébrité littéraire. Elle marche de pair avec celle des grands rois et des héros : Homère et Alexandre, Virgile et César, occupent également les voix de la renommée. Disons de plus, que la gloire des muses est la seule où il n'entre rien d'étranger. On peut

toujours rejeter une partie du succès des armes sur les soldats ou sur la fortune. Achille a vaincu les Troyens à l'aide des Grecs ; mais Homère a fait seul l'Iliade, et sans Homère nous ne connaîtrions pas Achille. Au reste, je suis si loin d'avoir pour les lettres le mépris qu'on me suppose, que je ne céderais pas facilement la faible portion de renommée qu'elles semblent quelquefois promettre à mes efforts. Je crois n'avoir jamais importuné personne de mes prétentions ; mais puisqu'il faut le dire une fois, je ne suis point insensible aux applaudissemens de mes compatriotes, et je sentirais mal le juste orgueil que doit m'inspirer mon pays, si je comptais pour rien l'honneur d'avoir fait connaître avec quelqu'estime un nom français de plus aux peuples étrangers....

Je termine ici cette apologie des gens de lettres. J'espère que le *Chevalier Béarnois* sera satisfait de mes sentimens ; plût à Dieu qu'il le fût de mon style ; car, entre nous, je le soupçonne de se connaître en littérature un peu mieux qu'il ne convient à un chevalier du vieux temps. S'il faut dire tout ce que je pense, il pour-

rait bien, en m'attaquant, n'avoir défendu que sa cause. Son exemple prouverait, en cas de besoin, qu'un homme qui a joui d'une grande considération dans l'ordre politique et dans la première classe de la société, peut être un savant distingué, un critique délicat, un écrivain plein d'aménité, et même un poëte de talent. Ces chevaliers du Béarn ont toujours courtisé les muses ; et l'on se souvient encore d'un certain Henri qui se battait d'ailleurs assez bien et qui se plaignait en *vers* de sa *départie* lorsqu'il quittait Gabrielle. Toutefois, puisque mon adversaire n'a pas voulu se découvrir, j'éviterai de le nommer : je veux qu'il sache seulement que je l'ai reconnu à ses couleurs.

Les gens de lettres que j'ai essayé de venger du mépris de l'ignorance, me permettront-ils, en finissant de leur adresser quelques conseils dont je prendrai moi-même bonne part ? Veulent-ils forcer la calomnie à se taire, et s'attirer l'estime même de leurs ennemis, il faut qu'ils se dépouillent d'abord de cette morgue et de ces prétentions exagérées qui les ont rendus insup-

portables dans le dernier siècle. Soyons modérés dans nos opinions, indulgens dans nos critiques, sincères admirateurs de tout ce qui mérite d'être admiré. Pleins de respect pour la noblesse de notre art, n'abaissons jamais notre caractère : ne nous plaignons jamais de notre destinée ; qui se fait plaindre, se fait mépriser ; que les muses seules, et non le public, sachent si nous sommes riches ou pauvres : ce secret de notre indigence doit être le plus délicat et le mieux gardé de nos secrets : que les malheureux soient sûrs de trouver en nous un appui : nous sommes les défenseurs naturels des supplians ; notre plus beau droit est de sécher les larmes de l'infortune, et d'en faire couler des yeux de la prospérité : *Dolor ipse disertum fecerat.* Ne prostituons jamais notre talent à la puissance, mais aussi n'ayons jamais d'humeur contr'elle : celui qui blâme avec aigreur, admirera sans discernement ; de l'esprit frondeur à l'adulation, il n'y a qu'un pas. Enfin, pour l'intérêt même de notre gloire et la perfection de nos ouvrages, nous ne saurions trop nous attacher à la vertu ;

c'est la beauté des sentimens qui fait la beauté du style. Quand l'âme est élevée, les paroles tombent d'en haut, et l'expression noble suit toujours la noble pensée. Horace et le Stagiryte n'apprennent pas tout l'art : il y a des délicatesses et des mystères de langage qui ne peuvent être révélés à l'écrivain que par la probité de son cœur, et que n'enseignent point les préceptes de la rhétorique.

DISCOURS

DE M. DE CHATEAUBRIAND*

Pour sa Réception à l'Institut Impérial de France.

LORSQUE Milton publia le *Paradis Perdu*, aucune voix ne s'éleva dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne, pour louer un ouvrage qui malgré de nombreux défauts n'en est pas moins un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'esprit humain. L'Homère anglais mourut oublié, et ses contemporains laissèrent à l'avenir le soin d'immortaliser le chantre d'Eden.

Est-ce là une des grandes injustices litté-

---

* M. de Châteaubriand fut élu membre de l'Institut de France, l'an 1811, à la place de M. Chénier, poète assez connu par la part qu'il a pris à la révolution française. Selon les usages, le récipiendaire devait faire l'éloge de son prédécesseur. Les amis de M. Chénier, sachant combien la mémoire de M. Chénier avait à redouter de l'éloquence de M. de Châteaubriand, insistèrent sur ce que le récipiendaire communiquât d'avance son discours à l'Institut : on le trouva peu honorable pour le défunt, et M. de Châteaubriand ne fut pas reçu : mais tout Paris copia son discours qui est resté inédit. *Note de l'Editeur.*

raires dont presque tous les siècles offrent des exemples ? Non. A peine échappés aux guerres civiles, les Anglais ne purent se résoudre à célébrer la mémoire d'un homme qui se fit remarquer par l'ardeur de ses opinions dans un temps de calamités. " Que réserverons-nous, dirent-ils, à la tombe de celui qui se dévoue au salut de l'état, si nous prodiguons les honneurs aux cendres du citoyen qui peut, tout au plus, demander une généreuse indulgence ? La postérité rendra justice aux ouvrages de Milton ; mais nous, nous devons une leçon à nos fils ; nous devons leur apprendre par notre silence, que les talens sont un présent funeste quand ils s'allient aux passions, et qu'il vaut mieux se condamner à l'obscurité que se rendre célèbre par les malheurs de sa patrie."

Imiterai-je, Messieurs, ce mémorable exemple, ou vous parlerai-je de la personne et des ouvrages de M. Chénier ? Pour concilier vos usages et vos opinions, je crois devoir prendre un juste milieu entre un silence absolu et un examen approfondi. Mais quelles que soient mes paroles, aucun fiel n'empoisonnera ce dis-

cours : si vous retrouvez en moi la franchise de Duclos, mon compatriote, j'espère vous prouver aussi que j'ai la même loyauté.

Il eût été curieux, sans doute, de voir ce qu'un homme dans ma position, avec mes opinions et mes principes pourrait dire de l'homme dont j'occupe aujourd'hui la place ; il serait intéressant d'examiner l'influence des révolutions dans les lettres, de montrer comment les systèmes peuvent égarer le talent, et jetter dans des routes trompeuses, qui semblent le conduire à la renommée, et n'aboutisssent qu'à l'oubli. Si Milton, malgré les égaremens politiques, a laissé des ouvrages que la postérité admire, c'est que Milton, sans être revenu de ses erreurs, se retira d'une société qui se retirait de lui, pour chercher dans la religion l'adoucissement de ses maux et la source de sa gloire. Privé de la lumière du ciel, il se créa une nouvelle terre, un nouveau soleil, et sortit, pour ainsi dire, du monde, où il n'avait vu que des malheurs et des crimes. Il plaça dans les berceaux d'Eden, cette innocence primitive, cette félicité sainte qui régnèrent sous les tentes de Jacob et de Rachel, et il mit aux

enfers les tourmens, les passions, les remords de ces hommes dont il avait partagé les fureurs.

Malheureusement les ouvrages de M. Chénier, quoiqu'on y remarque le germe d'un talent distingué, ne brillent ni par cette simplicité, ni par cette majesté sublime. L'auteur se distinguait par un esprit entièrement classique ; nul ne connaissait mieux les principes de la littérature ancienne et moderne ; théâtre, éloquence, histoire, critique, satyre, il a tout embrassé ; mais ses écrits portent l'empreinte des jours désastrueux qui les ont vu naître. Trop souvent dictés par l'esprit de parti, ils ont été applaudis par les factions.

Séparerai-je dans les ouvrages de mon prédécesseur, ce qui a déjà passé, comme nos discordes, d'avec ce qui restera peut-être comme notre gloire ? Ici se trouvent mêlés et confondus les intérêts de la société et les intérêts de la littérature ; je ne puis assez oublier les uns pour m'occuper uniquement des autres. Alors, Messieurs, je me suis trouvé obligé de me taire ou d'agiter des questions politiques.

Il y a des personnes qui voudraient faire

de la littérature une science abstraite, et l'isoler au milieu des affaires humaines ; ces personnes me diront : " Pourquoi garder le silence ? Ne considérez M. Chénier que sous les rapports littéraires !" c'est-à-dire, Messieurs, qu'il faut que j'abuse de votre patience et de la mienne, pour vous répéter des lieux communs qu'on trouve partout, et que vous connaissez mieux que moi. Autres temps, autres mœurs ! Héritiers d'une longue suite d'années paisibles, nos devanciers pouvaient se livrer à des discussions purement académiques, qui prouvaient moins leurs talens que leur bonheur. Mais nous, restes infortunés d'un grand naufrage, nous n'avons plus ce qu'il faut pour goûter un calme aussi parfait ; nos idées et nos esprits ont pris un cours différent ; l'homme a remplacé en nous l'académicien ; en dépouillant les lettres de ce qu'elles pouvaient avoir de facile, nous ne les voyons plus qu'à travers nos puissans souvenirs et l'expérience de notre adversité ! Quoi, après une révolution qui nous a fait parcourir en quelques années les événemens de plusieurs siècles, on interdirait à l'écrivain toute considération morale ? on lui défendra d'examiner

le côté sérieux des objets? Il passera une vie frivole à s'occuper de chicanes grammaticales, des règles du goût, de petites sentences littéraires! Il vieillira enchaîné dans les langes de son berceau! Il ne montrera point sur la fin de ses jours un front sillonné par ces longs travaux, ces graves pensées, et souvent par ces mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur de l'homme! Quels soins importans auront donc blanchi ses cheveux? Les misérables peines de l'amour-propre et les jeux puérils de l'esprit.

Certes, Messieurs, ce serait nous traiter avec un mépris bien étrange; pour moi, je ne puis me rapetisser ni me réduire à l'état d'enfance, dans l'âge de la force et de la raison. Je ne puis me renfermer dans le cercle étroit que l'on voudrait tracer autour de l'écrivain. Par exemple, si je voulais faire l'éloge de l'homme de lettres, de l'homme de cœur qui préside cette assemblée,* croyez-vous que je me contenterais de louer en lui cet esprit français, léger, ingénieux qu'il a reçu de sa mère, et dont il offre parmi nous le

* M. de Boufflers.

dernier modèle? Non, sans doute; je voudrais faire briller dans tout son éclat, le beau nom qu'il porte; je citerais le Duc de Boufflers qui fit lever aux Autrichiens le blocus de Gênes; je parlerais du maréchal père de ce guerrier qui disputa aux ennemis de la France les remparts de Lille, et consola par cette défense mémorable la vieillesse d'un grand Roi. C'était de ce compagnon de Turenne que Madame de Maintenon disait: " En lui le cœur est mort le dernier." Enfin je passerais jusqu'à Louis de Boufflers dit le *Robuste*, qui montrait dans les combats la vigueur et le courage d'Hercule. Ainsi je trouverais aux deux extrémités de cette famille militaire la force et la grâce, le chevalier et le troubadour. On veut que les Français soient fils d'Hector; je croirais plus volontiers qu'ils descendent d'Achille, parce qu'ils manient comme ce héros, la lyre et l'épée.

Si je voulais, Messieurs, vous entretenir de ce poète célèbre* qui chanta la nature d'une voix si brillante, pouvez-vous croire que je me borne-

* M. Delille.

rais à vous faire remarquer l'admirable flexibilité d'un talent qui sait rendre avec un succès égal les beautés régulières de Virgile, et les beautés incorrectes de Milton ? Non, sans doute. Je vous montrerais aussi ce poète célèbre ne voulant pas se séparer de ses infortunés compatriotes, les suivant avec sa lyre aux rives étrangères, chantant leur douleur pour les consoler. Illustre banni! au milieu de cette foule d'exilés inconnus dont j'augmentais le nombre, il est vrai que son âge, ses infirmités, ses talens, sa gloire ne l'avaient pas mis à l'abri des persécutions : on voulait lui faire chanter desv ers indignes de sa muse, et sa muse ne peut chanter que la redoutable immortalité du crime, et la rassurante immortalité de la vertu.

Si je voulais enfin, Messieurs, vous parler d'un ami bien cher à mon cœur,* d'un de ces amis qui, suivant Cicéron, *rendent la prospérité plus éclatante et l'adversité plus légère,* je vanterais sans doute la noble harmonie de ses vers, qui formés sur les grands modèles, se distinguent

---

* M. de Fontanes, alors grand maître de l'université.

néanmoins par un ton original. Je vanterais un talent supérieur qui ne connut jamais le sentiment de l'envie, ce talent heureux de tous les succès qui ne sont pas les siens, ce talent qui depuis dix années ressent tout ce qui peut m'arriver d'honorable, avec cette joie naïve et profonde, connue seulement des plus heureux caractères et de la plus vive amitié.

Mais je n'omettrais point dans cet éloge la partie politique de la vie de mon ami. Je le peindrais à la tête d'un des premiers corps de l'état, prononçant ces discours qui sont des chefs-d'œuvre de mesure, de bienséance et de noblesse. Je le représenterais sacrifiant le doux commerce des muses à des occupations sans charme, si l'on ne s'y livrait dans l'espoir de former des enfans capables de suivre un jour les traces glorieuses de leurs pères, et d'éviter leurs erreurs.

En parlant des hommes de talent dont se compose cette assemblée, je ne pourrais donc m'empêcher de les considérer sous les rapports de la morale et de la société. L'un se distingue au milieu de vous par un esprit fin, délicat et sage, par une urbanité si rare aujourd'hui, et surtout

par la confiance la plus honorable dans les opinions modernes, l'autre sous les glaces de l'âge a retrouvé la chaleur de la jeunesse, pour plaider la cause des malheureux. Celui-ci, historien élégant, agréable poète, nous devient plus respectable par le souvenir d'un père et d'un fils, mutilés au service de la patrie; celui-là rendant l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, nous rappelle les merveilles du culte évangélique auquel il s'est consacré... * N'est-il point parmi vous, Messieurs, des témoins qui puissent raconter à l'héritier du chancelier Daguesseau, comment le nom de son aïeul fut jadis applaudi dans cette société? . . . . .

Je passe aux nourrissons des neuf sœurs, et j'aperçois le vénérable auteur d'Œdipe dans la solitude de Sophocle.† Combien nous devons aimer ces autres enfans de Melpomène qui nous ont intéressés aux malheurs de nos pères.

Tous les cœurs français ont tressailli aux pressentimens de la mort d'Henri IV. La muse

* M. l'abbé Sicard.

† M. Ducis.

tragique a rétabli l'honneur de ces preux chevaliers lâchement trahis par l'histoire.

De nos modernes Euripide descendant aux successeurs d'Anacréon, je m'arrêterais à cet homme aimable qui, semblable au vieillard de Théos, redit encore après quinze lustres ces chants qu'il a fait entendre à quinze ans. J'irais, Messieurs, chercher votre renommée jusque sur les mers orageuses que gardait autrefois le géant Adrancastor, qui se sont appaisées aux noms charmans d'Eléonore et de Virginie.* *Tibi rident æquora ponti.*

Hélas trop de talens parmi vous ont été errans et voyageurs. La poésie n'a-t-elle pas chanté en vers harmonieux l'art de Neptune, cet art fatal qui transporte sur des bords étrangers? L'éloquence française, après avoir défendu l'état et l'autel, ne se retirera-t-elle pas, comme à sa source, dans la patrie des Ambroise et des Cicéron!

Que ne puis-je placer tous les membres de cette académie dans uu tableau dont la flatterie

* Le chevalier de Parny et M. Bernardin de Saint-Pierre.

n'a pas embelli les couleurs ! Car s'il est vrai que l'envie obscurcisse quelquefois les qualités estimables des gens de lettres, il est encore plus vrai que cette classe d'hommes se distingue par la haine de l'oppression, le dévouement à l'amitié et la fidélité au malheur.

C'est ainsi, Messieurs, que je me plais à considérer un sujet sous toutes les faces, et que j'aime surtout à rendre les lettres sérieuses, en les appliquant aux plus hauts objets de la philosophie et de la morale. Avec cette indépendance d'esprit, il faut donc que je m'abstienne d'examiner des ouvrages auxquels il est impossible de toucher sans irriter les passions. Si je parlais de la tragédie de Charles IX, pourrais-je m'empêcher de venger la mémoire du cardinal de Lorraine, et de discuter cette leçon donnée aux rois ? Caius Gracchus, Henri VIII, Fénélon m'offriraient sur plusieurs points cette même altération de l'histoire pour appuyer la même doctrine. Si je relis les satyres, j'y trouve immolés des hommes qui sont placés au premier rang de cette assemblée. Toutefois ces satyres écrites d'un style élégant et facile rappellent agréable-

ment l'école de Voltaire, et j'aurais d'autant plus de plaisir à les louer, que mon âme n'a pu échapper à la malice de l'auteur.

Mais laissons ces ouvrages qui donneraient lieu à des récriminations pénibles. Je ne troublerai pas la mémoire d'un écrivain qui fut votre collègue et qui compte encore parmi vous des admirateurs et des amis : il devra à cette religion qui lui parut si misérable dans les écrits de ceux qui la défendent, la paix que je souhaite à sa tombe.

Mais ici même, Messieurs, ne serai-je pas assez malheureux pour trouver un écueil ? Car en portant aux cendres de M. Chénier le tribut de respect que tous les morts réclament, je crains de rencontrer sous mes pas des ombres bien autrement célèbres. Si des interprétations peu généreuses voulaient me faire un crime de cette émulation involontaire, je me refugierais au pied des autels expiatoires qu'un puissant monarque élève aux mânes des dynasties outragées.

Ah ! qu'il eût été heureux pour M. Chénier de n'avoir pas participé à des calamités publiques qui retombèrent enfin sur sa tête. Il a su, comme

moi, ce que c'est que de perdre dans les orages populaires un frère tendrement aimé. Qu'auraient dit nos malheureux frères, si Dieu les avait appelés le même jour à son tribunal, s'ils s'y étaient rencontrés au moment suprême avant de confondre leur sang? Ils nous auraient crié sans doute: "Cessez vos guerres intestines; revenez à des sentimens d'amour et de paix; la mort frappe également tous les partis, et vos cruelles dissentions nous coûtent la jeunesse et la vie."

Si mon prédécesseur pouvait entendre ces paroles qui ne consoleraient plus que son ombre, il serait sensible à l'hommage que je rends à son frère; car il était naturellement généreux. Ce fut cette même générosité qui l'entraîna vers des nouveautés, bien séduisantes sans doute, puisqu'elles nous promettaient de nous rendre les vertus de Fabricius; mais bientôt trompé dans son attente, son humeur s'aigrit, son talent se dénature. Transporté dans la solitude du poète, au milieu du tumulte des factions, comment aurait-il pu se livrer à ces sentimens affectueux qui font le charme de la vie? Heureux s'il n'eût

vu d'autre ciel que le ciel de la Grèce sous lequel il était né! s'il n'eût contemplé d'autres ruines que celles de Sparte et d'Athènes!

Je l'aurais peut-être rencontré dans la belle patrie de sa mère; et nous nous serions juré amitié sur les bords du Permesse; ou bien, puisqu'il devait revenir aux champs paternels, que ne me suivit-il dans les déserts où je fus jeté par nos tempêtes! Le silence des forêts aurait calmé cette âme troublée, et les cabanes des sauvages l'auraient peut-être reconcilié avec les palais des rois!

Vains souhaits! M. Chénier resta sur le théâtre de ses agitations et de ses douleurs. Atteint, jeune encore, d'une maladie mortelle, vous le vîtes, messieurs, s'incliner lentement vers la tombe, et quitter pour toujours.... On ne m'a pas raconté ses derniers momens.

Nous tous qui vécûmes dans les troubles et les révolutions, nous n'échapperons pas aux regards de l'histoire. Qui peut se flatter d'être homme sans tache dans un temps de délire où personne n'avait l'usage de sa raison! Soyons donc pleins d'indulgence les uns pour les autres!

Excusons ce que nous ne pouvons approuver. Telle est la faiblesse humaine que le talent, le génie, la vertu font même quelquefois franchir les bornes du devoir. M. Chénier adora la liberté; peut-on lui en faire un crime? Les chevaliers eux-mêmes, s'ils sortaient de leurs tombeaux, suivraient la lumière de notre siècle; on verrait se former cette illustre alliance entre l'homme et la liberté, comme sous le règne de Valois les crénaux gothiques couronnaient avec une grâce infinie dans nos monumens les ordres empruntés de la Grèce. La liberté n'est-elle pas le plus grand des biens et le premier des besoins de l'homme? Elle enflamme le génie, elle élève le cœur, elle est nécessaire à l'ami des muses comme l'air qu'il respire, les arts peuvent jusqu'à un certain point vivre dans la dépendance, parce qu'ils se servent d'une langue à part qui n'est point entendue de la foule; mais les lettres qui parlent une langue universelle, languissent et meurent dans les fers.

Comment tracera-t-on des pages dignes de l'histoire, s'il faut s'interdire en écrivant tout sentiment magnanime, toute pensée forte et

grande? La liberté est si naturellement l'amie des sciences et des lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles, lorsqu'elle est bannie du milieu des peuples; c'est vous, Messieurs, qu'elle charge d'écrire ses annales, de la venger de ses ennemis, et de transmettre son nom et son culte à la postérité.

Pour qu'on ne se trompe pas dans ma pensée, je déclare ici que je parle de la liberté qui naît de l'ordre et enfante les lois, et non pas de cette fille de la licence, mère de l'esclavage.

Le tort de l'auteur de Charles IX ne fut pas d'avoir offert son encens à la première de ces divinités, mais d'avoir cru que les droits qu'elle donne, sont incompatibles avec un gouvernement monarchique.

Un Français fut toujours libre au pied du trône; c'est dans ses opinions qu'il met cette indépendance que d'autres mettent dans leurs lois. La liberté est pour lui un sentiment plutôt qu'un principe; il est citoyen par instinct et sujet par choix.

Si l'écrivain dont vous déplorez la perte avait fait cette observation, il n'aurait pas em-

brassé dans un même amour la liberté qui fonde et la liberté qui détruit.

Ici, Messieurs, finit la tâche que les usages de l'académie m'ont imposée. Près de terminer ce discours, je suis frappé d'une idée qui m'attriste. Il n'y a pas long-temps que M. Chénier prononçait sur mes ouvrages des arrêts qu'il se proposait de publier; et c'est moi qui juge aujourd'hui mon juge. Je le dis dans toute la sincérité de mon cœur, j'aimerais mieux encore être exposé aux satyres, et vivre en paix dans la solitude, que de faire remarquer par ma présence au milieu de vous la rapide succession des hommes sur la terre, la subite apparition de cette mort qui renverse nos projets et nos espérances, qui nous emporte tout-à-coup et livre quelquefois notre mémoire à des hommes entièrement opposés à nos sentimens et à nos principes.

Cette tribune est une espèce de champ de bataille où les talens viennent tour à tour briller et accourir; que de génies divers elle a vu passer! Corneille, Racine, Boileau, La Bruyère, Bossuet, Fénélon, Voltaire, Buffon et Montesquieu!

Qui ne serait effrayé, Messieurs, en pensant qu'il va former un anneau dans la chaîne de cette auguste lignée ? Accablé du poids de ces noms immortels, ne pouvant me faire connaître à mes talens pour héritier légitime, je tâcherai du moins de prouver ma descendance par mes sentimens. Quand mon tour sera venu de céder une place à l'orateur qui doit parler sur ma tombe, il pourra traiter sévèrement mes ouvrages ; mais il sera forcé de dire que j'aimais avec passion ma patrie, que j'aurais souffert mille maux plutôt que de coûter une seule larme à mon pays, que j'aurais fait, sans balancer, le sacrifice de mes jours à ces nobles sentimens, les seuls qui donnent du prix à la vie, et de la dignité à la mort.

DÉFENSE

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Il n'y a peut-être qu'une réponse noble pour un auteur attaqué, le silence. C'est le plus sûr moyen de s'honorer dans l'opinion publique.

Si un livre est bon, la critique tombe; s'il est mauvais, l'apologie ne le justifie pas.

Convaincu de ces vérités, l'auteur du *Génie du Christianisme* s'était promis de ne jamais répondre aux critiques. Jusqu'à présent il avait tenu sa résolution.

Il a supporté sans orgueil et sans découragement les éloges et les insultes : les premiers sont souvent prodigués à la médiocrité, les secondes au mérite.

Il a vu avec indifférence certains critiques passer de l'injure à la calomnie, soit qu'ils aient pris le silence de l'auteur pour du mépris, soit qu'ils n'aient pu lui pardonner l'offense qu'ils lui avaient faite en vain.

Les honnêtes gens vont donc demander

pourquoi l'auteur rompt le silence, pourquoi il s'écarte de la règle qu'il s'était prescrite ?

Parce qu'il est visible que sous prétexte d'attaquer l'auteur, on veut maintenant anéantir le peu de bien qu'a pu faire l'ouvrage.

Parce que ce n'est ni sa personne ni ses talens vrais ou supposés que l'auteur va défendre, mais le livre lui-même ; et ce livre, il ne le défendra pas comme ouvrage *littéraire*, mais comme ouvrage *religieux*.

Le *Génie du Christianisme* a été reçu du public avec quelque indulgence. A ce symptôme d'un changement dans l'opinion, l'esprit de sophisme s'est alarmé, il a cru voir s'approcher le terme de sa trop longue faveur. Il a eu recours à toutes les armes, il a pris tous les déguisemens, jusqu'à se couvrir du manteau de la religion, pour frapper un livre écrit en faveur de cette religion même.

Il n'est donc plus permis à l'auteur de se taire. Le même esprit qui lui a inspiré son livre, le force aujourd'hui à le défendre. Il est assez clair que les critiques dont il est question dans cette Défense, n'ont pas été de bonne foi dans

leur censure : ils ont feint de se méprendre sur le but de l'ouvrage ; ils ont crié à la profanation ; ils se sont donné garde de voir que l'auteur ne parlait de la grandeur, de la beauté, de la poésie même du christianisme, que parce qu'on ne parlait, depuis cinquante ans, que de la petitesse, du ridicule et de la barbarie de cette religion. Quand il aura développé les raisons qui lui ont fait entreprendre son ouvrage, quand il aura désigné l'espèce de lecteurs à qui cet ouvrage est particulièrement adressé, il espère qu'on cessera de méconnaître ses intentions et l'objet de son travail. L'auteur ne croit pas pouvoir donner une plus grande preuve de son dévouement à la cause qu'il a défendue, qu'en répondant aujourd'hui à des critiques, malgré la répugnance qu'il s'est toujours sentie pour ces controverses.

On a d'abord demandé si l'auteur avait le droit de faire cet ouvrage.

Cette question est sérieuse ou dérisoire. Si elle est sérieuse, le critique ne se montre pas fort instruit de son sujet.

Qui ne sait que dans les temps difficiles, tout chrétien est prêtre et confesseur de Jésus-

Christ ?* La plupart des apologies de la religion chrétienne ont été écrites par des laïques. Aristide, Saint Justin, Minucius, Félix, Arnobe et Lactance étaient-ils prêtres? Il est probable que Saint Prosper ne fut jamais engagé dans l'état ecclésiastique, cependant il défendit la foi contre les erreurs des sémi-pélagins; l'église cite tous les jours ses ouvrages à l'appui de sa doctrine. Quand Nestorius débita son hérésie, il fut combattu par Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, mais qui n'était alors qu'un simple avocat. Origène n'avait point encore reçu les Ordres, lorsqu'il expliqua l'Ecriture dans la Palestine, à la sollicitation même des prélats de cette province. Démétrius, évêque d'Alexandrie, qui était jaloux d'Origène, se plaignit de ces discours comme d'une nouveauté: Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théocrite de Césarée, répondirent "que c'était une coutume ancienne et générale dans l'Eglise, de voir des évêque se servir indifféremment de ceux qui avaient de la piété et quelque talent pour la parole." Tous les siècles

* S. Hieron. Dial. c. Lucif.

offrent les mêmes exemples. Quand Pascal entreprit sa sublime apologie du christianisme, quand la Bruyère écrivit si éloquemment contre les *Esprits-forts*, quand Leibnitz défendit les principaux dogmes de la foi, quand Newton donna son explication d'un livre saint, quand Montesquieu fit ses beaux chapitres de *l'Esprit des lois*, en faveur du culte évangélique, a-t-on demandé s'ils étaient prêtres ? Des poètes même ont mêlé leur voix à la voix de ces puissans Apologistes, et le fils de Racine a défendu en vers harmonieux, la religion qui avait inspiré Athalie à son père.

Mais si jamais de simples laïques ont dû prendre en main cette cause sacrée, c'est sans doute dans l'espèce d'apologie que l'auteur du *Génie du Christianisme* a embrassée ; genre de défense que commandait impérieusement le genre d'attaque, et qui (vu l'esprit des temps) était peut-être le seul dont on pût se promettre quelque succès. En effet, une pareille apologie ne devait être entreprise que par un laïque. Un ecclésiastique n'aurait pu, sans blesser toutes les convenances, considérer la religion dans ses rapports

purement humains, et lire, pour les réfuter, tant de satires calomnieuses, de libelles impies et de romans obscènes.

Disons la vérité : les critiques qui ont fait cette objection, en connaissaient bien la frivolité; mais ils espéraient s'opposer, par cette voie détournée, aux bons effets qui pouvaient résulter du livre. Ils voulaient faire naître des doutes sur la compétence de l'auteur, afin de diviser l'opinion et d'effrayer des personnes simples qui peuvent se laisser tromper à l'apparente bonne foi d'une critique. Que les consciences timorées se rassurent ; ou plutôt qu'elles examinent bien, avant de s'alarmer, si ces censeurs scrupuleux qui accusent l'auteur de *porter la main à l'encensoir*, qui montrent une si grande tendresse, de si vives inquiétudes pour la religion, ne seraient point des hommes connus par leur mépris ou leur indifférence pour elle. Quelle dérision ! *Tales sunt hominum mentes.*

La seconde objection que l'on fait au *Génie du Christianisme*, a le même but que la première, mais elle est plus dangereuse, parce qu'elle tend à confondre toutes les idées, à obscurcir une

chose fort claire, et surtout à faire prendre le change au lecteur, sur le véritable objet du livre.

Les mêmes critiques, toujours zélés pour la prospérité de la religion, disent :

" On ne doit pas parler de la religion sous les rapports purement humains, ni considérer ses beautés littéraires et poétiques. C'est nuire à la religion même, c'est en ravaler la dignité, c'est toucher au voile du sanctuaire, c'est profaner l'arche sainte, etc, etc. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas contenté d'employer les raisonnemens de la théologie ? Pourquoi ne s'est-il pas servi de cette logique sévère qui ne met que des idées saines dans la tête des enfans, confirme dans la foi le chrétien, édifie le prêtre et satisfait le docteur ?"

Cette objection est, pour ainsi dire, la seule que fassent les critiques; elle est la base de toutes leurs censures, soit qu'ils parlent du *sujet*, du *plan* ou des *détails* de l'ouvrage. Ils ne veulent jamais entrer dans l'esprit de l'auteur ; en sorte qu'il peut leur dire : " On croirait que le critique a juré de n'être jamais au fait de l'état de la ques-

tion, et de n'entendre pas un seul des passages qu'il attaque."*

Toute la force de l'argument, quant à la *dernière partie* de l'objection, se réduit à ceci :

" L'auteur a voulu considérer le christianisme dans ses relations avec la poésie, les beaux arts, l'éloquence, la littérature ; il a voulu montrer en outre tout ce que les hommes doivent à cette religion, sous les rapports moraux, civils et politiques. Avec un tel projet, il n'a pas fait un livre de théologie ; il n'a pas défendu ce qu'il ne voulait pas défendre : il ne s'est pas adressé à des lecteurs auxquels il ne voulait pas s'adresser ; donc il est coupable d'*avoir fait* précisément ce qu'*il voulait faire.*"

Mais en supposant que l'auteur ait rempli *son but*, devait-il chercher ce *but ?*

Ceci ramène la *première partie* de l'objection, tant de fois répétée, qu'*il ne faut pas envisager la religion sous le rapport de ces simples beautés humaines, morales, poétiques; c'est en ravaler la dignité*, etc. etc.

---

* Montesquieu, *Défense de l'Esprit des Lois.*

L'auteur va tâcher d'éclaircir ce point principal de la question, dans les paragraphes suivans.

I. D'abord, l'auteur *n'attaque* pas, il *défend* : il n'a pas *cherché* le but, le but lui a *été offert* ; ceci change d'un seul coup l'état de la question, et fait tomber la critique. L'auteur ne vient pas vanter de propos délibéré une religion chérie, admirée et respectée de tous ; mais une religion haïe, méprisée et couverte de ridicule par les sophistes. Il n'y a pas de doute que le *Génie du Christianisme* eût été un ouvrage fort déplacé, au siècle de Louis XIV ; et le critique qui observe que Massillon n'eût pas publié une pareille apologie, a dit une grande vérité. Certes, l'auteur n'aurait jamais songé à écrire son livre, s'il n'eût existé des poëmes, des romans, des livres de toutes les sortes, où le christianisme est exposé à la dérision des lecteurs. Mais, puisque ces poëmes, ces romans, ces livres existent, il est nécessaire d'arracher la religion aux sarcasmes de l'impiété ; mais, puisqu'on a dit et écrit de toutes parts, que le christianisme

est *barbare, ridicule, ennemi des arts et du génie*, il est essentiel de prouver qu'il n'est ni barbare, ni ridicule, ni ennemi des arts et du génie ; et que ce qui semble petit, ignoble, de mauvais goût, sans charme et sans tendresse sous la plume du scandale, peut être grand, noble, simple, dramatique et divin sous la plume de l'homme religieux.

II. S'il n'est pas permis de défendre la religion, sous le rapport de sa beauté pour ainsi dire humaine ; si l'on ne doit pas faire ses efforts pour empêcher le ridicule de s'attacher à ses intitutions sublimes, il y aura donc toujours un côté de cette religion qui restera à découvert ? Là tous les coups seront portés ; là vous serez surpris sans défense ; vous périrez par là. N'est-ce pas ce qui a déjà pensé vous arriver ? N'est-ce pas avec des grotesques et des plaisanteries, que M. de Voltaire est parvenu à ébranler les bases même de la foi ? Réponderez-vous par de la théologie et des sillogismes à des contes licencieux et à des folies ? Des argumentations en forme empêcheront-elles un monde frivole d'être

séduit par des vers piquans, ou écarté des autels par la crainte du ridicule ? Ignorez-vous que chez la nation française, un bon mot, une impiété d'un tour agréable, *felix culpa*, ont plus de pouvoir que des volumes de raisonnement et de métaphysique ? Persuadez à la jeunesse qu'un honnête homme peut être chrétien sans être un sot : ôtez-lui de l'esprit qu'il n'y a que des capucins et des imbéciles qui puissent croire à la religion, votre cause sera bientôt gagnée. Il sera temps alors, pour achever la victoire, de vous présenter avec des raisons théologiques ; mais commencez par vous faire lire. Ce dont vous avez besoin d'abord, c'est d'un ouvrage religieux qui soit pour ainsi dire populaire. Vous voudriez conduire votre malade d'un seul trait au haut d'une montange escarpée, et il peut à peine marcher ! Montrez-lui donc à chaque pas, des objets variés et agréables ; permettez-lui de s'arrêter pour cueillir les fleurs qui s'offriront sur sa route, et, de repos en repos, il arrivera au sommet.

III. L'auteur n'a pas écrit seulement son apologie pour les *écoliers*, pour les *chrétiens*,

pour les *prêtres*, pour les *docteurs* *; il a écrit surtout pour les *gens de lettres*, et pour *le monde*. C'est ce qui a été dit plus haut, c'est ce qui est impliqué dans les deux derniers paragraphes. Si l'on ne part point de cette base, que l'on feigne toujours de méconnaître la classe de lecteurs à qui le *Génie du Christianisme* est particulièrement adressé, il est assez clair qu'on ne doit rien comprendre à l'ouvrage. Cet ouvrage a été fait pour être lu de l'homme de lettres le plus incrédule, du jeune homme le plus léger, avec la même facilité que le premier feuillette un livre impie, le second un roman dangereux. Vous voulez donc, s'écrient ces rigoristes si bien intentionnés pour la religion chrétienne, vous voulez donc faire de la religion une chose de mode? Eh! plût à Dieu qu'elle fût à la mode cette divine religion, dans ce sens que la mode est l'opinion du monde! Cela favoriserait peut-être, il est

* Et pourtant ce ne sont ni les vrais chrétiens, ni les docteurs de Sorbonne, mais les *philosophes* (comme nous l'avons déjà dit) qui se montrent si *scrupuleux* sur l'ouvrage; c'est ce qu'il ne faut pas oublier.

Note de l'Auteur.

vrai, quelques hypocrisies particulières, mais il est certain, d'une autre part, que la morale publique y gagnerait. Le riche ne mettrait plus son amour-propre à corrompre le pauvre, le maître à pervertir le domestique, le père à donner des leçons d'athéisme à ses enfans ; la pratique du culte mènerait à la croyance du dogme, et l'on verrait renaître, avec la piété, le siècle des mœurs et des vertus.

IV. M. de Voltaire, en attaquant le christianisme, connaissait trop bien les hommes, pour ne pas chercher à s'emparer de cette opinion qu'on appelle l'*opinion du monde* ; aussi employait-il tous ses talens à faire une espèce de *bon ton* de l'impiété. Il y réussit en rendant la religion ridicule aux yeux des gens frivoles. C'est ce ridicule que l'auteur du *Génie du Christianisme* a cherché à effacer ; c'est le but de tout son travail, le but qu'il ne faut jamais perdre de vue, si l'on veut juger son ouvrage avec impartialité. Mais l'auteur l'a-t-il effacé ce ridicule ? Ce n'est pas là la question. Il faut demander : a-t-il fait tous ses efforts pour l'effacer ? Sachez-lui gré de ce qu'il a entrepris, non de ce qu'il a

exécuté. *Permitte divis cœtera.* Il ne défend rien de son livre, hors l'idée qui en fait la base. Considérer le christianisme dans ses rapports avec les sociétés humaines ; montrer quel changement il a apporté dans la raison et les passions de l'homme, comment il a civilisé les peuples gothiques, comment il a modifié le génie des arts et des lettres, comment il a dirigé l'esprit et les mœurs des nations modernes ; en un mot, découvrir tout ce que cette religion a de merveilleux dans ses relations poétiques, morales, politiques, historiques, etc., cela semblera toujours à l'auteur un des plus beaux sujets d'ouvrage que l'on puisse imaginer. Quant à la manière dont il a exécuté cet ouvrage, il l'abandonne à la critique.

V. Mais ce n'est pas ici le lieu d'affecter une modestie, toujours suspecte chez les auteurs modernes, qui ne trompe personne. La cause est trop grande, l'intérêt trop pressant, pour ne pas s'élever au-dessus de toutes les considérations de convenance et de respect humain. Or, si l'auteur compte le nombre des suffrages, et l'autorité de ces suffrages, il ne peut se persuader qu'il ait tout-

à-fait manqué le but de son livre. Qu'on prenne un tableau impie, qu'on le place auprès d'un tableau religieux composé sur le même sujet et tiré du *Génie du Christianisme*, on ose avancer que ce dernier tableau, tout imparfait qu'il puisse être, affaiblira le dangereux effet du premier; tant a de force la simple vérité rapprochée du plus brillant mensonge! M. de Voltaire, par exemple, s'est souvent moqué des religieux; eh bien, mettez auprès de ses burlesques peintures le morceau des Missions, celui où l'on peint les Ordres hospitaliers secourant le voyageur dans les déserts, le chapitre où l'on voit des moines se consacrant aux hôpitaux, assistant les pestiférés dans les bagnes, ou accompagnant le criminel à l'échafaud, quelle ironie ne sera pas désarmée, quel sourire ne se convertira pas en larmes? Répondez aux reproches d'ignorance que l'on fait au culte des chrétiens, par les travaux immenses de ces religieux qui ont sauvé les manuscrits de l'antiquité; répondez aux accusations de mauvais goût et de barbarie, par les ouvrages de Bossuet et de Fénélon; opposez aux caricatures des saints et des anges, les effets sublimes du

christianisme dans la partie dramatique de la poésie, dans l'éloquence et les beaux-arts, et dites si l'impression du ridicule pourra longtemps subsister ? Quand l'auteur n'aurait fait que mettre à l'aise l'amour-propre des gens du monde ; quand il n'aurait eu que le succès de dérouler sous les yeux d'un siècle incrédule, une série de tableaux religieux, sans dégoûter ce siècle, il croirait encore n'avoir pas été inutile à la cause de la religion.

VI. Pressés par cette vérité, qu'ils ont trop d'esprit pour ne pas sentir, et qui fait peut-être le motif secret de leurs alarmes, les critiques ont recours à un autre subterfuge. Ils disent : " Eh ! qui vous nie que le christianisme, comme toute autre religion, n'ait des beautés poétiques et morales, que ses cérémonies ne soient pompeuses, etc." Qui le nie ? Vous, vous-mêmes qui naguère encore faisiez des choses saintes l'objet de vos moqueries ; vous qui ne pouvant plus vous refuser à l'évidence des preuves, n'avez d'autre ressource que de dire, que personne n'attaque ce que l'auteur défend. Vous avouez maintenant qu'il y a des choses excellentes dans les institu-

tions monastiques, vous vous attendrissez sur les moines du St.-Bernard, sur les missionnaires du Paragay, sur les filles de la charité ; vous confessez que les idées religieuses sont nécessaires aux effets dramatiques, que la morale de l'évangile, en opposant une barrière aux passions, en a tout-à-la-fois épuré la flamme et redoublé l'énergie ; vous reconnaissez que le christianisme a sauvé les lettres et les arts de l'inondation des barbares, que lui seul vous a transmis la langue et les écrits de Rome et de la Grèce ; qu'il a fondé vos colléges, bâti ou embelli vos cités, modéré le despotisme de vos gouvernemens, rédigé vos lois civiles, adouci vos lois criminelles, policé et même défriché l'Europe moderne : conveniez-vous de tout cela avant la publication d'un ouvrage très-imparfait sans doute, mais qui pourtant a rassemblé sous un seul point de vue, ces importantes vérités ?

VII. On a déjà fait remarquer la tendre sollicitude des critiques pour la pureté de la religion ; on devait donc s'attendre qu'ils se formaliseraient des deux épisodes que l'auteur a introduits dans son livre. Cette délicatesse des

critiques rentre dans la grande objection qu'ils ont fait valoir contre tout l'ouvrage, et elle se détruit par la réponse générale que l'on vient de faire à cette objection. Encore une fois, l'auteur a dû combattre des poëmes et des romans impies, avec des poëmes et des romans pieux, il s'est couvert des mêmes armes dont il voyait l'ennemi revêtu : c'était une conséquence naturelle et nécessaire du genre d'apologie qu'il avait choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec le précepte : dans la partie théorique de son ouvrage, il avait dit que la religion embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée ; il avait dit que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature, qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie : il ne suffisait pas d'avancer tout cela, il fallait encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épisodes étaient en outre une amorce préparée à l'espèce de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement écrit. L'auteur

avait-il donc si mal connu le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piége innocent aux incrédules ? Et n'est-il pas probable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le *Génie du Christianisme*, s'il n'y avait cherché *René* et *Atala ?*

> Sai che la corre il mondo ove più versi
> Delle sue dolcezze il lusingher Parnasso,
> E che 'l verso, condito in molli versi,
> I più schivi alletando, ha persuaso.

VIII. Tout ce qu'un critique impartial qui veut entrer dans l'esprit de l'ouvrage, était en droit d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de cet ouvrage eussent une tendence visible à faire aimer la religion et à en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie, et ceux-là même qui sont les plus grands, la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René ? L'auteur y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J. J. Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des

hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens, qu'il est beau de se jetter ainsi dans le *vague* de la vie. Le roman de Werther a dévéloppé depuis, ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme,* obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. Les couvens offraient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives, que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvaient auprès de Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais, depuis la destruction des monastères et le progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société (comme il est arrivé en Angleterre), des espèces de solitaires tout-à-la-fois passionnés e tphilosophes qui ne pouvant ni renoncer aux vices du siècle, ni aimer ce siècle, prendront la haine des hommes pour de l'élévation de génie, renonceront à tout devoir divin et humain, se

nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de plus en plus dans une misanthropie orgueilleuse qui les conduira à la folie, ou à la mort.

Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devait prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs épouvantables qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuaient à la fatalité. L'auteur eût choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par Racine : il ne restait que celui d'Europe et de Thyeste * chez les Grecs, ou d'Amnon et de Thamar chez les Hébreux †, et bien que ce sujet ait été aussi transporté sur notre scène ‡, il est toutefois moins connu que le premier. Peut-être aussi s'applique-t-il mieux au caractère que

---

* Sen. *in Atr. et Th.* Voyez aussi Canacé et Macareus, et Caune et Byblis dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles.

† Reg. 13, 14.

‡ Dans l'*Abufar* de M. Ducis.

l'auteur a voulu peindre. En effet, les folles rêveries de René commencent le mal, et ses extravagances l'achèvent : par les premières, il égare l'imagination d'une faible femme ; par les dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui : ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute. . . . .

Il ne restait qu'à sanctifier, par le christianisme, cette catastrophe empruntée à-la-fois de l'antiquité payenne et de l'antiquité sacrée. L'auteur, même alors, n'eut pas tout à faire ; car il trouva cette histoire presque naturalisée chrétienne dans une vieille ballade de Pélerin, que les paysans chantent encore dans plusieurs provinces.* Ce n'est pas par les maximes répandues dans un ouvrage, mais par l'impression que cet ouvrage laisse au fond de l'âme, que l'on doit juger de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règnent dans l'épisode de René, serre et contriste le cœur sans y exciter

* C'est le chevalier des Landes,
Malheureux chevalier, etc.

d'émotion criminelle. Il ne faut pas perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et que René finit misérablement. Ainsi, le vrai coupable est puni, tandis que sa trop faible victime, remettant son âme blessée entre les mains de *celui qui retourne le malade sur sa couche*, sent renaître une joie ineffable du fond même des tristesses de son cœur. Au reste le discours du père Souël ne laisse aucun doute sur le but et les moralités religieuses de l'histoire de René.

IX. A l'égard d'Atala, on en a tant fait de commentaires, qu'il serait superflu de s'y arrêter. On se contentera d'observer que les critiques qui ont jugé le plus sévèrement cette histoire, ont reconnu toutefois qu'elle *faisait aimer la religion chrétienne*, et cela suffit à l'auteur. En vain s'appésantirait-on sur quelques tableaux ; il n'en semble pas moins vrai que le public a vu sans trop de peine le vieux Missionnaire, tout prêtre qu'il est, et qu'il a aimé dans cet épisode indien, la description des cérémonies de notre culte. C'est Atala qui a annoncé, et qui peut-être a fait lire le *Génie du Christianisme*; cette Sauvage a réveillé, dans un certain monde, les idées chré-

tiennes, et rapporté pour ce monde, la religion du père Aubry, des déserts où elle était exilée.

X. Au reste, cette idée d'appeler l'imagination au secours des principes religieux, n'est pas nouvelle. N'avons-nous pas eu de nos jours le *Comte de Valmont* ou *les Egaremens de la raison?* Le P. Marin, minime, n'a-t-il pas cherché à introduire les vérités chrétiennes dans les cœurs incrédules, en les faisant entrer déguisées sous les voiles de la fiction?* Plus anciennement encore Pierre Camus, évêque de Belley, prélat connu par l'austérité de ses mœurs, écrivit une foule de romans pieux,† pour combattre l'influence des romans d'Urfé. Il y a bien plus; ce fut Saint François de Sales lui-même, qui lui conseilla d'entreprendre ce genre d'Apologie, par pitié pour les gens du monde, et pour les rappeler à la religion en la leur présentant sous

* Nous avons de lui dix romans pieux fort répandus: *Adélaïde de Vitzburi, ou la pieuse Pensionnaire; Virginie, ou la Vierge chrétienne; le baron de Van-Hesden, ou la République des incrédules; Farfalla ou la Comédienne convertie*, etc.

† *Dorothée, Alcine, Daphnide, Hyacinthe*, etc.

des ornemens qu'ils connaissaient. Ainsi Paul *se rendait faible avec les faibles pour gagner les faibles**. Ceux qui condamnent l'auteur voudraient donc qu'il eût été plus scrupuleux que l'auteur *du comte de Valmont*, que le père Marin, que Pierre Camus, que Saint François de Sales, qu'Héliodore, † évêque de Trica, qu'Amyot,‡ grand-aumônier de France, ou qu'un autre prélat fameux, qui, pour donner des leçons de vertu à un prince, et à un prince *chrétien*, n'a pas craint de représenter le trouble des passions avec autant de vérité que d'énergie ? Il est vrai que les Faidyt et les Gueudeville reprochèrent aussi à Fénélon la peinture des amours d'*Eucharis*, mais leurs critiques sont aujourd'hui oubliées : le Télémaque est devenu un livre clas-

* I. Cor. 9, 22.

† Auteur de *Théagène et Chariclée*. On sait que l'histoire ridicule, rapportée par Nicéphore au sujet de ce roman, est dénuée de toute vérité ; Socrate, Phocius et les autres auteurs, ne disent pas un mot de la prétendue déposition de l'évêque de Trica.

‡ Traducteur de *Théagène et Chariclée*, et de *Daphnis et Chloé*.

sique entre les mains de la jeunesse ; personne ne songe plus à faire un crime à l'archevêque de Cambrai, d'avoir voulu guérir les passions par le tableau du désordre des passions ; pas plus qu'on ne reproche à Saint Augustin et à Saint Jérôme, d'avoir peint si vivement leurs propres faiblesses, et les charmes de l'amour.

XI. Mais ces censeurs qui savent tout, sans doute, puisqu'ils jugent l'auteur de si haut, ont-ils réellement cru que cette manière de défendre la religion, en la rendant douce et touchante pour le cœur, en la parant même des charmes de la poésie, fût une chose si inouïe, si extraordinaire ? « Qui oserait dire, » s'écrie Saint Augustin, « que la vérité doit demeurer désarmée contre le mensonge, et qu'il sera permis aux ennemis de la foi, d'effrayer les fidèles par des paroles fortes, et de les réjouir par des rencontres d'esprit agréables ; mais que les catholiques ne doivent écrire qu'avec une froideur de style qui endorme les lecteurs ? » C'est un sévère disciple de Port-Royal qui traduit ce passage de Saint Augustin ; c'est Pascal lui-même ; et il ajoute à l'endroit cité*

* *Lettres Provinciales*, lettre onz., p. 154-98.

"qu'il y a deux choses dans les vérités de notre religion, une beauté divine qui les rend *aimables*, et une sainte majesté qui les rend vénérables." Pour démontrer que les preuves rigoureuses ne sont pas toujours celles qu'on doit employer en matière de religion, il dit ailleurs (dans ses *Pensées*) *que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point*.* Le grand Arnauld, chef de cette école austère du christianisme, combat à son tour† l'académicien du Bois; qui prétendait aussi qu'on ne doit pas faire servir l'éloquence humaine à prouver les vérités de la religion. Ramsay, dans sa vie de Fénélon, parlant du traité *de l'existence de Dieu* par cet illustre prélat, observe "que M. de Cambrai savait que la plaie de la plupart de ceux qui doutent, vient, non de leur esprit, mais de leur cœur, et qu'il *faut donc répandre partout des sentimens pour toucher, pour intéresser, pour saisir le cœur*."‡ Raymond de Sébonde a laissé un ou-

---

* *Pensées de Pascal*, chap. XXVIII, p. 179.

† Dans son petit traité intitulé, *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs.*

‡ *Hist. de la vie de Fénélon*, p. 193.

vrage écrit à-peu-près dans les mêmes vues que le *Génie du Christianisme*; Montaigne a pris la défense de cet auteur, contre ceux qui avancent *que les chrétiens se font tort de vouloir appuyer leur créance par des raisons humaines.** "C'est la foi seule," ajoute Montaigne, "qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion. Mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une très-belle et très-louable entreprise d'accommoder encore au service de notre foi les outils naturels et humains que Dieu nous a donnés.... Il n'est occupation ni desseins plus dignes d'un homme chrétien, que de viser par tous ses études et pensemens à embellir, étendre et amplifier la vérité de sa créance."†

L'auteur ne finirait point s'il voulait citer tous les écrivains qui ont été de son opinion, sur la nécessité de rendre la religion aimable, et tous les livres où l'imagination, les beaux-arts et la poésie ont été employés comme un moyen d'ar-

---

* *Essais* de Montaigne, tom. IV, liv. II, chap. 12, pag. 172.

† *Id. ib.* p. 173-4.

river à ce but. Un ordre tout entier de religieux connus par leur piété, leur aménité et leur science du monde, s'est occupé pendant plusieurs siècles de cette unique idée. Ah! sans doute, aucun genre d'éloquence ne peut être interdit à cette sagesse, *qui ouvre la bouche des muets,** *et qui rend diserte la langue des petits enfans.* Il nous reste une lettre de Saint Jérôme, où ce père se justifie d'avoir employé l'érudition payenne à la défense de la doctrine des chrétiens. Saint Ambroise eût-il donné Saint Augustin à l'Eglise, s'il n'eût fait usage de tous les charmes de l'élocution? « Augustin, encore tout enchanté de l'éloquence profane, dit Rollin, ne cherchait dans les prédications de Saint Ambroise, que les agrémens du discours, et non la solidité des choses; mais il n'était pas en son pouvoir de faire cette séparation. « Et n'est-ce pas sur les ailes de l'imagination, que Saint Augustin s'est élevé à son tour jusqu'à la *Cité de Dieu*? Ce père ne fait point de difficulté de dire, qu'on doit ravir aux

---

* *Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas.*

payens leur éloquence, en leur laissant leurs mensonges, afin de l'appliquer à la prédication de l'Evangile, comme Israël emporta l'or des Egyptiens, sans toucher à leurs idoles, pour en embellir l'arche sainte.* C'était une vérité si unanimement reconnue des Pères qu'il est bon d'appeler l'imagination au secours des idées religieuses, que ces saints hommes ont été jusqu'à penser que Dieu s'était servi de la poétique philosophie de Platon, pour amener l'esprit humain à la croyance des dogmes du christianisme.

XII. Mais il y a un fait historique, qui prouve invinciblement la méprise étrange où les critiques sont tombés, lorsqu'ils ont cru l'auteur coupable d'innovation, dans la manière dont il a défendu le christianisme. Lorsque Julien, entouré de ses sophistes, attaqua la religion avec les armes de la plaisanterie, comme on l'a fait de nos jours; quand il défendit aux *Galiléens* d'enseigner†, et même d'apprendre les belles-lettres; quand il dépouilla les autels du Christ

* *De Doctr. chr.* lib. 2, n. 7.

† Nous avons encore l'édit de Julien. Jul. p. 42, Vid. Greg. Naz. or. 3, cap. 4. Amm. lib. 22.

dans l'espoir d'ébranler la fidélité des prêtres, ou de les rédnire à l'avilissement de la pauvreté; plusieurs fidèles élevèrent la voix pour repousser les sarcasmes de l'impiété, et pour défendre la beauté de la religion chrétienne. Apollinaire le père, selon l'historien Socrate, mit en vers héroïques tous les livres de Moyse, et composa des tragédies et des comédies sur les autres livres de l'Ecriture. Apollinaire le fils, écrivit des dialogues, à l'imitation de Platon, et il renferma dans ces dialogues la morale de l'Evangile et les préceptes des Apôtres. Enfin, ce Père de l'Eglise, surnomé par excellence *le théologien*, Grégoire de Nazianze combattit aussi les sophistes avec les armes du poète. Il fit une tragédie de la mort de Jésus-Christ que nous avons encore. Il mit en vers la morale, les dogmes et les mystères même de la religion chrétienne.* L'historien de sa vie affirme positivement que ce saint illustre ne se livra à son talent poétique, que pour défendre le christianisme contre la déri-

---

* L'abbé de Billy a recueilli 147 poëmes de ce Père, à qui S. Jérôme et Suidas attribuent plus de 30 mille vers pieux.

sion de l'impiété ;* c'est aussi l'opinion du sage Fleury. " Saint Grégoire, dit-il, voulait donner à ceux qui aiment la poésie et la musique, des sujets utiles pour se divertir, et ne pas laisser aux payens l'avantage de croire qu'ils fussent les seuls qui pussent réussir dans les belles-lettres."

Cette espèce d'apologie poétique de la religion, a été continuée presque sans interruption, depuis Julien jusqu'à nos jours. Elle prit une nouvelle force à la rénaissance des lettres : Sannazar écrivit son poëme *de partu Virginis*, et Vida son poëme de la Vie de Jésus-Christ *(Christiades)* ;† Buchanan donna ses tragédies de Jephté et de Saint Jean-Baptiste. La Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, Polyeucte, Esther, Athalie, sont devenus depuis, de véritables apologies en faveur de la beauté de la religion. Enfin Bossuet, dans le second chapitre de sa préface, intitulée *de grandiloquentia et suavitate Psalmorum* ; Fleury, dans son Traité des

* Naz. vit., p. 12.

† Dont on a retenu ce vers sur le dernier soupir du Christ :

Supremamque auram, ponens caput, expiravit.

poésies sacrées; Rollin, dans son chapitre de l'éloquence de l'écriture; Lowth, dans son excellent livre de *sacra poesie Hebræorum;* tous se sont complu à faire admirer la grâce et la magnificence de la religion. Quel besoin d'ailleurs y a-t-il d'appuyer de tant d'exemples, ce que le seul bon sens suffit pour enseigner? Dès-lors que l'on a voulu rendre la religion ridicule, il est tout simple de montrer qu'elle est belle. Eh quoi! Dieu lui-même nous aurait fait annoncer son Eglise par des poètes inspirés; il se serait servi, pour nous peindre les grâces de l'*Epouse*, des plus beaux accords de la harpe du roi prophête: et nous, nous ne pourrions dire les charmes de *celle qui vient du Liban,** *qui regarde des montagnes de Sanir et d'Hermon,*† *qui se montre comme l'aurore,*‡ *qui est belle comme la lune, et dont la taille est semblable à un palmier?* § La Jérusa-

---

* *Venit de Libano, sponsa mea.* Cant. cap. 4, p. 8.

† *De vertice Sanir et Hermon.* Id. ib.

‡ *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna.* Id. cap. 6, pag. 9.

§ *Statura tua assimilata est palmæ.* Id. cap. 6. p. 7.

lem nouvelle que Saint Jean vit s'élever du désert *était toute brillante de clarté.*

Peuples de la terre, chantez,
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle ! *

Oui, *chantons*-la sans crainte, cette religion sublime : défendons-la contre la dérision ; faisons valoir toutes ses beautés, comme au temps de Julien, et puisque des siècles semblables ont ramené à nos autels des insultes pareilles, employons contre les modernes sophistes, le même genre d'apologie que les Grégoire et les Apollinaire employaient contre les Maximes et les Libanius.

---

* Athalie.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE SCHULZE ET DEAN, 13, POLAND STREET.

12. AN AUTHENTIC NARRATIVE of the INVASION of FRANCE, in 1814. By M. de BEAUCHAMP, Author of "The History of the War of La Vendée." In 2 vols. 8vo, Price 21s.

The political and military annals of nations have never supplied such interesting subjects for the contemplation of mankind as are united in the description of this astonishing epoch, in which are exhibited the most memorable events and the most affecting incidents that were ever produced by the sword of war or recorded by the pen of history.

---

13. HISTORY of the WAR in SPAIN and PORTUGAL from 1807 to 1814. By General SARRAZIN, one of the Commanders of the Legion of Honour. In 1 vol. 8vo. Price 12s. illustrated with a Map, exhibiting the Routes of the various Armies.

"As Statesmen derive from the study of History the knowledge of Nations and of their Government, so ought military men to consider the study of the Campaigns of great Commanders, as a fruitful source of information, both in theory and practice, their faults being brought to the test, and rectified by established principles. Such is the proper course to be pursued, in time of peace, for the purpose of bringing to perfection the science of War—a science the most extensive, the most complicated, the most important, and the most noble, since it protects the liberty, the religion, the property, the commerce and the glory of nations."

---

14. A SUPPLEMENT to the MEMOIRS of the LIFE, WRITINGS, DISCOURSES and PROFESSIONAL WORKS of SIR JOSHUA REYNOLDS. By James Northcote, ESQ. R. A. Comprising additional Anecdotes of Johnson, Burke, Goldsmith, Garrick, &c. Extracts from Sir Joshua's MSS. &c. In 4to. Price 15s.

